JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
XXV.4
Bx
890
.L455
1818
v.2
SMR

PROPERTY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE, TORONTO

SERMONS

DU

P. LENFANT.

TOME II.

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Ste. Annae,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

Se trouve à Paris,

CHEZ MM.

- URGUET DE SAINT-OUEN, Neveu de l'Auteur, Propriétaire des Manuscrits, ancien Magistrat, et Secrétaire en chef du Parquet en la Cour de Cassation, rue des Poitevins, n.° 3.
- GRÉGOIRE, ancien Libraire de Madame Elisabeth, quai des Augustins, n.° 37.
- GRÉGOIRE, fils, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.
- LAURENS, jeune, Libraire, rue du Bouloi, n.° 4.
- J. B. SAJOU, Imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

SERMONS
DU
P. LENFANT,
JÉSUITE,
PRÉDICATEUR DU ROI.

POUR L'AVENT.

TOME SECOND.

PARIS,

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,
Rue de la Harpe, n.° 11.

1818.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

SERMON

POUR

LE SAINT JOUR DE NOEL.

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR J.-C.

Subitò facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum, et dicentium : Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

Aussitôt se réunit à l'Ange une multitude d'Esprits célestes, louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux; et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. *S. Luc*, ch. 2.

SIRE,

Quel est-il donc ce grand événement qui s'annonce d'une manière

si merveilleuse et si extraordinaire? La Terre dans la surprise! le Ciel dans le ravissement! Les hommes instruits par la voix des Anges! les Anges eux-mêmes dans l'admiration! Que signifient tant de prodiges? Ils sont expliqués, mes chers Auditeurs, par cette seule parole que nous rappelle l'Evangile, lorsque, de la part de Dieu, il fut dit aux Bergers : Je vous annonce un grand sujet de joie; il vous est né un Sauveur, *Evangeliso vobis gaudium magnum.... Natus est vobis hodiè Salvator.* [Luc. ibid.].

Et c'est, mes chers Auditeurs, cette naissance à jamais mémorable, que l'Eglise honore solennellement dans ce grand jour; c'est de ce souvenir qu'elle charge ses Ministres d'entretenir les Fidèles; c'est ce souvenir qui répand aujourd'hui parmi les Chrétiens une sainte alé-

gresse; c'est à ce souvenir que renaît dans plusieurs le mouvement d'une piété tendre; c'est par ce souvenir que nous pouvons ranimer la ferveur de l'amour qu'ils doivent à Jésus-Christ.

Je l'avoue cependant, mes chers Auditeurs; j'ignore comment peuvent s'exprimer les sentimens que ce souvenir doit produire. La force des impressions qu'il cause énerve les expressions qui devroient les rendre. Il n'est d'éloquence que dans le cœur, lorsqu'on s'occupe de la naissance de Jésus-Christ. De quelque manière qu'on l'envisage, soit qu'on examine l'immensité du bienfait qu'elle renferme; soit qu'on s'arrête à l'étendue des exemples qu'elle présente; soit qu'on considère le nombre des grands effets dont elle est la source, on se ré-

duiroit plus volontiers à méditer uniquement, et à se taire.

Se taire! Ah! ce seroit un crime à la Terre, lorsqu'elle entend s'expliquer le Ciel. Eh bien! que le Ciel soit donc ici lui-même notre guide. Unissons-nous à lui; parlons d'après lui; et, pour célébrer la naissance de Jésus-Christ, fixons-nous à la double idée sous laquelle le Ciel nous l'annonce. Disons donc qu'elle fut tout ensemble un mystère de gloire, et un mystère de paix. Mystère de gloire pour Dieu, *Gloria in altissimis Deo,* première Partie. Mystère de paix pour les hommes, *In terrâ pax hominibus,* seconde Partie. Commençons par saluer la plus sainte de toutes les mères. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

D'où vient, mes chers Auditeurs, que, dans le mystère de la naissance de Jésus-Christ, que nous pouvons appeler le mystère de son anéantissement, nous entendons célébrer hautement la gloire de Dieu? D'où vient que le Ciel, à la vue d'un spectacle si frappant, fait retentir avec tant d'éclat les chants de son alégresse; comme si le jour des humiliations du Fils de Dieu devoit être pour Dieu un jour de triomphe!

Ne vous en étonnez pas, Chrétiens. Il en est ainsi; pourquoi? Parce que Jésus-Christ naissant honore excellemment la grandeur de Dieu dont il est l'envoyé; parce qu'il annonce sensiblement la miséricorde de Dieu dont il est le gage;

parce qu'il assure efficacement une satisfaction à la justice de Dieu dont il est la victime, *Gloria in altissimis Deo.*

J.-C. est l'envoyé de Dieu Il naît, et l'Univers semble d'abord en ignorer la venue; mais la voix du Ciel s'empresse à la publier. Il naît dans le sein de l'obscurité; mais, par des clartés miraculeuses, un nouvel astre en indique les splendeurs. Il naît dans toute la foiblesse de l'âge; mais Jérusalem est dans le trouble; Hérode est dans les alarmes en apprenant qu'il est né. Il naît, non dans la ville royale, non dans les jours brillans du peuple auquel il a été promis; mais Béthléem est la ville dont il a été spécialement prédit qu'elle seroit illustrée par sa naissance; mais c'est le temps que les oracles ont expressément marqué pour l'ar-

rivée du Messie. Ainsi commencent donc à se répandre les indices de cette gloire, qui convenoit au Fils unique de Dieu. Et parce que Jésus-Christ naissant est le Verbe fait chair, *Infans quidem est, sed Verbum infans,* il présente déja à son Père une gloire qu'il n'appartenoit qu'à lui de lui procurer.

Non, mes Frères, non, jusqu'alors Dieu n'avoit point encore reçu des hommages proportionnés à sa grandeur. Il étoit connu, il étoit servi, il étoit adoré sur la terre; mais par des hommes. Aujourd'hui il est honoré par un Dieu; et déja la Terre lui adressant avec confiance cette parole du Prophête : Jetez les yeux sur votre Christ, *Respice in faciem Christi tui.* [Ps. LXXXIII. 20.]; elle peut s'assurer de lui offrir un tribut d'honneur égal à ce qu'il mérite. Il suffit de montrer à Dieu la

crêche dans laquelle repose ce Fils, ce tendre Fils, l'objet de ses complaisances. C'est de là que partent les traits divins qui doivent peindre aux hommes les grandeurs du Dieu qu'ils adorent; et c'est là que Dieu retrouve lui-même la vive image de ses grandeurs. Grandeur de domaine : Eh ! qui peut en exprimer plus parfaitement l'idée qu'un Dieu qui n'a pris naissance que pour se soumettre à Dieu, qui s'asujettit à la loi de Dieu pour la remplir, et dont il est écrit qu'il vient pour faire la volonté de Dieu ! Grandeur d'opérations : Eh ! que présente à Dieu la naissance de J.-C. ? Un Dieu enfant, sans que la gloire de la nature divine absorbe les propriétés de la nature humaine; sans que les humiliations de la nature humaine avilissent la majesté de la nature divine; unies sans que l'union les confonde;

distinguées sans que la distinction les désunisse Quel mélange également incompréhensible et admirable d'éclat et d'obscurité, d'élévation et d'anéantissement, de force et de foiblesse dans la personne de J.-C.! Grandeur de perfections : Elles sont le caractère distinctif de l'Être de Dieu; Jésus naissant les retrace à Dieu dans lui-même. Avec lui toutes les vertus viennent habiter la terre; Dieu les y contemple dans son Fils; et c'est par ce Fils qu'il les voit prêtes à se répandre, comme de leur source, pour sanctifier les hommes et les rendre dignes de Dieu.

Aussi l'Evangile nous fait-il remarquer que les premiers d'entre les hommes qui furent appelés auprès de Jésus nouvellement né, s'en retournèrent comblant le Seigneur de bénédictions et de louanges,

Reversi sunt glorificantes et laudantes Deum. [Luc. II. 20.]. Pourquoi? C'est qu'en même temps que Dieu manifeste Jésus aux hommes, Jésus vient leur manifester son Père; c'est que, par les prodiges qui accompagnent sa naissance, comme dans ceux qu'il opère pendant tout le cours de sa vie, ce n'est point sa propre gloire qu'il recherche devant les hommes, mais celle de son Père; c'est que, chargé de montrer aux hommes la route qui conduit à la vie éternelle, il vient leur enseigner que la voix par laquelle on y arrive, c'est la connoissance de son Père. Ici combien de nobles idées se présentent en foule! Au lieu de demander, à la naissance de Jésus ce qui fut demandé à la naissance de son saint Précurseur : Que pensez-vous que sera un jour cet Enfant, *Quis pu-*

tas puer ille erit? [Luc. 1. 66.]; voyons plutôt avec admiration ce qu'est déja cet Enfant envoyé de Dieu, pour honorer ses grandeurs. Que la terre soit abîmée dans le silence de l'étonnement, à la vue du berceau de Jésus : Il lui présente, dans cet Enfant, la vérité éternelle dont la lumière doit dissiper l'orgueil fastueux du Capitole, la fière sagesse de l'Aréopage, le superstitieux délire de l'Egypte, l'aveuglement invétéré des nations, les ténèbres répandues sur la face de l'Univers. Que l'Enfer frémisse à la vue du berceau de Jésus : Il lui présente, dans cet Enfant, le Conquérant redoutable qui doit en enchaîner les puissances, dompter ses fureurs, lui arracher sa proie, s'enrichir de ses dépouilles, le vaincre et le désarmer. Que le Ciel tressaille de joie à la vue du berceau de Jésus : Il

lui présente, dans cet Enfant, le Roi de gloire qui doit en ouvrir les portes, en frayer la route, le peupler d'habitans, leur en assurer le bonheur, y fixer à jamais son trône, en partager avec eux l'éclat. Que Dieu lui-même applaudisse à la vue du berceau de Jésus : Jésus est Dieu; Dieu voit donc dans Jésus l'auteur de ce culte parfait qui atteindra la sublime élévation de la Divinité même; le Prêtre éternel qui vient offrir le sacrifice dont la victime égale le Dieu auquel on l'immole; l'Instituteur de cette Religion divine, qui divinise en quelque sorte ceux qui la professent. Dieu voit dans Jésus ce Messie qui doit manifester au Monde la gloire du nom de Dieu, relever la gloire de son temple, étendre jusqu'aux extrémités de l'Univers la gloire de son règne. Dieu voit dans Jésus le Fou-

dateur de ce Royaume qui ne sera jamais détruit, la Pierre angulaire sur laquelle doit être construite la maison du Seigneur, élevée au dessus des collines, fondée sur le haut des monts, à laquelle les nations accoureront en foule, le Médiateur de cette alliance nouvelle qui va réunir à jamais si étroitement les hommes à Dieu. Dieu voit dans Jésus le Chef de ces peuples nombreux et dociles qui formeront son héritage; le Vainqueur puissant qui renouvellera la face de la terre, et qui en brisera les idoles; le grand Législateur qui réformera les hommes par les impressions d'une loi toute céleste. Dieu voit dans Jésus le Maître adorable qui enseignera ce qu'il y a de plus profond dans les mystères, de plus sublime dans les vérités, de plus relevé dans les voies de Dieu,

de plus saint dans les devoirs, de plus héroïque dans les vertus. Dieu voit dans Jésus le Triomphateur du Monde, qui en soumettra les Maîtres, qui en confondra les Sages, qui éclairera les Simples, qui subjuguera les Forts. Dieu voit dans Jésus les trésors de sa sagesse, les richesses de son amour, la splendeur de sa gloire, le Destructeur du péché, le Rédempteur du genre humain. Terminons ce détail qui demanderoit la sublimité des Prophêtes, en nous écriant avec S. Paul: Honneur à Dieu, par Jésus-Christ. Et ne nous étonnons pas d'entendre le Ciel nous y exhorter lui-même : *Gloria in altissimis Deo.* [Luc. II. 14.].

Mais ce Dieu enfant, qui vient de naître, est annoncé sous le nom de Sauveur, *Natus est vobis hodiè Sal-*

vator. [Ibid. 11.]. Et c'est par là qu'il annonce sensiblement lui-même l'infinie clémence de Dieu. Aussi c'est à cette vue que le Ciel, envisageant l'inestimable don que reçoit la Terre, devance les transports de reconnoissance que ce bienfait doit produire sur la Terre par les transports de son admiration. Et, si, selon la parole de l'Apôtre : Dieu, en introduisant son Fils dans le Monde, ordonne aux Anges de l'adorer [*Hebr.* 1. 6.]; ceux-ci s'empressent à exalter la bonté de Dieu, en voyant qu'il a aimé le Monde jusqu'à lui envoyer son Fils. C'est en effet à la naissance de Jésus que se dévoile pleinement cette miséricorde ineffable dont elle est le gage le plus certain, et l'effet le plus signalé; c'est à la naissance de Jésus que s'accomplit entièrement la parole du Prophête, qui nous représente

la Terre comme remplie de cette divine miséricorde, et qui ajoute qu'elle est au dessus de tous les ouvrages du Seigneur. [*Ps.* CXVIII. 54.]. C'est à la naissance de Jésus que se révèle ce mystère caché dans toutes les générations et dans tous les âges, et qui devoit se manifester dans Jésus. C'est à la naissance de Jésus-Christ que se déploye sans réserve cette abondance infinie de richesses qu'il n'appartient qu'à la tendresse divine de communiquer aux hommes, et qui rendent cette tendresse aussi supérieure à toute intelligence créée que la nature même de l'Être de Dieu.

Sans doute, avant la naissance de J.-C., les perfections de Dieu avoient paru d'une manière éclatante. Dieu s'étoit montré à la Terre. Sous des traits de puissance, le Monde l'annonçoit; sous des traits de gloire,

les Cieux le racontoient; sous des traits de Providence, l'ordre établi dans l'Univers le signaloit; sous des traits de grandeur, le caractère de toutes ses œuvres l'exprimoit; sous des traits de sainteté, les préceptes de sa loi le publioient; sous des traits de justice, les châtimens, dont tant de fois le péché avoit été puni, le représentoient. Mais c'est au moment de la naissance de Jésus-Christ que commence, d'une manière visible, le règne de la clémence; c'est le Dieu enfant qui vient l'établir sensiblement au milieu du Monde; son berceau en est le trône. Il est donc juste qu'à la vue de ce divin Pacificateur, qui fait son entrée dans le Monde, de célestes acclamations viennent exciter celles de la Terre, pour y réunir, et porter, de concert aux pieds du Seigneur, les hommages dûs aux saints excès

de sa bienfaisance, *Gloria in altissimis Deo.*

N'est-ce pas la naissance de Jésus-Christ, mes chers Auditeurs, qui a jeté dans vous les premiers fondemens de cette douce confiance dont vous offrez journellement à Dieu le glorieux témoignage? N'est-ce pas, parce que Dieu vous a donné son Fils, que vous croyez être, et que vous êtes en effet autorisés à conclure avec l'Apôtre : qu'il vous a tout donné avec lui [*Rom.* VIII. 32.]; et que par lui vous avez tout à espérer de Dieu, et tout à attendre de Dieu. Quand vous nous demandez s'il est vrai que Dieu consentira à vous faire grâce; s'il est vrai qu'il ait reçu des pécheresses; qu'il n'est aucun péché qu'il ne veuille pardonner; s'il est vrai que la malice de vos cœurs n'a point apporté un obstacle invincible à la générosité de Dieu: pour vous

émouvoir, pour vous convaincre, pour vous persuader, qu'avons-nous à vous répondre? que ce que l'Ange dit autrefois aux Bergers : Voici le signe auquel vous reconnoîtrez si Dieu veut votre salut, s'il est miséricordieux, et s'il vous aime, *Hoc vobis signum.* [Ibid. 12.]. Allez dans un esprit de foi, conduits par sa lumière, allez, contemplez Jésus naissant; il est né pour être votre Sauveur, *Natus est vobis hodiè Salvator?*

Eh! que vous reste-t-il alors? Qu'à vous abîmer dans la profondeur immense des miséricordes de Dieu, dont Jésus vous découvre l'étendue, et qu'à répéter dans le mouvement d'une divine alégresse : Gloire à Dieu, gloire à ses desseins : c'est son cœur qui les a formés; c'est sa fidélité qui les réalise; c'est son amour qui les règle; il les rem-

plit par son propre fils. Gloire à Dieu, gloire à sa magnificence : c'est elle toute entière qui nous enrichit ; c'est l'infinie valeur de ses dons qu'elle nous offre : c'est la splendeur des Cieux qu'elle communique à la Terre ; Dieu en vient jusqu'à nous confier son Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa sagesse : c'est elle qui concilie ce qu'il y avoit de plus opposé ; le droit que Dieu a de punir, et la volonté où il est de pardonner ; la haine essentielle qu'il porte au péché, et la charité sans bornes qu'il a pour le pécheur ; la réparation due à sa gloire, et la commisération pour ceux qui l'ont outragé ; Dieu veut que la justice et la paix se rencontrent dans son Fils. Gloire à Dieu, gloire à sa condescendance : c'est elle qui prépare le rémède à nos maux ; qui rapproche la Toute-

Puissance de notre foiblesse; qui revêt de nos misères celui qui vient les guérir; après nous avoir parlé par les Prophêtes, Dieu nous parle aujourd'hui par son propre fils. Gloire à Dieu, gloire à sa grâce: c'est elle qui nous donne une Lumière brillante pour nous éclairer, un Guide infaillible pour nous conduire, un Protecteur efficace pour nous soutenir. Dieu nous donne son fils pour Maître, pour Caution et pour Appui. Gloire à Dieu, gloire à sa puissance : c'est elle qui nous arme contre le péché qui nous perd, contre la vengeance divine qui nous poursuit, contre l'Enfer qui nous menace; Dieu nous permet de lui opposer son fils. Gloire à Dieu, gloire à sa sublime libéralité : c'est elle qui veut nous assurer le Ciel auquel nous fûmes destinés, nous faire recou-

vrer nos droits aux récompenses qui nous avoient été promises, remettre Dieu en liberté de nous couronner; Dieu nous établit les héritiers de Dieu, les cohéritiers de son fils. Gloire à Dieu, gloire à sa bonté, gloire à sa générosité, gloire à sa magnanimité: pour nous sauver, il n'épargne pas même son fils. Gloire à Dieu : tel est donc le premier cri de reconnoissance que Jésus naissant doit faire élever du milieu du Monde, puisqu'il vient annoncer au Monde, avec tant d'éclat, les miséricordes de Dieu, et en distribuer les trésors: *Gloria in altissimis Deo.*

Mais, à quel prix vient-il ouvrir aux hommes la source des miséricordes? Achevons, mes Frères, d'approfondir en peu de mots la cause de ce cantique de louanges. Dieu avoit été grièvement offensé;

et il n'étoit pas vengé. Disons quelque chose de plus: pouvoit-il l'être? Sans doute, il pouvoit perdre les coupables, rougir son glaive de leur sang, les écraser sous les traits de sa colère. Sa justice se fût exercée, il est vrai; mais elle n'eût pas été satisfaite. Pourquoi? Parce qu'il falloit, pour une satisfaction entière, qu'elle pût être proportionnée à l'injure. L'injure venoit de l'homme, elle s'adressoit à Dieu. Ces deux mots renferment la preuve complète de l'insuffisance de toute réparation que Dieu auroit reçue de la part de l'homme. Richard de S. Victor en expose la raison d'une manière claire et sensible. Il devoit y avoir, dit-il, pour la plénitude de la satisfaction, autant d'humiliation dans l'expiation du péché, qu'il y avoit eu de présomption dans le péché

même, *Oportuit ut tanta esset humiliatio in expiatione, quanta fuerat præsumptio in prævaricatione.* Or, quand l'homme en est venu jusqu'à se révolter contre Dieu; de l'abîme de la misère, il y a eu un soulèvement contre la suprême Grandeur, *Facta est elatio de imo ad summum.* Pour expier cette révolte, il falloit donc un abaissement du haut de la plus grande gloire jusqu'à la profondeur de la plus grande misère, *Oportuit ut fieret humiliatio de summo ad imum.* Aussi, concluent les Pères avec S. Anselme : Comme l'homme devoit à Dieu cette satisfaction, comme elle ne pouvoit être suffisante que de la part d'un Dieu, il étoit nécessaire qu'elle vînt d'un Homme-Dieu, *Necesse est ut eam faciat Deus-Homo.*

Or, la voici cette satisfaction efficace qui prépare à la justice divine le plus signalé triomphe. De toute éternité dans le sein de Dieu, par sa génération ineffable, et aujourd'hui sur la terre par la naissance temporelle qu'il y reçoit; en même temps, essentiellement revêtu des droits de Dieu, et volontairement chargé des dettes des hommes, Jésus est cette victime adorable qui vient s'offrir à Dieu, qui n'a point agréé les sacrifices pour le péché. Il vient se dévouer à ses coups pour les épuiser; contenter ses droits, pour en arrêter le cours; le satisfaire, pour le désarmer; venger Dieu sur un Dieu, pour qu'il veuille nous pardonner. Quel spectacle, mes chers Auditeurs, offre donc à un Dieu offensé la naissance de Jésus; et avec quelle éloquence elle nous rappelle la parole du Prophête, lors-

qu'il nous peint le Dieu des vengeances, libre de les faire agir selon toute leur étendue, *Deus ultionum libere egit* [Ps. XCIII. 1.] ! Nous adorons dans Jésus enfant le Verbe de Dieu, l'image substantielle de Dieu, le Fils unique de Dieu; et c'est Jésus que le bras de Dieu, levé depuis si longtemps sur la tête des hommes coupables, peut frapper aujourd'hui. Ce n'est point pour Jésus une usurpation de se croire égal à Dieu; dans Jésus habite corporellement la plénitude de la Divinité; au nom seul de Jésus, tout genou doit fléchir dans le Ciel, sur la Terre et dans les Enfers : c'est Jésus que la justice de Dieu voit aujourd'hui humilié. Jésus est sorti de Dieu. Sa première volonté est l'acceptation d'une pénitence universelle; ses premiers sentimens, une résignation totale ses premiers soupirs,

l'offrande de ses douleurs; ses premières larmes, des larmes d'expiation; son premier état, un état d'indigence; ses vêtemens, des langes; sa demeure, une crêche. Décret rigoureux de la justice divine, qu'exigez-vous encore? Voici enfin le moment où les droits d'un Dieu juste peuvent pleinement s'exercer; et avec quel éclat! Il est vrai, l'homme à peine sorti des mains de Dieu se révolta; mais, en entrant dans le Monde, un Dieu se soumet. Il est vrai, l'orgueil de l'homme osa espérer d'atteindre les connoissances de Dieu; mais un Dieu s'assujettit aux humiliations de l'humanité. Il est vrai, la cupidité de l'homme voulut s'approprier les biens de Dieu; mais un Dieu se dépouille de ce qui lui appartient, pour se confondre parmi les hommes. Triomphez, Seigneur! Quelle va

donc être la gloire de votre vengeance! L'homme fut le coupable; et c'est un Dieu qui vient être le Réparateur.

N'étendons pas davantage des idées que nous ne pouvons qu'affoiblir à la vue d'un Dieu né dans les misères et dans les souffrances. Laissons se scandaliser l'orgueil de l'impiété ou la fausse sagesse du Monde. C'est ce mystère qui nous donne lui-même les plus sublimes idées de Dieu et de ses grandeurs, de Dieu et de ses miséricordes, de Dieu et de sa justice. Oui, c'est par Jésus que j'apprends singulièrement à adorer mon Dieu, à l'aimer et à le craindre. Je dis avec S. Paul, que ce qui paroît en Dieu une folie, est plus sage que toute la sagesse des hommes; que ce qui paroît en Dieu une foiblesse, est plus fort que toute la force des hommes. Naissance de

Jésus-Christ, mystère de gloire pour Dieu, *Gloria in altissimis Deo.* Ajoutons, d'après la voix du Ciel lui-même, que c'est pour les hommes un mystère de paix, *In terrâ pax hominibus.*

SECONDE PARTIE.

C'étoit sous le nom de Prince de la paix que Jésus avoit été désigné longtemps avant que de naître, *Princeps pacis.* [Is. IX. 6.]. C'étoit dans les jours du Messie, selon la parole de David, que devoit paroître l'abondance de cette paix, fruit solide de la charité et de la justice, *Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis.* [Ps. LXXI. 7.]. Et, comme si la paix, qui régnoit alors dans le monde, eût dû être le symbole de la paix surnaturelle que Jésus-Christ y apportoit, ce

fut dans le temps même où l'Univers jouissoit d'une paix profonde, sous l'empire d'Auguste, que le Fils de Dieu vint sur la terre pour la reconcilier avec le Ciel. Mais, sans parler de cette paix, dont il venoit entreprendre et consommer le grand ouvrage, et que j'ai marquée déja en vous représentant Jésus-Christ comme le don infini de la miséricorde de Dieu, et comme la victime adorable de sa justice; arrêtons-nous uniquement à développer cette paix intérieure qu'il procure aux hommes, et la suite de la première. Paix relative aux désirs qui faisoient soupirer les hommes après sa venue; Jésus les comble par sa naissance. Paix relative aux troubles qu'occasionnoit le désordre des passions dans les hommes; Jésus leur découvre la source de la véritable tranquillité, dans les vertus qui ca-

ractérisent sa naissance. Paix relative aux frayeurs que la conviction de leurs iniquités devoit inspirer aux hommes; Jésus les calme par la confiance que leur inspire l'état attendrissant de sa naissance. En trois mots : Paix des désirs pour les hommes qui demandent un Sauveur; paix de l'ordre pour les hommes qui prennent pour modèle le Sauveur; paix de confiance pour les hommes qui ont recours aux bontés de leur Sauveur. Voilà quels sont les hommes de bonne volonté à qui le Ciel envoya la paix, *Pax hominibus bonæ voluntatis.* [Luc. n. 14.].

La naissance temporelle de son Fils; tel étoit le grand événement dont Dieu s'occupoit de toute éternité; et, lorsqu'il formoit le dessein de créer l'homme, dit Tertulien, il fixoit ses pensées sur J.-C., *Quodcum-*

que limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus. C'étoit là, par conséquent, le grand événement qui devoit occuper le Monde lui-même. Aussi avoit-il été clairement annoncé dès l'origine du Monde. Adam sut que le Messie naîtroit; Abraham, que ce seroit de ses enfans qu'il prendroit naissance; Jacob en avoit désigné la circonstance; Daniel en avoit fixé le temps; Michée en avoit marqué le lieu; Isaïe en avoit détaillé les prodiges: de concert avec ce dernier, David en avoit peint les douleurs. Sans cesse le Messie étoit dans la bouche des Prophètes: ils en prédisoient la venue; ils en exprimoient le caractère, ils en racontoient les travaux; ils en publioient la gloire. Mais sous quel nom étoit-il singulièrement connu? L'attente des nations, *Expectatio gentium* [Gen.

XLIX. 10.], le désiré de tous les peuples, *Desideratus cunctis gentibus* [Agg. II. 8.], le Sauveur que Dieu devoit envoyer, *Salutare Dei.* [Ps. XLIX. 13.]. Voilà ses titres; et voilà dans ces titres l'énergique expression des désirs qui l'appeloient.

Et avec quels transports se manifestoient ces désirs que l'Eglise se plaît à nous rappeler encore dans les solennités de ce temps, pour nous rappeler notre bonheur! Isaïe ne peut se taire en faveur de Sion jusqu'à ce qu'il y voye paroître le saint Rédempteur. Il demande à Dieu d'envoyer l'Agneau dominateur de la Terre. Il s'adresse aux Nuées, pour qu'elles fassent descendre le Juste; à la Terre, pour qu'elle s'ouvre et qu'elle produise le Sauveur. Zacharie veut que, dans l'espérance de sa venue, Jérusalem tressaille de joie. Ce n'est de toute part que vœux

et que soupirs pour que Dieu montre aux peuples leur Lumière, aux hommes leur Libérateur; pour qu'il ramène la justice sur la terre; pour qu'il grave la loi dans les cœurs. On attend ces jours de prodiges et de grâce, où un Dieu viendra se rendre visible, converser avec les hommes, et les sauver.

Il est arrivé, ce jour; et c'est le grand sujet de joie pour vous, et pour tout le peuple, que je vous annonce, dit l'Ange du Seigneur, parlant aux Bergers, *Evangeliso vobis gaudium magnum quod erit omni populo* : enfin, il vous est né un Sauveur, *Quia natus est vobis hodiè Salvator.* [Luc. II. 10. 11.]. C'étoit leur dire : Votre attente est satisfaite, les promesses s'accomplissent, les oracles se vérifient, les figures cessent, les demandes sont exaucées, le Messie est venu.

De sorte qu'à l'exemple de ces hommes justes, le saint vieillard Siméon, qui attendoit avec tant d'empressement le salut d'Israël, et tous ceux qui, comme lui, furent instruits de la naissance de Jésus-Christ, purent s'écrier dès ce moment : Mes vœux sont remplis, le Sauveur est donné à la terre; je mourrai en paix, *Nunc dimittis servum tuum in pace.* [Luc. III. 29.]. C'est ainsi que, par la naissance de J.-C., Dieu, selon l'expression d'un de ses Prophêtes, console son peuple [*Ez.* v. 13.]; et c'est par J.-C., comme ajoute l'Apôtre, que nous recevons nous-mêmes l'abondance des consolations. [II. *Cor.* I. 4.]. Car, pour mieux goûter la paix dont ce mystère doit être pour nous la source, rappelons-nous comment Jésus a comblé nos propres désirs.

Il est vrai, mes chers Auditeurs,

qu'éloignés de ces temps heureux où Jésus-Christ parut sur la terre, nous sommes également privés de sa présence sensible, dont il ne fut accordé aux hommes de jouir que dans la plénitude des temps. Il est vrai encore que, comme il est le Rédempteur universel de tous les hommes, avant comme après sa venue, tous ont pu avoir part à ses mérites. Mais il est vrai, néanmoins, que depuis sa naissance, nous pouvons dire en un sens que nous avons vu le Sauveur. Et par qui avons-nous appris à le connoître? Par nous, répond S. Jean (et quelle clarté, quelle force dans son témoignage!) par nous qui l'avons entendu, qui l'avons vu de nos yeux, qui l'avons examiné avec attention, qui l'avons touché de nos mains, *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus*

et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ..... annuntiamus vobis. [1 Jo. 1. 1.]. Nous le voyons en quelque sorte, ce Dieu Sauveur, dans la sublimité de son Evangile, tout-à-la-fois histoire fidèle de sa vie, dépôt précieux de ses discours et de ses maximes, testament sacré qui nous a transmis et son amour et ses volontés. C'est aujourd'hui sa sagesse qui nous éclaire, c'est sa doctrine qui nous instruit; ce sont ses exemples qui nous règlent, ce sont ses œuvres qui nous parlent. Nous le voyons, ce Dieu Sauveur, dans l'accomplissement exact et sensible de ce qu'il a prédit, dans la durée permanente de son Eglise que l'Enfer a sans cesse attaquée, sans pouvoir la vaincre ; dans la dispersion toujours subsistante et toujours frappante du peuple obstiné

qui refusa de le reconnoître; dans les changemens miraculeux et innombrales que sa venue a opérés sur la terre. Nous le voyons, ce Dieu Sauveur, dans la conversion des Gentils qui l'ont adoré; dans les ruines du Paganisme, dont il a étouffé les superstitions; dans la réunion des nations différentes qui sont aujourd'hui parées de son nom et rangées sous ses étendards. Nous le voyons, ce Dieu Sauveur, dans le zèle efficace de tant d'Apôtres qui ont porté sa Religion aux extrémités de l'Univers; dans le courage invincible de tant de héros qui l'ont confessée au prix de leur sang; dans les vertus éminentes de tant d'ames saintes qui vivent de son esprit. Partout nous trouvons des traces de Jésus-Christ. Le nom de Chrétiens nous rappelle que nous

sommes ses disciples. La Foi, une Foi si solidement appuyée, si sensiblement consolidée, si visiblement autorisée, nous le montre dans nos temples et sur nos autels. Nous approchons de lui; nous conversons avec lui; nous nous unissons à lui; c'est entre ses bras que nous espérons de mourir, avant que d'aller régner avec lui. Eh! quels désirs peuvent nous agiter encore? Celui de notre délivrance, elle est opérée par J.-C.; celui du pardon, J.-C. nous l'a obtenu; celui des secours, Jésus-Christ nous les a prodigués; celui de l'éternelle gloire, Jésus-Christ nous l'a méritée. Sa naissance est devenue elle-même le gage du bonheur auquel il nous destine. Ah! il a donc fait de sa part plus que nous pouvions raisonnablement désirer. Mais ce seroit de la nôtre le comble de l'aveugle-

ment, si nous voulions obtenir sans efforts et posséder sans titres cette béatitude immense qu'il vient nous acquérir à si grands frais; si nous nous bornions à applaudir à la victoire qu'il remporte pour nous, sans penser à nous armer nous-mêmes; si, sans sacrifier les plaisirs criminels du temps, les biens passagers de la terre, nous prétendions avoir droit aux délices du Ciel, aux récompenses de l'éternité. Injustes et chimériques désirs! Non, ce ne sont point là les desseins du Sauveur. Il n'apporte point aux hommes cette fausse paix que leurs passions demandent, mais plutôt le glaive qui les immole; et, c'est en nous donnant, dans sa naissance, l'exemple des vertus qui les domptent, qu'il nous découvre encore l'origine de la véritable paix que nous devons faire régner dans nous-mêmes, *In terrâ pax hominibus.*

Ici, mes chers Auditeurs, quel tableau j'aurois à vous offrir, si, réunissant les différents traits de l'Evangile, que S. Paul appelle un Evangile de paix, dont J.-C. semble tracer le plan dès son berceau, et qu'il pratique le premier, avant que de l'enseigner aux hommes; j'entreprenois de vous y faire apercevoir les divers principes de paix, et d'une paix universelle que renferment ses adorables leçons. Matière trop vaste; je me vois forcé à la réduire aux vertus qui caractérisent singulièrement la divine enfance de Jésus Christ, aux enseignemens qui dérivent le plus directement de ce mystère relativement à la paix dont il nous montre la source.

Apprenez de moi, dira un jour J.-C. à ses disciples, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, *Discite à me quia mitis sum et*

humilis corde [Math. XI. 29.]; et vous trouverez, ajoutera-t-il, le repos de vos ames, *Et invenietis requiem animabus vestris.* [Ibid.]. Mais quelle est la douceur, quelle est l'humilité qu'il leur propose? Celle d'un enfant, puisqu'ailleurs il leur dit que quiconque s'humiliera comme un enfant sera plus grand dans le royaume des Cieux; et ce qui est plus fort encore : Qu'ils n'entreront jamais dans les Cieux, s'ils ne deviennent semblables à des enfans, *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum Cœlorum.* [Math. XVIII. 3.]. Or, ce que fera Jésus-Christ à l'égard de ses disciples, quand, pour les instruire, il appellera un enfant et le placera au milieu d'eux, ainsi que nous le rapporte l'Evangile, *Et advocans Jesus puerulum, statuit eum in medio* [Ib. 2.]; c'est ce qu'il fait

aujourd'hui dans sa propre personne à l'égard du Monde entier, au milieu duquel il se place dans le temps de sa naissance. Là, dans l'état de cette divine enfance qu'il a aimée, dit S. Léon, comme étant celui qui enseigne l'humilité, qui est la règle de l'innocence et l'image de la douceur, *Amat infantiam, humilitatis magistram, innocentiæ regulam, mansuetudinis formam;* comment le Sauveur se montre-t-il aux hommes? Il se montre pauvre au milieu des richesses de l'Univers dont il est le maître; dénué de l'éclat des grandeurs humaines qu'il eût pu parfaitement accumuler sur sa tête; dépouillé de ces appareils brillans dont le Juif charnel s'étoit formé l'idée. Ce n'est point dans l'opulence et dans la gloire qu'il veut réparer les malheurs du Monde que l'amour de l'un et de l'autre

y avoit multipliés. Mais rejetant humblement, dès son entrée dans le Monde, ce qui fait l'objet des désirs empressés des hommes : avec la source de leurs crimes, il vient s'efforcer à tarir celle de leurs troubles, en leur étalant les vertus qui sont le seul et le vrai principe de la paix. Eh! de quelle paix? De la paix de la conscience Non, mes chers Auditeurs, vous n'en jouirez jamais, tandis que vous préférerez l'orgueil des passions qui tyrannisent l'homme, à la douce humilité qui caractérise un enfant. Les vœux ardens de l'ambition, les jalouses prétentions de la vanité, les cris féroces de la vengeance, les désirs inquiets de la cupidité, les fiertés impérieuses de la domination, les dépits secrets de l'envie, les goûts séduisans de la sensualité ; voilà, je ne dis pas simplement vos désor-

dres, mais vos agitations et vos tourmens. Voyez donc, aujourd'hui, ce que la divine enfance de J.-C. vous apprend à y opposer. C'est ce généreux dédain des richesses, ce mépris modeste des honneurs, cette aimable candeur de la droiture, cette disposition pacifique de la douceur, cette humble soumission de la docilité, auxquels sont attachés en même temps le salut et la paix. Oui, mes Frères, je n'exagère rien, il faut cette simplicité d'un enfant, dans votre foi qui, quoique sagement éclairée dans ses motifs, doit souscrire aveuglément à l'obscurité des mystères. Il faut cette innocence d'un enfant, dans la pureté de vos mœurs, dont la liberté même de la pensée ne doit pas ternir l'éclat. Il faut cette sincérité d'un enfant, dans vos promesses et dans vos discours, pour en éloigner

l'artifice. Il faut cette douceur d'un enfant, dans votre ame, pour en écarter la haine. Il faut cette obéissance d'un enfant, dans votre fidélité à la loi de Dieu, pour en bannir toute révolte. Il faut cette résignation d'un enfant, dans votre conformité aux desseins de Dieu, pour réprimer tout murmure. C'est à ce prix, et ce n'est qu'à ce prix que vous aurez une paix solide au dedans de vous et avec vous, parce que seulement alors vous serez en paix avec Dieu. Instruction que rappeloit S. Pierre aux premiers Fidèles, lorsque les exhortant à déposer tout esprit de ruse, de déguisement, de jalousie et de malignité, il veut que, comme des enfans nouvellement nés, ils soient ornés des vertus opposées à ces vices, et qu'ils croissent ainsi dans l'ordre du salut, *Sicut modò geniti*

infantes, ut crescatis in salutem. [1. Pet. II. 2.].

Et, de là, mes Frères, par une suite naturelle, la paix du cœur; car il n'est déchiré que par l'amour déréglé des biens de la vie. Pourquoi? Parce que le cœur est naturellement insatiable; et tous les biens de la terre sont essentiellement bornés. D'où il arrive qu'à l'avidité qui les recherche, succèdent nécessairement les sollicitudes qui les accompagnent, et le dégoût qui les suit. Le cœur souffre en proportion qu'il désire; il sent moins dès qu'il possède; il s'afflige quand il est privé; la soif des biens croît souvent avec l'abondance; le plus heureux n'est pas celui qui a beaucoup, mais celui à qui peu suffit. Vérité qu'avoit entrevue une philosophie profane, à la lueur du flambeau de la raison; mais vérité que Jésus

naissant nous enseigne d'une manière bien plus efficace, dès qu'il vient nous la persuader par son exemple. C'est par l'exemple de ce dépouillement universel, qu'il nous dit d'avance, ce qu'il nous dira un jour, par la bouche de son Apôtre : Ne vous attachez point aux biens du Monde; usez-en comme n'en ayant pas; souvenez-vous que le Monde est une figure qui passe; et, pour vous dégager des inquiétudes de la vie présente, fixez principalement vos regards sur celle qui ne doit jamais finir, *Volo autem vos sine sollicitudine esse.* [I. Cor. VII. 32.].

Bientôt, de cette double paix de la conscience et du cœur, apanage propre et personnel de ceux qui la goûtent, naîtroit infailliblement, dans le Monde même, cette paix commune entre les hommes,

que tous recherchent, et à laquelle tous s'opposent. Car, d'où viennent, demande S. Jacques, ces guerres et ces divisions qu'on voit parmi vous, *Unde bella et lites in vobis* [Jacob. IV. 1.]? C'est du choc mutuel de ces passions, dont tous se plaignent, que chacun nourrit, et que personne ne veut réprimer; c'est en entretenant ces feux particuliers, qu'elles préparent, et qu'elles forment un incendie général, dont on frémit, *Ex concupiscentiis vestris*. Or, c'est ce mouvement tumultueux des passions, que Jésus nous enseigne l'art d'appaiser. Voilà que, sous les ombres de l'enfance, sa divine sagesse nous apprend à renfermer la présomption de l'esprit, l'enflûre du cœur, l'impétuosité des penchans, la fougue des sens, sous une enfance raisonnable et sainte, dont nous pouvons sans

doute ne pas rougir, puisqu'un Dieu s'y assujettit le premier; qui ne sauroit être opposée à la grandeur des vues, à l'héroïsme des sentimens, à la noblesse des entreprises, dès qu'un Homme-Dieu l'a fait servir à l'accomplissement des desseins de Dieu. Et quand le Fils de Dieu s'est réduit à l'état d'un enfant, pour le salut du Monde, en est-ce trop que de nous y réduire nous-mêmes pour nous sauver? Jésus a comblé l'attente des hommes; voilà la paix des désirs. Il a proposé une règle de mœurs; voilà la paix de l'ordre. Il est encore un autre genre de paix, qu'il leur offre en calmant leurs craintes; c'est la paix de la confiance. Elle doit résulter de l'état attendrissant que présente la naissance de Jésus, *In terrâ pax hominibus.*

Quelle pourroit être la cause de

vos terreurs, demande aux Pécheurs S. Bernard, à la vue de Jésus naissant? Seroit-ce parce que, paroissant sur la Terre, pour satisfaire à Dieu, il est lui-même un Dieu offensé par nos crimes? Lui diriez-vous donc aujourd'hui, comme le dit au Seigneur Adam après son péché : J'ai entendu votre voix, j'ai tremblé, je me suis dérobé à vos regards, *Vocem tuam audivi.... et timui, et abscondi me?* [Gen. III. 10.]. Mais Jésus ne s'explique ici que par des larmes; cette voix touche au lieu d'alarmer. Mais il vient pour vous instruire, et non pas pour vous juger; mais il ne vous recherche ardemment sur la terre, que parce qu'il désire ardemment de vous sauver, *Venit quærere et salvum facere quod perierat.* [Luc. XIX. 10.]. Et, que signifie autre chose, de sa part, ce soin empressé d'avertir les hommes

de sa naissance, de se faire annoncer comme un grand sujet de joie pour tous les peuples, d'appeler à son berceau les Juifs et les Gentils, de les y attirer par la force de ses prodiges, de les frapper par l'éclat de ses charmes, de les émouvoir par la générosité de son amour?

Ici, mes chers Auditeurs, une pensée me saisit et m'occupe; et je réduis à cette pensée, tout ce qu'il me reste à vous dire. Je me ressouviens de Joseph, qui sauva l'Egypte des calamités qui la menaçoient. Je me représente à ce moment la troupe humiliée et tremblante de ses propres frères, qui implorent sa protection sans le reconnoître. Je le vois affecter à leur égard une rigueur qui les effraye, et les traiter avec une sévérité qui les consterne. Jusques-là, je le sais, c'est dans lui, la tendresse qui se

fait violence; c'est l'amour qui se déguise sous les dehors de la colère. Mais voilà des apparences, voilà des délais que le divin amour de Jésus naissant, le Sauveur du Monde, n'a pas pu se permettre à l'égard des hommes. Voici où je vais en trouver l'image. Joseph ne peut plus renfermer dans son cœur les sentimens qu'il éprouve. Les larmes qu'il a déjà versées en secret le trahissent par leur abondance; les sanglots donnent à ses paroles le touchant éclat de la douleur. Il ne peut plus dissimuler; il élève sa voix; il baigne ses frères de ses pleurs; il leur dit tendrement : Je suis Joseph, *Elevavit que vocem cum fletu, et dixit fratribus suis, ego sum.* [Gen. XLV. 2.]. Approchez, enfans affligés de Jacob; ce n'est point un ennemi puissant qui vous parle; c'est la voix d'un

frère qui se fait entendre à vous, *Accedite.... ego sum frater vester;* Faites cesser vos alarmes : Dieu ne m'a point envoyé pour me venger de vous : Par la sagesse des ses desseins, je suis au milieu de vous pour vous secourir, *Nolite pavere... pro salute enim vestrâ misit me Deus.* [Ibid. 5.].

Ah! mes chers Auditeurs, ce trait seroit-il étranger à mon sujet? et le rapport peut-il être plus sensible? Eh! que disent aux hommes les larmes de Jésus naissant, larmes qui lui sont communes, remarque S. Bernard, avec les autres enfans, mais qui coulent dans lui avec connoissance, par raison et par tendresse? Ah! elles leur disent hautement de sa part : Je suis le Libérateur que vous attendez, *Ego sum.* Approchez avec confiance; si je puis vous l'ordonner comme Dieu, de-

venu votre frère, je vous invite à ce dernier titre, *Accedite ; ego sum frater vester*. Il est vrai, ce sont vos péchés qui m'ont fait descendre sur la terre; mais qu'ils ne vous fassent pas redouter ma vue. Je viens pour les effacer, non pour les punir. Ce n'est point un jour de justice, mais de grâce. Ici, de la part de Dieu, ce n'est point un dessein de vengeance, mais de salut, *Nolite pavere ; pro salute enim vestrâ misit me Deus.*

Rapprochez, mes chers Auditeurs, les diverses circonstances de la naissance de Jésus, et voyez si j'ajoute rien à ce qu'elle a de consolant. Si tout-à-coup de frappantes clartés viennent saisir d'effroi les hommes auxquels cette naissance est révélée, aussitôt la voix même qui la publie, dissipe toute leur frayeur, *Nolite temere ; Evangeliso*

vobis gaudium magnum. Comment se fait annoncer Jésus à eux? Comme leur Sauveur, *Natus est vobis hodiè Salvator.* Dans quel état se fait-il reconnoître? Dans l'état où ils naissent eux-mêmes, et qui désigne leur frère, *invenietis infantem.* Quelles paroles leur porte-t-on de sa part? Des paroles de consolation : paix aux hommes sur la terre, *In terrâ pax hominibus.* Comment les reçoit-il? Il comble de joie les pauvres qu'il instruit et qu'il éclaire, *Reversi sunt pastores glorificantes, et laudantes Deum.* Il accepte avec bonté l'hommage des grands qu'il appelle miraculeusement et qu'il sanctifie, *Obtulerunt ei munera.* [Math. II. 11.]. A la naissance de Jésus-Christ, ce n'est que signes de tendresse, qu'effets multipliés de grâce, que prodiges d'amour, pour attirer, pour rassurer, pour gagner les

hommes qu'il vient sauver. Aussi, la considération seule de ce mystère a-t-elle plus d'une fois opéré des impressions de confiance et de salut sur les cœurs qui en paroissent le moins susceptibles. Je ne m'en étonne pas. Eh! comment, dirai-je avec Isaïe, comment craindrois-je de m'adresser à ce Dieu qui m'étale l'état attendrissant d'un Sauveur, *Ecce Deus Salvator meus; fiducialiter agam.* [Is. XII. 2.]. Mais qu'il soit donc anathême, ajouterai-je aussi avec S. Paul, celui qui n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* [I. Cor. XVI. 22.]. Or, cet amour de Jésus-Christ, qui vous le demande? Ah! c'est la voix de la Religion, puisqu'elle nous découvre dans Jésus naissant le Fils même de Dieu; puisqu'elle nous trace, par cette idée

seule, la règle des hommages qui lui sont dûs; puisqu'elle nous rappelle la force des droits qu'il acquiert sur nous, quand, pour trouver accès dans nos cœurs, de la sublimité du trône de Dieu, il descend pour nous au berceau, *Parvulus enim natus est vobis.*

Qui vous le demande, cet amour? C'est la voix de la reconnoissance. Dans Jésus naissant, elle aperçoit l'ardeur d'une charité que rien ne borne, les excès d'une générosité que rien ne décourage, les efforts d'une volonté que rien n'arrête. Ah! pouvons-nous ne pas consentir à vivre pour un Dieu qui a consenti à naître au milieu de nous et pour nous? *Parvulus enim natus est vobis.*

Qui vous le demande, cet amour? La voix de l'admiration. Dans Jésus naissant, toute la sagesse d'un Dieu

avec la foiblesse de l'âge! Toute la majesté d'un Dieu avec les humiliations de l'humanité! Toute la puissance d'un Dieu avec la douceur d'un enfant! Des mains qui soutiennent l'Univers, qui peuvent ébranler la terre, qui tiennent la destinée des hommes; et qui sont trop foibles pour essuyer ses larmes, pour lui procurer un léger appui, pour l'attacher à sa divine Mère; quelle vue! Et cet état il l'a accepté pour nous, *Parvulus enim natus est vobis.*

Qui vous le demande, cet amour? La voix du sentiment. Hélas! dans Jésus naissant, quel présage! Ces mains, ces tendres mains sont destinées à être clouées sur une croix; ce corps sacré du plus beau des enfans des hommes est destiné à assouvir la cruauté des bourreaux. Il est né pour accomplir tous ces oracles;

il vient les accomplir pour nous, *Parvulus enim natus est vobis.*

Qui vous le demande, cet amour? (Réunissons tout dans un seul mot) La voix même de Jésus naissant. Mes Frères, j'ose le dire, dans tous les mystères de sa vie, Jésus-Christ mérita tout notre amour; mais, dans le mystère de sa naissance, il nous y force. Nos cœurs ne sont pas humains, si la divine enfance de Jésus ne réussit pas à les toucher. Le connoissez vous bien, vous qui voulez l'offenser encore? Et si vous le connoissez, voulez-vous vous joindre à l'Impie qui ne demandoit à l'adorer que pour lui donner le coup de la mort? Ah! plutôt, Chrétiens, qu'à ce cantique céleste, qui, à la naissance de Jésus, célèbre la gloire qu'il vient procurer à Dieu, et la paix qu'il vient apporter aux hommes, la Terre réponde par les

cantiques de son amour. Amour à Jésus-Christ qui nous aime; amour à Jésus-Christ qui nous délivre; amour à Jésus-Christ qui nous ouvre le Ciel, nous en montre la route, et nous invite à le suivre; amour à Jésus-Christ qui n'est venu partager la condition des hommes que pour en devenir le Sauveur, et chercher la gloire de son Père dans leur salut!

Ce sont, SIRE, les deux sublimes leçons de tendresse pour les hommes et de zèle pour les intérêts de Dieu, que renferme ce grand Mystère. Aisément il fera des impressions profondes sur le cœur d'un Monarque qui sait connoître que c'est dans le bonheur des peuples que consiste la véritable magnificence des Rois, et qui veut préférer la félicité de ses sujets à la splendeur même de sa cour. Et

la noblesse de ce sentiment double l'éclat de la royauté. L'appareil le plus brillant n'est que l'apanage ordinaire du trône. Vous vous acquérez, SIRE, une gloire personnelle, en l'environnant de vos bienfaits. La sagesse attentive qui veille au bonheur des hommes est pour eux d'un tout autre prix que le faste qui ne leur offre que l'image du bonheur d'autrui. Le pompeux cortége de la grandeur peut les éblouir; mais la plus belle prérogative de la puissance, c'est de les soulager. Ces dispositions auxquelles applaudiront toujours leur estime et leur reconnoissance, Votre Majesté les rendra dignes de Dieu, en les animant par un motif qui les lui conserve. Toute autre gloire seroit inférieure à celle que Dieu vous destine; c'est dans votre cœur qu'il veut lui-même établir son

règne, en même temps que vous régnez sur le cœur de vos sujets. C'est à vous, tandis qu'ils rendent volontiers à César ce qui lui appartient, à les instruire à rendre exactement à Dieu ce qui appartient à Dieu ; c'est à son règne sur vous à éterniser la gloire du vôtre.

Vous avez reçu, SIRE, du Dieu, auteur de la nature, ces désirs du bien, et cette bonté, qui forment le caractère de Votre Majesté. Le même Dieu, auteur du Christianisme, a jeté dans votre ame les principes des vertus chétiennes, il vous en a mis sous les yeux les plus touchans modèles ; et c'est en cultivant ces vertus que vous en accomplirez les desseins. De votre trône émaneront des grâces et des faveurs qui inviteront les peuples à vous bénir ; et le mérite de vos intentions et de

vos œuvres, dont Dieu sera l'objet, fera descendre du Ciel, sur Votre Majesté, des bénédictions abondantes, première récompense de Dieu sur la Terre, à laquelle s'uniront les récompenses de l'Eternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

DANS L'OCTAVE

DE NOEL A LA CIRCONCISION.

FOIBLESSE DES ESPRITS FORTS.

Confiteor tibi Pater, Domine Cœli et Terræ, quià abscondisti hæc a Sapientibus et Prudentibus, et revelasti ea Parvulis.

Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Sages et aux Prudens, et de ce que vous les avez révélées aux Simples et aux Petits. *S. Math.*, ch. XI.

Nous voyons, Chrétiens auditeurs, dans ces paroles de Jésus-Christ, la

confirmation de celles de l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu résiste aux Superbes, et qu'il se communique aux Humbles. Nous y trouvons la malédiction prononcée contre la fausse sagesse que l'orgueil égare, et l'éloge de la soumission raisonnable que l'humilité produit. Nous y apercevons par là même l'explication du grand désordre du siécle, où, jusques dans le sein du Christianisme, des Chrétiens en méconnoissent les lois, et en combattent l'autorité.

Aussi, mes chers Auditeurs, quoique vivement affligés de voir s'armer contre la Religion, des hommes rebelles à sa voix, nous ne sommes point effrayés de leur audace; nous en connoissons l'origine; et, pleinement rassurés sur les droits sacrés d'une Religion que la vérité de Dieu garantit, et que sa puissance

soutient, nous ne gémissons que sur le crime de l'incrédulité qui l'outrage, et sur le malheur de ceux qu'elle pervertit. En vain, ses adversaires se présentent-ils sous des dehors imposans : en vain, affectent-ils une supériorité de connoissances: en vain, sont-ils ligués contre le Seigneur et contre son Christ ; non, non; ce n'est pas la force, c'est l'orgueil de l'esprit qui est le principe de leur révolte, *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus.*

Ces esprits prétendus forts, l'Apôtre S. Pierre les a expressément annoncés, *Venient;* [II. Petr. III. 3.]; il les a dépeints, il en a caractérisé les artifices, *In deceptione illusores;* il a développé le motif de leur séduction, par les passions qui les agitent, *Juxtà proprias concupiscentias ambulantes;* il a prévu leur langage : c'est contre

les promesses et l'avénement du Fils de Dieu, qu'il est dirigé, *Ubi est promissio aut adventus ejus?* [Ibid. 4.]; il a exposé le foible de leurs fausses idées : Depuis le commencement du Monde, disent-ils, jusqu'à nous, rien n'est changé, *Omnia sic perseverant ab initio creaturæ.*

Jésus-Christ, promettant à son Eglise une assistance infaillible qui, jusqu'à la fin des siécles, la préservera de toute erreur, prédit cependant à ses Disciples la défection d'un grand nombre; et leur demande s'ils pensent qu'en venant juger la Terre, il trouvera encore de la Foi, *Filius hominis veniens putas inveniet fidem in Terrâ?* [Luc. XVIII. 8.]. Il n'est donc rien, Chrétiens auditeurs, qui doive ébranler la vôtre dans les scandales de l'impiété. L'oracle de J.-C. s'ac-

complit sous vos yeux. Les portes de l'Enfer n'ont jamais prévalu contre son Eglise ; le nombre et l'aveuglement des faux Sages qui en abandonnent la Foi, deviennent le signe funeste d'une réprobation, que sa miséricorde les invite encore à ne pas consommer.

Ah! mes chers Auditeurs, ils la craignent eux-mêmes, cette réprobation, qu'ils préparent. Ils redoutent cette Religion, qu'ils fuyent; ils ne la combattroient pas avec tant d'acharnement, s'ils se bornoient à la mépriser; leur fureur soutenue contre ses dogmes, dément leur apparente sécurité contre ses menaces; et c'est en redoublant leurs efforts contre elle, qu'ils semblent en publier le triomphe par leur terreur.

Mais, sont-ils eux-mêmes si redoutables? Je sais, mes Frères,

qu'ils mettent tout en œuvre pour paroître tels. Le titre fastueux de philosophie : voilà le cri de guerre qui les rassemble; la force de l'esprit, voilà, selon eux, leurs moyens; l'abolition de la superstition et du fanatisme, voilà leur prétexte. A les entendre, la Religion est le partage des ames foibles, et l'indocilité philosophique est l'apanage des esprits forts.

Or, je dis, et c'est tout mon dessein, je dis que, dans l'indocilité à la Religion, il n'est, relativement à l'esprit, aucun caractère de force; ce sera la première Partie. J'ajoute que l'indocilité à la Religion est, pour le cœur, un principe réel de foiblesse; ce sera la seconde. Deux vérités palpables, d'où résulte pour la Foi, un double triomphe. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La raison est l'apanage de tous les hommes; mais l'étendue de ses lumières n'est pas la même dans tous. L'activité, la pénétration, la profondeur, l'invention distinguent ces Génies dont le brillant essor leur assure l'hommage de ceux qui, sans pouvoir les atteindre, sont capables de les admirer. Jusqu'où ne s'est point élevé l'esprit humain dans ces hommes célèbres, devenus, par leurs talens et par leurs connoissances, la gloire de l'humanité? La sublimité des sciences, la perfection des arts, tout sert de monument à la grandeur de l'homme, dont l'intelligence l'étonne lui-même, et le force à en reconnoître le principe dans cette intelligence suprême du Dieu, qui, selon la parole de

S. Jean [Jo. 1. 9.], éclaire tous les hommes, dont il est le Créateur. Mais la résistance aux vérités que Dieu a révélées, est-elle l'effet des lumières naturelles dont il est la source? La supériorité du génie produit-elle l'indocilité à la Foi? En un mot, est-ce la force de l'esprit, qui fait la force des ennemis de la Religion?

Je n'ai garde, mes chers Auditeurs, de méconnoître ou de dissimuler les qualités estimables que quelques-uns d'entre eux ont reçues de la nature, ni de calomnier leurs talens, pour défendre la vérité. Je laisse à l'erreur l'odieux langage qu'elle employe contre ceux qu'elle ne réussit pas à séduire, en attribuant à la foiblesse de leur esprit, la fermeté de leur foi. Il est de part et d'autre des esprits foibles; et, si la Religion en compte parmi ses

disciples, l'incrédulité en voit un grand nombre parmi ses sectateurs.

Ne nous adressons point à ces incrédules subalternes, foibles échos des Chefs de l'impiété, dont ils suivent l'étendard, sans pouvoir manier leurs armes. Mais voyons si, dans ceux qui dogmatisent si fièrement, se trouve ce caractère de force dont se pare l'irréligion; examinons s'il est en eux une force de raisonnemens et de pensées qui les élève à une hauteur où les Fidèles ne sauroient parvenir; recherchons ensuite, si, dans leurs attaques réitérées et concertées, se trouve une force réelle, qui ait pu se rendre si formidable à la Religion.

Ne vous y trompez pas, mes chers Auditeurs, le premier cri de l'impiété, le cri général auquel se rapportent en détail presque toutes les objections qu'elle reproduit, tend

à reprocher aux Chrétiens leur soumission à des vérités obscures; c'est-à-dire, cette humble docilité qui, selon l'expression de S. Paul, réduit en servitude tous les esprits, *In captivitatem redigit omnem intellectum.* [II. Cor. x. 5.]. L'incompréhensibilité des dogmes est le foible motif que nous allèguent journellement ceux qui les rejettent. Ils vantent leur raison comme supérieurement éclairée; parce qu'ils se font gloire d'échapper aux ténèbres dont les vérités de la Religion sont enveloppées.

Mais quel est donc l'avantage qu'ils ont en ce point, sur les esprits que soumet l'autorité du Christianisme? En est-il un parmi les Fidèles, qui ne s'écrie avec l'Apôtre: O profondeur des richesses de la sagesse, et de la science de Dieu! Que ses jugemens sont incompré-

hensibles ! Que ses voies sont au dessus de nos recherches ! *Quàm investigabiles viæ ejus !* En est-il un qui ne reconnoisse que la nature, les desseins et les œuvres de Dieu sont impénétrables? En est-il un, qui, en courbant sa tête sous le poids de l'autorité divine, ne confesse qu'il croit ce qu'il ne sauroit comprendre, et qu'il humilie sa raison au pied du trône de Dieu, en qui cette même raison reconnoît le droit de l'instruire et de lui commander ? Et voilà, Chrétiens, la véritable force dans cet esprit de sagesse, qui, en avouant ses propres limites, n'a pas la prétention insensée de vouloir tout y renfermer ; dans cet esprit de discernement, qui, en appréciant le nombre et le poids des preuves, trouve alors dans les facultés de sa

raison même, un motif solide de croire ce qu'elle ne peut pas pénétrer; dans cet esprit de prudence, qui, dans un objet aussi important que la Religion, assujettit les fougues d'une imagination qui s'échauffe, à la maturité du jugement qui doit la régler; dans cet esprit enfin, qu'on peut appeler seul un esprit de force, puisque seul il triomphe de la force des préjugés.

Il est vraiment étrange, mes chers Auditeurs, qu'on ose accuser la Religion d'en être l'effet, et que cette méprisable accusation soit dans la bouche même de ceux que les préjugés dominent. Eh! quoi de plus opposé aux préjugés, que la Religion? C'est évidemment malgré les préjugés, qu'elle s'est établie, puisqu'elle est venue réformer les idées, changer les principes, at-

taquer les passions, corriger les mœurs; renouveler tout dans l'homme, et renouveler l'homme lui-même. Il ne pouvoit donc y avoir, il n'y avoit donc que la force des preuves, qui pût en accréditer le règne. Et n'avons-nous pas encore à surmonter aujourd'hui les préjugés que forment les sens, pour croire à ce qui leur échappe; les préjugés qui naissent de nos connoissances, pour croire ce qui est au dessus d'elles; les préjugés qui se servent de nos propres pensées, pour nous rappeler l'immensité de la distance qui les éloigne de la pensée de Dieu; les préjugés que semble autoriser l'ordre de la nature, où nous n'apercevons pas l'indice de l'état surnaturel que nous croyons?

S'il est un esprit véritablement fort, c'est donc celui du Chrétien, soutenu de la grâce, qui, s'appuyant

sur l'immuable vérité de la Révélation divine, dont il connoît l'existence, suit paisiblement la carrière que Dieu lui ouvre, et brave généreusement tous les obstacles dont la foiblesse de l'esprit humain est épouvantée. Il sait (et l'expérience particulière lui rend sensible cet oracle du Sage) que tout est difficile à l'intelligence des hommes; et que dans les choses mêmes qu'elle connoît, elle n'en peut pas développer l'explication, *Cunctæ res difficiles; non potest eas homo explicare sermone.* [Eccles. I. 8.]. Il sait que le vrai caractère, non de la force, mais d'une présomption stupide et d'un fol orgueil, est de vouloir s'élever jusques au trône de Dieu, et mesurer les volontés et le pouvoir du Créateur, sur les bornes d'un esprit créé. Il sait, et la nature ne cesse de le lui répéter, que tout ce

qui est mystérieux n'est pas chimérique, et qu'il n'est qu'un esprit foible qui puisse conclure à nier les effets, parce qu'il ne comprend pas la cause qui les produit. Il sait, en un mot, et le raisonnement démontre, qu'il est essentiel à l'Être infini de Dieu, d'accabler sous le poids de sa gloire les téméraires qui osent en interroger la majesté.

Que prétend donc aujourd'hui la vaine philosophie de l'incrédulité, lorsqu'elle insiste avec complaisance sur l'obscurité de la croyance qu'exige la Religion? Croit-elle en alarmer les disciples, en supposant de la nouveauté dans des objections, que le Christianisme vit naître, et dont il triompha en naissant? Espère-t-elle, en les étalant aux yeux des Fidèles, leur dévoiler un secret dont l'ignorance les abuse? Mais, trop répandues de toutes parts pour

être ignorées, elles ont toujours fait partie de l'étude réfléchie de la Religion. Ose-t-elle les reproduire comme le fruit de la supériorité des vues? Mais elles ont évidemment leur principe dans la foiblesse même des vues de l'esprit. L'homme le plus simple et le moins éclairé trouve en lui-même, plus fortement encore, ce germe d'indocilité qui dispose à croire avec peine ce qu'on ne sauroit concevoir. Plus un esprit est borné, plus les difficultés l'effrayent. A-t-il donc plus de force et de mérite à leur céder, qu'à les résoudre? Se flatte-t-elle de décider complètement sa victoire, en s'appuyant sur quelques écrivains, dont elle se plaît à préconiser les noms, comme ils ont préconisé ses erreurs?

Ici, Chrétiens, je demande à ces adulateurs, à ces esclaves de quel-

ques Maîtres, dont l'impiété et l'audace sont leurs garants, de quel front ils osent nous en opposer le suffrage, eux qui nous reprochent de faire valoir le témoignage de tant d'illustres défenseurs du Christianisme, et qui en méconnoissent dédaigneusement l'autorité ? Ah! sans doute la Religion ne craint pas le parallèle, et sa gloire est d'avoir vu consacrer à sa défense les plus brillantes lumières dans un grand nombre d'hommes en qui elle a formé les plus éclatantes vertus. Mais avez-vous jamais pesé mûrement la marche si différente de ceux qui la respectent, et de ceux qui la combattent ?

Ouvrez ces immortels ouvrages destinés à établir et à prouver les vérités chrétiennes. Là se déploye la force d'un esprit qui raisonne

avec clarté, pense avec profondeur, discute avec sagesse, et s'explique avec énergie. Vous verrez sortir du sein de notre nation ces Génies élevés qui traitent de la Religion avec une sublimité qui semble les rapprocher de leur sujet. Quel enchaînement d'idées justes! quelle étendue de connoissances! quel rapprochement merveilleux des événemens! quelle solidité de réflexion! quel tableau des différens peuples et des divers empires! Quelle grandeur, quelle majesté dans celui qui met sous les yeux l'ensemble frappant de la Religion (*)! Pour ne citer que ce grand Evêque, la lumière de l'épiscopat : j'en appelle au jugement de tous les hommes instruits : n'est-ce

(*) Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*.

pas là la véritable force de l'esprit? N'est-ce pas là le vrai langage de la raison?

En retrouve-t-on le poids et le caractère dans les adversaires du Christianisme? Je sais, mes Frères, que les raisonnemens, les calculs, les citations, les archives des peuples, le principe des sciences, ont été frauduleusement employés à servir leur haine contre la Religion. Je sais encore que le pompeux étalage d'une érudition hasardée n'a pu en imposer qu'à des esprits peu attentifs, qui en étoient éblouis. Mais le croira-t-on? Et cependant rien n'est plus généralement avoué, et plus tristement certain; ce sont ces ennemis armés à la légère, dont on vante les combats! Le sel d'une impie malignité, les tours d'une plaisanterie sacrilége, la calomnieuse interprétation des livres

saints, les nombreuses falsifications des textes, la supposition des faits, l'ignorance profonde des principes, les conséquences imaginaires; disons tout, le ton d'une licence effrénée, qui associe la dépravation du libertinage au complot de l'incrédulité; voilà par quels moyens des écrivains, sans frein et sans pudeur, se sont efforcés de séduire des lecteurs frivoles, qui ont cru reconnoître les traits du génie dans ceux qui leur parloient le langage de leurs passions. Que l'on est foible, quand l'on en est réduit à de semblables ressources!

Aussi, que l'on nous montre ce que doit l'Univers à ces hommes qui ne craignent pas de se donner pour ses guides et pour ses maîtres. Evanouis dans leurs pensées, comme parle l'Ecriture [*Rom.* 1. 21.], ils n'ont réussi qu'à retracer l'image

de la confusion et du chaos; ils ont vengé eux-mêmes la Religion de leur indocilité à ses dogmes, en ne leur opposant que les plus ténébreuses erreurs, les plus monstrueuses absurdités; et rien n'a mieux prouvé la foiblesse de l'esprit humain que ces productions bizarres, tout-à-la fois, et la honte et le terme de ses efforts. Qu'ont-ils enseigné d'utile, ces Docteurs superbes, dont les leçons ne tendent qu'à dégrader l'homme, à l'avilir, à lui faire oublier la noblesse de son origine et de sa destination? Quel code de morale résulte de leurs maximes, dont l'unique effet est d'ôter aux lois leur principale force, en effaçant l'idée de la vigilance du suprême Législateur? Quelle lumière ont-ils répandue parmi les peuples, en promettant de les éclairer? Est-il une vérité inconnue

avant eux, qu'ils aient établie? Est il une route nouvelle et sûre qu'ils aient tracée? Est-il une seule de leurs opinions qu'ils aient affermie? Il y a plus : Est-il un désordre ; est-il un excès que leurs principes n'aient préparé, comme une conséquence qui en dérive! Comment donc, et à quel titre s'annoncent, comme supérieurs au commun des hommes, ceux qui, sous prétexte de les instruire, ne sément, et ne peuvent semer que le doute et l'ignorance pour les aveugler? Que le génie puisse se réunir à l'incrédulité, c'est ce qu'explique facilement l'orgueil des hommes; mais fut-il jamais rien de plus insensé, que de vouloir trouver dans l'incrédulité une preuve de génie?

Eh quoi! l'on touche donc au moment de devenir un grand homme,

dès qu'on est arrivé à celui où l'on cesse d'être Chrétien! Il faut donc placer aussi dans la classe des esprits supérieurs ces imitateurs serviles d'un Ecrivain, dont ils croyent partager la gloire, dès qu'ils en répètent les erreurs! Ces disciples enthousiastes d'un Maître dont la parole les captive, parce qu'ils en entendent publier les talens! Il faut donc aussi compter parmi les hommes extraordinaires, ces lecteurs désœuvrés, qui nourrissent leurs pernicieux loisirs de toute sorte de lectures, que les plus suspectes attirent, que les plus licentieuses amusent, et qui n'ont appris à connoître la Religion, que dans les écrits qui la travestissent, pour y puiser ces objections vieillies que recueille la mauvaise foi, et qui n'étonnent plus que l'ignorance; l'ignorance! cause si

ordinaire des naufrages du grand nombre dans la Foi ! Il faudra donc regarder comme des ennemis formidables de la Religion, ces personnes de tout état et de tout sexe, qu'étourdit la dissipation, que la réflexion fatigue, que la conscience accuse; lorsque, pour n'avoir rien à redouter, elles s'efforcent de ne croire à rien, et qu'elles affectent de méconnoître toutes les vérités, pour s'affranchir plus librement de tous les devoirs ? Si l'incrédulité est l'effet des lumières, elle est donc aussi singulièrement éclairée, cette portion du peuple, sur laquelle la contagion de l'exemple et l'attrait de l'imitation produisent une impression si funeste. Ainsi le blasphème fera bientôt preuve de philosophie; les horreurs de l'apostasie deviendront le signalement du

Sage; et, pour être admis parmi les êtres qui raisonnent et qui pensent, il ne s'agira que d'abjurer sa Religion!

C'est là, en effet, mes chers Auditeurs, ce qui forme cette multitude qui se pare du nom de supériorité et de force. Frivole et méprisable triomphe de l'impiété! Elle s'en applaudit, à l'exemple du fier Philistin qui brave l'armée d'Israël à la face des camps du Seigneur [1. *Reg.* XVII.]; elle essaye de jeter l'épouvante, par le nombre de ceux qui secondent ses efforts; elle fait envisager ses succès, comme la mesure de sa force. Eh bien! ne craignons pas d'examiner sa victoire: nous y trouverons une preuve nouvelle de sa foiblesse.

Il est vrai, Chrétiens, que l'*homme ennemi* a semé une abondante ivraie dans le champ du père de famille;

[*Math.* XIII. 25.]; et qu'aux cris séditieux de l'incrédulité, se sont réunis ceux d'un trop grand nombre d'hommes, que sa voix a entraînés. On compte rangés à sa suite un amas d'adversaires que rassemblent l'amour du plaisir, le goût de la liberté, l'ardeur des penchans, l'espoir de la réputation, le défaut de connoissance, l'inexpérience de l'âge, le délire de l'orgueil. Tel est (j'en atteste le Monde lui-même), tel est le foible assemblage de ceux dont on oppose la force à l'empire de la Religion.

Mais si elle gémit de voir grossir la troupe infidèle qui l'abandonne; avec quelle consolation conserve-t-elle toujours dans son sein un grand nombre d'enfans soumis qui la chérissent et qui l'honorent! Non, non; ne souscrivons point à la

plainte qu'arrachent quelquefois à des ames chrétiennes la douleur et le zèle, lorsqu'elles s'écrient à l'aspect de tant de désordres : Hélas ! il n'y a plus de Religion ! Ah ! j'en appelle à la fureur même avec laquelle on ne cesse de la combattre. S'appliquer, s'acharner à la détruire, c'est prouver son règne. Pourquoi tant d'assauts livrés au Christianisme, s'il n'est pas un grand nombre de véritables Chrétiens ? J'en appelle aux savantes apologies que, de nos jours mêmes, la vérité fait éclore, pour confondre des erreurs que l'on s'efforce de rajeunir, et pour montrer aux peuples avec quelle heureuse facilité les lumières de la science et de la raison se concilient avec les ténèbres de la Foi. J'en appelle à la foule qui, dans les jours de solennité, remplit encore les voies qui conduisent à Sion, et tem-

père, par l'édification de la piété, les gémissemens des Ministres du Seigneur, sur les égaremens de ceux qui s'en éloignent. J'en appelle aux exemples multipliés et éclatans de tant de personnes illustres, qu'on voit faire servir la gloire de leur nom à celle de la Religion, et forcer l'impiété même à en respecter les leçons devenues plus sensibles par les vertus. J'en appelle à la dissimulation et au déguisement des Ennemis de la Religion. D'ordinaire ils cherchent à dérober la main d'où partent les traits qu'ils lancent contre elle; et, lorsque, dans l'excès de leur audace, ils arborent ouvertement l'étendard de l'impiété, j'ose le dire, le mépris, la flétrissure et l'opprobre sont le partage que leur adjuge le sentiment général de la nation Et, s'il est des voix sacriléges qu'étouffe la crainte de l'au-

torité; il faut en conclure que la Religion de Jésus-Christ est toujours celle de ce vaste Royaume, et que nos Rois, qui se glorifient du titre précieux de Fils aînés de l'Eglise, en sont aussi les Protecteurs.

Oui, Chrétiens, la Foi de nos Pères est toujours la nôtre; nous faisons toujours partie des nations qui sont l'héritage de Jésus-Christ; et le caractère respectable de ceux qui l'adorent et le suivent fidèlement, suffit pour confondre efficacement les dédains de l'incrédulité.

Qu'elle cesse donc de publier l'étendue de ses triomphes, à la vue de ce nombre invincible de braves, constamment demeurés fidèles à la Religion. Quelle victoire l'Impie a-t-il remportée sur le Chrétien qui connoît bien le Christianisme? Quelle colonne a-t-il ébranlée dans le temple du Seigneur?

Les a-t-on vu chanceler, ces antiques fondemens sur lesquels repose la Foi? Et leur immuable stabilité, qui résista à la subtilité, aux sophismes des philosophes du Paganisme, a-t-elle enfin plié sous les coups redoublés des héritiers de leur haine? En même temps qu'ils nous en ont retracé les violences et les fureurs, qu'ont-ils ajouté à la stérile efficacité des armes qu'ils ont visiblement empruntées des ennemis de la Religion? Toujours fièrement révoltés contre la sublimité des objets révélés, qui humilie leur orgueil, ont-ils jamais pu détruire le fait de la Révélation qui les propose? Parmi tant de preuves qui ont profondément enraciné la Foi chrétienne sur la Terre; où donc est celle que la force de leur esprit, ait, je ne dis pas, anéantie, mais seulement énervée?

Il n'est rien qu'ils n'ayent osé, rien qu'ils n'ayent entrepris. Or, je le demande, quel a été le succès de leur entreprise et de leurs travaux? Sont-elles aujourd'hui moins attestées, et l'antiquité des prophéties qui ont annoncé les événemens, et la certitude des événemens qui ont vérifié les prédictions? Est-il moins évident aujourd'hui, que le peuple le plus ennemi du Christianisme, le peuple Juif, a conservé lui-même, et conserve encore les titres incontestables de la Foi des Chrétiens? En est-il aujourd'hui moins sensiblement vrai, que ce peuple errant et dispersé sur la terre, porte, et laisse partout après lui les traces de son crime et les marques de son châtiment? Malgré tous les efforts de la conjuration, en est-il aujourd'hui moins visiblement divin, le caractère de Jésus-Christ? En est-il

moins clair, le rapport du tableau de sa vie et de ses œuvres, avec celui que les anciens Prophètes avoient tracé du Messie? Sont-ils moins connus, les oracles qui avoient prédit son règne sur les nations, et les monumens qui publient que les nations l'ont adoré, et qu'elles l'adorent?

En est-il aujourd'hui moins irréfragable, le témoignage de cette multitude d'hommes qui ont vu le Seigneur de leurs yeux, qui l'ont touché de leurs mains, et qui ont scellé de leur sang la vérité de sa résurrection?

En est-il aujourd'hui moins prouvé qu'il a régné par la Croix; que, dans les siécles, et chez les peuples les plus éclairés, il en a fait révérer le mystère; qu'il lui a soumis les lumières des Sages, l'orgueil des Grands, la puissance des Maîtres de

la Terre, qui l'ont reconnu, et qui le reconnoissent pour le Roi des Rois ?

Sont-ils aujourd'hui moins marqués, moins sensibles, les traits de candeur et de franchise, qui distinguent le langage de l'Evangile? L'impiété même en a senti l'impression; elle n'a pas pu se défendre d'en admirer la touchante simplicité, la majestueuse noblesse. Elle s'est vue forcée à se contredire elle-même, à se condamner, pour rendre un solennel hommage à la vérité et à la divinité de l'Evangile.

Est-elle brisée aujourd'hui, cette chaîne antique qui tient au premier siécle, et qui touche au nôtre, pour nous présenter successivement dans tous la gloire des progrès, des conquêtes, des prodiges, des triomphes de la Religion de J.-C.?

Est-elle étouffée aujourd'hui, la voix du Monde Chrétien, dont la conversion offriroit elle seule le plus étonnant miracle, si elle n'étoit pas évidemment l'effet des miracles qui ont démontré la certitude du Christianisme? Est-elle aujourd'hui moins persuasive, l'autorité des grands hommes, l'ornement de l'Eglise par leurs lumières, comme par leur sainteté, dont la science, la conviction et le suffrage furent, et seront à jamais, des titres sacrés pour la Religion?

Sont-elles aujourd'hui moins avérées, et la nature des obstacles de tout genre qu'elle a surmontés dans son établissement, et la simplicité des moyens qui en ont opéré le succès, et l'intrépidité de ceux dont elle anima le courage, et l'inébranlable durée de son existence? Est-elle aujourd'hui moins sublime dans

ses enseignemens, moins sainte dans ses lois, moins pure dans sa morale, moins ferme dans ses principes, moins constante dans ses décisions? Lui a-t-on enlevé le caractère distinctif d'avoir étonné l'Univers par la divine supériorité de sa doctrine, d'y avoir formé des vertus sans exemple, d'avoir élevé des hommes au dessus de l'humanité?

En interrogeant la nature, les temps, les nations; en fouillant dans les fables du Paganisme, dans la stupidité de l'Idolâtrie, dans les horreurs du Mahométisme, dans le labyrinthe des Hérésies; en se prévalant des désordres des Chrétiens, pour en faire tomber injustement l'odieux sur la Religion; qu'ont-ils produit, qu'ont-ils découvert, qui pût obscurcir les faits éclatans qui établissent la divinité de la Reli-

gion? Est-il un seul point sur lequel ils ayent pu convaincre les Chrétiens d'erreur; tandis que les Chrétiens les convainquent journellement d'imposture? Ce n'est donc pas la force de la raison; c'est la foiblesse du raisonnement, qui vient échouer contre la force inébranlable du Christianisme. Et ce Colosse menaçant que présentent les Impies, la pierre détachée de la montagne vient l'écraser. [*Dan.* II. 45.].

De là, mes chers Auditeurs, bien loin d'avoir éteint le flambeau de la Religion, les Impies n'auront fait qu'ajouter à son éclat. Ils lui préparent la gloire d'un nouveau triomphe. Et, comme ses victoires accumulées dès son origine sur les forces de l'esprit humain conjurées contre elle, ont mis la vérité dans le plus grand jour; les assauts réitérés de la fausse philosophie la montreront

plus brillante encore à la postérité. Ils parviendront, peut-être, ces écrits qu'infecte le poison de l'Impiété à en propager encore longtemps les ravages dans la postérité. Du moins, le scandale qui les répand, l'artifice qui veut en embellir jusqu'à la forme, s'empresseront à les lui transmettre. Ils publieront les pompeux éloges de leurs auteurs; ils répéteront que, dans ce siécle, nommé par eux *le Siécle des Lumières*, des hommes de talent, des écrivains fameux s'accordèrent à traiter la Révélation, de chimère; la Foi, de foiblesse; le Culte, de superstition: ils ajouteront que la poésie, l'histoire, les dissertations, tout fut mis en usage pour décréditer la Religion, ils diront, pour donner aux traits, plus de force, qu'ils furent assaisonnés par l'élégance du style,

les charmes de la diction, la rapidité de l'éloquence; que ces ouvrages insidieux inondèrent la nation; qu'ils eurent de nombreux partisans, de puissans protecteurs, qui en étendirent la célébrité par le bruit de leurs suffrages et par les hommages de l'admiration. Et cependant, mes chers Auditeurs, elle survit triomphante à tant d'attaques, cette Religion, qui en est l'objet. Elle présentera toujours ses dogmes sans altération, sa morale sans relâchement, son règne sans interruption, ses preuves sans affoiblissement, et plus fortes encore.

A quoi donc ont abouti les raisonnemens, les discussions, les recherches des ennemis de cette sainte Religion? Il en résultera qu'il n'est point dans les desseins des hommes d'efficacité contre l'ouvrage du Sei-

gneur; que comme il a choisi les plus foibles d'entre eux pour marquer que sa puissance a construit l'édifice de la Religion, il en continue le prodige; que l'art de ceux qui se disent les Forts n'a pu réussir à le renverser; et que les vrais Chrétiens, qu'ils appellent les Foibles, ont été armés d'une force victorieuse dont ils n'ont pu triompher. Il en résultera qu'on ne pourra pas attribuer à l'ignorance des Chrétiens leur soumission au Christianisme; puisqu'après avoir été élevées de toutes parts, et sous les formes les plus séduisantes, les objections de l'impiété n'auront séduit que les téméraires dont l'imprudence les exposa au danger où leur foiblesse les fit périr.

Il en résultera qu'il n'est rien dans la croyance des Chrétiens qui répugne aux lumières de la raison;

puisqu'en ne cessant de vanter les progrès de l'esprit humain et d'en accumuler les efforts, les Ennemis du Christianisme n'ont pu lui ravir la gloire de commander à des hommes, dont la raison a si solidement exposé les motifs de leur foi, et si clairement développé les mensonges et les erreurs que l'Incrédulité lui oppose. Il en résultera qu'au milieu des agitations, des railleries, des insultes, le Christianisme a conservé la force qui le caractérise, et qu'il a montré sur ce genre de persécution la même supériorité, qui déconcerta dans les premiers siécles la cruauté des Tyrans. Il en résultera que, comme la multitude des rebelles ne fut jamais une preuve contre la légitimité du pouvoir; le nombre de ceux qui se roidissent contre les oracles du Christianisme ne porte

aucune atteinte à la certitude de son autorité. Il en résultera que l'unique effet des talens qu'on célèbre, et des écrits qu'on rassemble, ayant été de substituer aux lumières du Christianisme les ténèbres de l'incertitude; aux règles de la morale, la licence des mœurs; à l'ordre public, l'illusion des idées particulières: ce ne sont point des esprits forts, mais des esprits égarés, des esprits dangereux, des esprits foibles, qui, sans avoir en eux assez d'étendue pour rien établir, pour rien fixer, pour rien proposer aux hommes qui pût les éclairer, n'ont pas su apercevoir qu'il n'appartient qu'à la sagesse et à la science de Dieu de les instruire et de les gouverner.

Il n'est donc point dans l'esprit d'indocilité à la Religion un vrai caractère de force. J'ai ajouté

que cet esprit d'indocilité est un principe réel de foiblesse, et je vais le prouver dans ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai, comme le reconnoissent tous les hommes, que le double effet de la véritable force consiste à se commander intérieurement à soi-même, et à supporter généreusement les maux qui assiégent au dehors; il doit donc aussi être avoué que le caractère propre de la foiblesse est de céder aux passions qui agitent l'ame et aux malheurs qui l'affligent. Or, il est évident que la prétendue force d'esprit dans ceux qui rejettent les lumières de la Religion, aboutit à leur ôter l'empire qu'on doit avoir

sur soi-même, et à les laisser sans ressources contre les rigueurs des événemens.

L'expérience confirme à tous les hommes la justice de la plainte que faisoit S. Paul, lorsqu'il remarquoit en lui deux sentimens directement opposés, l'attrait pour le bien, l'inclination pour le mal, et, pour m'exprimer avec cet Apôtre, une loi contraire à celle de la raison, *Legem repugnantem legi mentis.* [Rom. VII. 13.]. D'où résulte cette vérité universellement reconnue, que l'état de l'homme pendant cette vie, est un état de guerre et de combats; qu'il porte avec lui et dans lui des ennemis domestiques plus redoutables que des ennemis étrangers; que sans cesse aux prises avec eux, ce n'est qu'en remportant sur eux de continuelles victoires, qu'il doit et qu'il peut conserver la vertu

et acheter la paix. D'accord sur ce point avec le Christianisme, la philosophie du siécle ne réclame pas contre l'existence des passions; mais, d'un principe qui leur est commun, quelle diversité dans les conséquences! La Religion dit donc aux Chrétiens, par la bouche de l'Apôtre: Revêtez-vous de la force de Dieu, *Induite vos armaturam Dei.* [Eph. VI. 22.]. C'est par cette force, leur ajoute-t-elle, que vous pourrez tenir ferme contre les attaques du Tentateur avec lequel vous êtes vous-même d'intelligence, *Ut possitis stare adversùs insidias Diaboli.* Et le grand moyen qu'elle leur fournit pour appuyer le courage de leur résistance, c'est la force de leur affermissement dans la Foi, *Cui resistite fortes in fide.*

C'est en effet, mes chers Auditeurs, c'est cette Foi, qui, comme

l'a dit S. Jean, est victorieuse du Monde [*Jo.* v. 4.], et qui opère dans chacun ces victoires réitérées par lesquelles il triomphe de lui-même. Ses vérites instruisent, ses espérances animent, ses secours aident, et produisent le contraste frappant de la force chrétienne au milieu de la fragilité humaine. C'est sous l'empire de la Foi que s'établit l'empire qu'exercent sur elles-mêmes tant d'Ames chrétiennement vertueuses, que n'ébranlent ni l'attrait de la cupidité, ni les douceurs de la vengeance, ni la fougue des sens, ni le séduisant intérêt des penchans; dans lesquelles on voit briller la force de la générosité qui pardonne, de la douceur qui se réconcilie, de la docilité qui se soumet, de la charité qui agit. D'où l'on doit conclure, avec S. Jérôme, que dans la vertu se trouve la véritable force.

Aussi la véritable force, comme le remarque S. Ambroise, est-elle toujours accompagnée de vertus. En offrent-ils ordinairement le glorieux cortége, ceux qui dédaignent le courage qu'inspirent et que soutiennent les vertus chrétiennes? Combien d'entre eux ont reproché à la Religion de contrarier les inclinations de la nature, et de condamner ceux qui s'y livrent? N'ont-ils pas taxé de dureté, je dis trop peu, d'injustice et de tyrannie, la loi qui met un frein aux passions? N'ont-ils pas essayé d'en accuser le Créateur, pour chercher dans cette accusation la dispense du devoir qui les assujettit; et n'en est-ce point assez pour m'autoriser à conclure, d'après eux-mêmes, que les passions règnent en pleine liberté dans les cœurs sur lesquels ne règne pas la Religion?

Et par là même qu'ils s'appli-

quoient à détruire les principes du Christianisme, n'étoit-il pas conséquent qu'ils parussent énerver les vertus dont il est la source ; ôter les motifs puissans qui les forment, et les déraciner du cœur des hommes ? Et quoi de plus propre à les empêcher de se vaincre, que de leur persuader qu'il n'est point pour eux aucun intérêt à se combattre ? De là vient que les goûts divers qu'ils éprouvent, sont les seuls guides qui les conduisent ; les obstacles que présente la sagesse chrétienne suffisent pour leur en fermer la route ; et, dès qu'ils n'apprennent plus de la Religion à dominer leurs penchans, ils se croyent autorisés à en devenir les esclaves. Ils vont plus loin encore, remarque S. Augustin, ils accusent eux-mêmes leur propre foiblesse, en avouant qu'ils n'ont pas la force de la surmonter. L'unique force

qu'ils nous montrent est donc la force des passions, auxquelles ils invitent de céder, *Suam imbecillitatem, quòd ista non possunt, accusant.* Ce n'est pas tout encore, et faites-y, mes chers Auditeurs, une spéciale attention : Ce qu'on appelle Foiblesse devient la mère des vices, parce que la foiblesse de l'homme augmente la force de ses passions; d'où il suit évidemment qu'en attaquant le principe de force qui produit les vertus, on prépare efficacement le règne du crime.

Qu'il est malheureux que l'expérience en fournisse la triste preuve dans la multitude des désordres! Qu'ils sont donc coupables aux yeux de la société, les Ennemis de la Religion, lorsqu'ils s'efforcent d'en effacer les saintes lois de l'esprit même du peuple, entre les mains duquel ils mettent des livres cor-

rupteurs, pour en séduire l'ignorance! Aussi de là tant de libertinage, tant de mauvaise foi, tant d'infidélités, tant de crimes plus monstrueux encore, qui troublent l'ordre, la tranquillité, la sûreté des citoyens. N'a-t-on pas vu des scélérats dignes du plus grand supplice convenir, dans de derniers aveux, qu'ils devoient aux maximes de l'Impiété et leurs excès et leurs malheurs?

Quelle est donc cette force dont l'esprit d'incrédulité est l'origine? Et de quel front ose-t-il paroître mépriser les vertus pénibles du Christianisme? Quoi! des hommes plongés dans une indolence ennemie de toute gêne; des hommes, dont les principes ne respirent que liberté et que licence; des hommes, qui ne blâment dans les passions que les effets réprouvés

par l'honneur (et quel honneur, grand Dieu, que celui dont ils s'établissent les juges!); des hommes dont le système se réduit à vivre au gré de ses désirs, à les multiplier, à les satisfaire; des hommes, qui, pour m'exprimer ainsi, dans une autre sorte d'enfance, ne paroissent sensibles qu'aux impressions de la nature, et qui opposent le voile épais de ses machinations aux rayons de la lumière surnaturelle qui doit les régler! De tels hommes usurpent le nom de force; ils s'érigent en Docteurs pour en donner des leçons; ils affectent une pitié insultante pour ceux qui refusent de les suivre! Ils voyent donc des esprits foibles partout où ils ne trouvent pas des cœurs corrompus?

C'est, mes chers Auditeurs, c'est au Christianisme qu'appartient le vrai caractère de la force. Munies du bou-

cher de la Religion, les vertus sont invincibles; la probité, lorsqu'elle traite avec les hommes; l'équité, quand elle prononce sur leur sort; la fidélité, dès que l'autorité lui commande. Voilà la force qui résiste à la séduction, qui préserve l'innocence, qui soutient les mœurs. Et, s'il est malheureusement vrai que, dans le sein même du Christianisme, il est un grand nombre de foibles; loin de s'en prévaloir, que les Impies en rougissent. Ces foibles, sont ceux, ou que l'impiété a pervertis, ou qui ont laissé s'affoiblir dans eux la force des principes et la force des secours qu'on trouve dans la Religion.

Je l'avoue, et vous le savez, mes chers Auditeurs, nous mettons au nombre des moyens qui nous fortifient, les salutaires terreurs que nous inspire le Christianisme. Le Dieu que nous servons, et que nous

devons aimer, est un Dieu qui peut nous punir, et qu'il faut craindre : et c'est cette crainte qu'une orgueilleuse philosophie nous reproche. A son tribunal, nous sommes foibles, parce que nous redoutons le tribunal de Dieu; et vous, dirois-je aux impies, vous vous glorifiez d'être forts, parce que vous vous dites exempts de nos frayeurs. Non, vous ne nous en imposez pas; ce n'est pas la formidable menace de l'avenir que vous bravez par courage, c'est à l'attrayant appas du présent que vous cédez par lâcheté. Ce n'est pas la force qui vous arme contre un danger qui paroît éloigné; c'est la foiblesse qui vous retient dans des liens tissus par la force actuelle des passions. Vous oubliez Dieu, pour n'écouter que vous. Quand l'Éternité, prête à s'ouvrir, vous en laissera entre-

voir les vengeances au milieu des débris du temps avec lequel s'en évanouissent les charmes; déguisé sous le nom de force, le désespoir couvrira la crainte que l'impie feint de n'avoir pas, et qui en anticipe les tourmens. Et si, comme vous essayez de nous le persuader, c'est par réflexion, et sans intérêt, que vous rejetez l'effroi des châtimens que la Religion annonce; où est votre force? Est-ce celle de la raison? Vous n'avez pour appui que sa foiblesse qui se refuse à des vérités qui la surpassent? Est-ce la force de l'autorité? La plus saine partie de l'Univers vous avertit du péril. Ce qu'il y a de plus vertueux parmi les hommes éclairés se préparent au jugement de Dieu; comparez avec ces témoins le caractère de ceux dont l'opinion entraîne la vôtre? Est-ce la force des

preuves? Pouvez-vous assez les produire? Et les aveux de vos plus grands Génies, ainsi que leurs efforts, manifestent que vous n'avez que le doute pour vous rassurer. Or, il ne suffit pas de mépriser, comme imaginaires, les terribles oracles de la Religion, pour les anéantir? L'audace insensée du Téméraire n'est pas le courage réfléchi du Brave; il n'y a point de bravoure contre le Seigneur. Ce n'est pas intrépidité, c'est délire que de penser que le Dieu Créateur n'a pas droit à vos hommages; que le Dieu Saint n'est pas offensé du crime; que le Dieu Juste n'a pas dessein de le punir. Et, dès que le Dieu de vérité a dévoilé les effets de sa justice et les ordres de sa volonté; quelle autre force peut être celle de l'homme raisonnable, que la force de la vertu? Est-il une foiblesse plus caracté-

risée, que de ne pas employer cette noble défense, effrayé qu'on est des moyens pénibles qu'on refuse d'adopter ?

Seront-ils plus forts contre les assauts de l'infortune, ceux qui se montrent si foibles contre les difficultés de la vertu ? La prétendue force qui s'expose aveuglément aux malheurs de la vie future, supporte-t-elle généreusement les revers de la vie présente ? Et cette philosophie qui prétend à la gloire de former des Sages, produira-t-elle des Héros ? De toutes parts le Christianisme nous en présente, et il nous découvre en même temps la source de leur courage. C'est à l'aide de sa lumière que le Chrétien connoît l'utilité des tribulations ; et, par là même qu'il en sent la valeur, il en souffre plus patiemment la rigueur. Il voit dans elles, et l'expiation des

péchés dont il est coupable, et le prix du Royaume céleste dont il est l'héritier. Il recourt à Dieu, que S. Paul appelle : *Le Dieu de toute consolation* [II Cor. 1. 3.]; et, comme il en sollicite le secours, il en éprouve l'efficacité. Sanctifié par le bon usage des afflictions les plus vives, il trouve de quoi les adoucir dans le solide espoir du bonheur qui doit les suivre. De là cette soumission absolue, cette héroïque résignation, cette patience à toute épreuve que nous admirons fréquemment dans les Ames que soutient la Religion. Et si, selon la pensée d'un Ancien, un Juste aux prises avec la douleur, est un spectacle digne de la Divinité; c'est que la force même de Dieu paroît dans la force que communique le Christianisme.

Allez, allez, vous les seuls malheureux, qui n'avez point puisé

dans la Religion la force de l'être; allez vous réfugier dans le sein de la philosophie, pour qu'elle sèche vos pleurs: étudiez à son école les systèmes désespérans, ou d'un hasard aveugle qui enfante les maux, ou d'une fatalité cruelle qui n'offre que la dure nécessité de les souffrir. Entendez-la vous remettre froidement sous les yeux et le sort inévitable de votre condition qui vous assujettit à ses misères, et l'enchaînement naturel des causes qu'aucun ordre ne dirige, et la liaison funeste des événemens auxquels Dieu dédaigne de prendre intérêt. Alors demandez-lui quelle force vous pouvez opposer à celle de vos peines; pourra-t-elle vous en indiquer d'autre que la force de votre esprit et de votre raison?

Pour la connoître et la juger, cette force, ce seroit bien ici le cas de

répéter ce qui fut dit au Seigneur, dans un sens tout opposé, en parlant de Job : Etendez, grand Dieu, étendez votre main sur ces hommes, qui, au lieu d'implorer votre appui, croyent en trouver un dans eux-mêmes. Brisez les idoles du temps aux yeux de ces prétendus Sages, qui rejettent et les menaces et les espérances de l'Éternité : enlevez tous les biens présents à ces Génies sublimes, dont la Terre concentre tous les désirs et toutes les vues ; ordonnez que le tombeau anticipe ses horreurs sur cette chair corruptible à laquelle quelques-uns d'eux voudroient réduire leur existence ; ne leur laissez apercevoir, dans les malheurs, que le cours de la nature qui les produit, *Mitte manum tuam*, [Job. 11. 5.] : Que verrons-nous alors, mes chers Auditeurs, et que voyons-nous journellement dans ces circons-

tances? Une raison troublée, à laquelle il ne reste de force que pour voir la foiblesse des adoucissemens qu'elle recherche; une raison qui se plaint elle-même de l'insuffisance des consolations qu'elle fournit; une raison dont la lumière grossit les maux à mesure qu'elle les découvre; une raison qui s'étonne de pouvoir si peu, après avoir tant promis; une raison dont la seule ressource est de prouver qu'il n'en reste aucune; une raison, qui, abandonnée à elle-même, et n'éprouvant que des secours onéreux, se voit réduite alors à les emprunter, ou d'une stupidité qui émousse le sentiment, ou d'une fureur qui en étale la violence. La stupidité ne voit que le néant pour asile; la fureur court le chercher dans la mort. Le préservatif que donnoit l'Apôtre aux Fidèles, en leur présentant la fermeté

dans la Foi, comme une arme victorieuse contre les attaques de la tentation, *Fortes in fide* [1. Petr. v. 9.], est donc aussi celui que nous devons leur offrir pour triompher des malheurs. La Croix est visiblement l'étendard qui forme les Braves et qui les rassemble. On peut tout par sa force; on ne craint rien avec son appui. C'est par elle que ses Martyrs ont été plus forts que les Tyrans; c'est par elle que les vrais Chrétiens sont encore aujourd'hui plus forts que leurs douleurs. Vainqueurs sans être insensibles, ils font reconnoître dans la Religion le principe d'une force supérieure qui vient au secours de la foiblesse des hommes. L'édifice qu'ils ont élevé est fondé sur la pierre; (ce sont les paroles de J.-C.). Ni le torrent des eaux, ni l'impétuosité des vents ne peuvent le ren-

verser, *Venerunt flumina, flaverunt venti.... et non cecidit.* [Math. VII. 27.]. C'est au contraire, continue le Sauveur, c'est sur le sable que l'homme indocile aux préceptes du Christianisme, construit sa demeure: il le voit succomber aux coups de l'orage, et écrasé sous les débris d'une affreuse ruine, *Venerunt flumina, flaverunt venti..... et cecidit, et fuit ruina illius magna.* Double image que nous remet journellement sous les yeux la rigueur des tribulations.

Concluons. Par quelle force se signalent donc les ennemis de la Foi? A en juger par leur ton et par leurs ouvrages, on n'aperçoit d'autre force que celle de la haine qu'ils portent à la Religion, de l'audace qui l'insulte, de l'aveuglement qui la calomnie, de la présomption qui espère de la vaincre, de l'achar-

nement qui frémit de ne l'avoir pas renversée. Qu'ils sachent, ces hommes sacrilégement téméraires, que le Seigneur se rit de la foiblesse de leurs efforts, que, d'un seul regard jeté du haut de son trône, il confondra ces Esprits superbes vainement ligués contre ses desseins: qu'ils voyent que, plongé dans l'humiliation, depuis plus de dix-sept siécles, le peuple aveugle et déicide, qui méconnut J. C., et qui en dressa la Croix, est encore aujourd'hui témoin de l'étendue de son empire, et du nombre de ses autels; qu'ils se rappellent que, combattue et persécutée dans tous les siécles, la Religion a enseveli sous le poids de ses preuves, ses adversaires et ses persécuteurs; qu'ils prévoyent enfin qu'eux aussi ils expireront eux-mêmes au milieu des triomphes de la Foi chrétienne; que son éclat

rejaillira encore de toute part sur la Terre, lorsque le tombeau s'ouvrira sous leurs pas, et qu'avec l'atrocité du crime de l'impiété, dont tant d'ames ont été les victimes, ils emporteront le désespoir de voir subsister après eux le règne du Christianisme.

Pour vous, Chrétiens auditeurs, souvenez-vous que, comme le grand Apôtre annonçoit dans Jésus-Christ crucifié, la force et la sagesse de Dieu, *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.* [1. Cor. 1. 24.], vous trouverez, et vous ne trouverez que dans la Religion de J.-C. la véritable sagesse et la véritable force de l'homme. Malheur, malheur à vous, si jamais vous en oubliez les maximes ou les règles! Ah! si jamais vous devenez infidèles, n'en accusez pas la force des attaques de l'impiété; mais voyez-y la force de

la vengeance de Dieu. Il accompliroit alors sur vous la menace faite aux Juifs, de transporter à des ames plus humbles le don de cette Foi, dont vous n'auriez pas connu le prix. Eh! plutôt, mes Frères, que la vigilance, la fidélité, la reconnoissance, la prière concourent à conserver dans vous ce précieux, cet inestimable trésor. Demandez instamment, spécialement, avidement la grâce de la Foi; elle sera votre guide pendant votre vie, votre soutien à la mort; et les vertus qu'elle aura fait naître dans vous pendant le temps, vous obtiendront les récompenses de l'Éternité, que je vous souhaite. Au nom, etc.

SERMON

POUR LA

FÊTE DE LA CIRCONCISION,

PREMIER JOUR DE L'AN.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Et postquàm consummati sunt dies octo, ut circumcideretur, vocatus est nomen ejus Jesus.

Les huit jours étant écoulés, après lesquels il devoit être circoncis, il fut appelé Jésus. *Ev. de ce jour. S. Luc*, ch. II.

Le voilà donc, ce divin Enfant, dont les Anges ont célébré la naissance, et qu'ils adorent comme leur Maître; le voilà, ce Fils du Très-

Haut, son image consubstantielle, la splendeur de sa gloire, à qui tout appartient, par qui les siécles ont été créés, la Sainteté par essence; le voilà sous le glaive, prenant sur lui les apparences du péché, pour en être le Réparateur, et se confondant, par les douleurs de la circoncision, avec les Pécheurs, pour détourner de dessus eux les vengeances de son Père. Aussi, est-ce en ce jour, qu'il reçoit le nom de Jésus, c'est-à-dire, de Sauveur. Nom adorable, auquel fléchissent le genou, les Puissances de la Terre, du Ciel et de l'Enfer. [*Phil.* II. 10.]. Nom qu'il mérite déja, en obéissant pour nous à une loi, qu'il ne vient abroger, qu'après s'y être soumis lui même.

Sans entrer ici, mes Frères, dans le fond de ce grand Mystère, je m'attache à une seule circonstance

que je réunis à celle dans laquelle nous nous trouvons, et qui m'offre un des points les plus importans de la morale chrétienne. Il n'est encore que le huitième jour depuis le commencement de la vie de Jésus-Christ sur la terre. Déja, il en a fait un usage douloureux, pour nous sauver, *Postquàm consummati sunt dies octo.* Notre vie s'avance; comment employons-nous les années, pour nous sauver nous-mêmes? Il en commence aujourd'hui pour nous une nouvelle. De toutes parts, on forme des souhaits pour qu'elle soit heureuse; mais, pour que le bonheur en soit véritable, il faut qu'elle soit sainte. Et ce sont-là les solides vœux que le Seigneur inspire pour vous aux Ministres de sa parole. S'il vous accorde du temps, il nous charge de vous animer à en bien user; et

voilà, mes Frères, pourquoi j'ai voulu faire, de l'emploi du temps, le sujet intéressant de ce discours. En voici tout le dessein. Si l'on considère le prix du temps, il est essentiel pour les hommes, d'en faire un saint usage; c'est le sujet de la première Partie. Si l'on examine l'usage que les hommes font du temps, il paroît qu'ils en méconnoissent le prix; c'est le sujet de la seconde Partie. Que le fruit de ce discours, soit, ô mon Dieu! la résolution efficace de sanctifier cette année; c'est la première grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Laissons à part la brillante inutilité de ces descriptions du temps, qui nous apprennent peu à le con-

noître, et qui ne nous engagent point à en faire un bon usage. Ce que j'appelle, et ce qui, réellement est, pour vous, le temps, c'est, Chrétiens auditeurs, la durée de l'existence que Dieu vous accorde sur la terre; c'est cette succession d'années, de jours et de momens, qui composent votre vie; c'est, en un mot, votre vie même. Et c'est à en régler sagement l'emploi, que je viens vous exhorter, en vous invitant à en considérer attentivement le prix. Et parce que le temps tire essentiellement tout son prix de ses divers rapports avec l'Éternité à laquelle nécessairement il aboutit; je vous le présente sous trois idées également vraies et simples, qui doivent fixer les vôtres. Réunissant ainsi, à l'exemple du Prophête-Roi, sous un point de vue, les jours qui passent, et les années éternelles,

je trouve dans la nature du temps trois caractères essentiels qui nous en indiquent l'usage; sa destination, sa briéveté, son terme. Il nous est donné en vue de l'Eternité; il nous conduit rapidement à l'Eternité; il cesse entièrement dans l'Eternité. Quelle abondante matière de réflexions!

A ne consulter d'abord que les droits de Dieu et la dignité de l'homme; nous en verrons résulter sensiblement, avec la noblesse de notre destinée, la sublime liaison qui rapproche le petit nombre de nos jours, du sort à jamais heureux que Dieu réserve à la vertu dans l'Eternité. Eh! quel seroit en effet, le dessein de Dieu, en nous accordant une portion du temps, dont il est le Créateur; si ce bien, la base de tous les autres, ne devoit pas, comme tous les autres, se

rapporter à sa gloire? Est-ce en vain, pourrions-nous lui dire, avec le Prophète, que vous avez placé sur la Terre, les enfans des hommes? Et peut-il leur être permis de ne vivre que pour eux, dès que vous leur donnez le droit d'aspirer à vivre éternellement avec vous, *Numquid vanè constituisti filios hominum?* [Ps. LXXXVIII. 48.] Que seroit même, pour les hommes, la durée de leur séjour sur la Terre, si elle n'étoit pas la route au bonheur du Ciel? Otez ce rapport qui leur montre le temps comme la voie, l'Eternité comme le terme; la vie n'offre plus à leurs yeux, qu'une existence commune aux brutes. Ils ne se voient arrachés au néant, que pour subir l'humiliation d'être bientôt replongés dans ses abîmes; et l'intervalle qui les en sépare, ne sert qu'à les convaincre

de leur avilissement. Combien de misères et de maux entremêlés au frêle tissu de leurs jours! Combien d'inquiétudes qui les troublent! Combien de dangers qui les menacent! Combien d'accidens qui les abrégent! Et surtout quelle affligeante perspective leur en présente toujours la fin? Falloit-il naître, si l'on ne devoit vivre que pour mourir? La vie seroit-elle un bienfait, si elle ne devoit conduire qu'à la mort?

Non, mes chers Auditeurs, non; le temps ne seroit qu'un bien de peu de valeur, si c'étoit uniquement aux divers biens de la vie, qu'il fallût en diriger l'usage. Renfermés, comme le temps lui-même, dans un court espace, ces biens participent nécessairement aux vicissitudes et à la brièveté de la vie. De là, ce qu'ils présentent de

peu certain et de peu durable, seroit peu propre à nous faire apercevoir l'importance du temps qu'il faut employer à les acquérir. Foible et stérile récompense du bon emploi de vos jours, que celle qui s'évanouira infailliblement avec eux ! Et combien de fois arrivera-t-il que le pénible travail d'un grand nombre d'années ne prouvera qu'une possession de quelques momens ! Que dis-je, mes chers Auditeurs, est-il dans la vie un seul des avantages qu'on estime et qu'on recherche, auquel le temps ouvre une voie sûre, et dont on puisse se promettre de jouir ? Espérances vaines et trompeuses ! Il ne faut qu'un coup-d'œil sur l'incertitude du temps, pour vous en démontrer l'illusion.

Dans les momens où se déploye l'avenir dans l'idée d'une jeunesse

impatiente, combien de différentes carrières rassemblées dans celle du temps, fixent les regards, excitent l'ardeur, et irritent les désirs de ceux qui se proposent de les parcourir! Le vœu de la cupidité engage dans celle de la fortune; les élans de l'ambition entraînent dans celle de la gloire; l'essor du génie s'enfonce dans celle des sciences; la variété des goûts désigne la diversité des termes, et celui que l'inclination indique, paroît être celui auquel on croit de sa destinée de parvenir. Que des dispositions personnelles, que des talens distribués par l'Auteur de la nature contribuent à dévoiler les desseins qu'il a sur les hommes dans le temps; c'est peut-être une lueur qui aide à les apercevoir; mais ce seroit le comble de l'erreur et de l'aveuglement, que de voir la fin que Dieu se propose

en nous donnant la vie, dans les biens même que la vie procure.

Je ne vous fais point observer, (la chose est par elle-même trop sensible), que le grand nombre des hommes ne recueille point dans le temps, ce qui en est selon eux le plus précieux fruit. La destination générale du temps ne peut donc pas avoir pour objet des biens qui nécessairement ne sont pas le partage général des hommes. Et comment ceux qui se croyent permis d'y aspirer, se dissimulent-ils l'insuffisance du moyen que le temps leur fournit, pour réaliser les desseins qui les occupent? Acheverez-vous le vaste édifice de cette opulence, vous qui l'entreprenez avec tant d'avidité et peut être avec tant d'artifice? Obtiendrez-vous ces honneurs, ces distinctions, vous que leur soif immodérée dévore? Le

succès de vos recherches, la profondeur de vos découvertes répondront-ils à l'assiduité de votre travail, vous qui ne soupirez qu'après des connoissances et des lumières? Hélas! nous l'entendons répéter journellement : Celui-ci eût amassé des richesses immenses; celui-là fût parvenu au plus haut rang; l'un se fût immortalisé par ses ouvrages; l'autre eût effacé tous ses rivaux par l'éclat de sa réputation; il ne leur a manqué que du temps. Ah! le temps n'a donc pas un rapport essentiel et nécessaire avec les biens dont quelquefois il permet de jouir. Ce n'est donc pas à l'acquisition de ces biens qu'un Dieu, toujours sage dans ses desseins, destine l'usage du temps. Ces biens ne sont donc pas ceux pour lesquels Dieu créa l'homme dans le temps. Une plus noble destinée lui fut assignée par

le Créateur, celle de le posséder lui-même. Et, parce que cette possession, qui doit faire le suprême bonheur de l'homme, dans l'Éternité, est la récompense du saint usage du temps; c'est donc évidemment en vue de l'Eternité que Dieu lui accorde une portion du temps.

Aussi, mes chers Auditeurs, le bonheur éternel est-il le seul auquel le temps le plus court puisse toujours nous conduire. La sainteté la plus consommée se concilie avec la plus tendre jeunesse; et il n'est pas sans exemple qu'un petit nombre de jours ayent offert à Dieu des siécles de mérite, *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* [Sap. IV. 13]. Le temps, dit S. Grégoire de Nazianze, est la matière de l'échange que nous devons faire avec Dieu, et que Dieu consent à faire avec

nous. Sur la Terre, nous consacrons à Dieu des années, des jours, des instans; dans le Ciel, Dieu nous réserve son immuable félicité. Chacun des momens qui composent notre vie peut devenir un titre à la gloire qui nous attend. Et, quelque abrégée que puisse être la durée de notre vie, le bon usage que nous en ferons lui communiquera assez de valeur pour devenir en nos mains le prix de l'Eternité. Il ne faut qu'un instant pour nous y donner des droits. Il ne faut qu'un instant pour les multiplier, pour les perdre, pour les rétablir; c'est un instant, c'est le dernier qui en décide. Peut-elle être plus frappante la proportion que Dieu a daigné mettre entre le Temps et l'Eternité?

Ne vous y trompez pas cependant, mes chers Auditeurs, le temps peut vous manquer relativement à

l'Eternité même. La rapidité avec laquelle il nous y conduit, nous avertit tout-à-la fois et nous menace. Le cours de la vie! Ainsi exprimons-nous la durée de notre séjour dans ce Monde, désignant par ce terme la vîtesse avec laquelle elle tend à son déclin. Plus prompts qu'un coursier fougueux que son ardeur emporte, mes jours ont disparu, disoit Job. Ils ont fui comme un oiseau qui fend les airs, comme un vaisseau qui à travers les flots s'ouvre un passage, comme un vent impétueux dont l'agitation ne laisse aucune trace. [*Job.* VII.]. Que nous reste-t-il de la portion de la vie qui s'est éclipsée? Hélas! le seul vestige du temps écoulé, c'est la triste empreinte qu'il a gravée sur un corps affoibli. Lors même que nous paroissons en jouir, à mesure que nous en usons, il nous consume;

chacun des momens qu'il nous fournit, devient une morsure qui nous dévore; ce moment fait déja partie du tissu redoutable des liens qui nous enchaînent. Nous n'acquérons de nouvelles années que par de nouvelles pertes. Il faut acheter le présent par les regrets du passé, et la distance qui sépare les temps en est une portion qui s'anéantit. O étrange volubilité des siécles, que rien ne peut ni modérer ni suspendre! Depuis leur origine, ils se hâtent vers leur terme. Tout paroît tranquille dans l'Univers; avec lui tout se précipite vers sa fin; pour chacun de nous elle s'avance; elle nous avoit paru éloignée, elle s'annonce, et va nous surprendre, *Juxtà est dies perditionis, et adesse festinant tempora.* [Deuter. XXXII. 35.].

Eh! d'où vient, Chrétiens audi-

teurs, que nous ne sommes pas précautionnés contre cette funeste surprise? C'est que, si, d'une part, le temps, par l'activité toujours soutenue de ses progrès, entretient la célérité de notre marche ; de l'autre, il nous la dérobe par l'illusion des jours qui se succèdent. Celui qui commence nous fait oublier que celui qui l'a précédé n'est plus. Séduits par l'attrait d'une existence qui se renouvelle, nous ne pensons pas que ce qui a servi à la prolonger hier, aujourd'hui l'abrége; et que, nécessairement composée des divers momens qui se suivent, nécessairement aussi elle s'engloutit en détail avec eux. Ah! si d'un point fixe et immobile, comme nous voyons fuir sous nos yeux les eaux d'un torrent, nous pouvions considérer la rapidité des heures; frappés alors de ce mou-

vement successif qui suit à peine la pensée, nous frémirions de ce cours impétueux qui nous les enlève. Mais parce que, enveloppée dans leur tourbillon, sa violence nous entraîne en passant, le temps échappe à nos réflexions; et nous n'en jugeons sainement la course que lorsqu'il est passé. J'en appelle à l'expérience et au sentiment. La jeunesse paroît n'avoir été qu'un éclair; l'âge mûr, que quelques momens, et ce n'est guères qu'à l'extrémité de la vieillesse qu'on s'aperçoit qu'elle touche au dernier.

Que conclure de là, mes chers Auditeurs? Et ferons-nous servir la brièveté du temps à en relever le prix, tandis que nous vous la présentons comme un motif de mépriser les biens qu'il présente? Oui, mes Frères, en observant cette différence: c'est que les biens qui ne

sont produits dans le temps, que pour le temps, finiront infailliblement avec lui; au lieu que, du bon usage du temps doivent résulter des biens, dont la durée sera l'Eternité même.

Dès-lors, après vous avoir dit, d'après la pensée de Tertullien, que c'est singulièrement aux Chrétiens à être les justes estimateurs du temps; je ne craindrai pas de vous inviter à raisonner sur cet objet, en conséquence de la certitude de vos principes, comme raisonnent les impies, en conséquence des affreuses maximes de leur impiété.

Le temps est court, disent-ils en eux-mêmes; c'est une fumée qui s'exhale, *Exiguum est tempus vitæ nostræ.* [Sap. II. 1.]; mais il n'en est que plus précieux, ajoutent-ils, puisqu'il dure si peu; et la rapidité avec

laquelle il s'enfuit nous presse de n'en laisser pas échapper un seul moment, *Non prœtereat nos flos temporis*. De là, cette avidité à saisir, s'il m'est permis de parler ainsi, les instans à leur passage, croyant en remplir la destinée, par les folles joies qui les remplissent, parce que la leur n'est, selon eux, que la jouissance des biens du temps, *Quoniam hœc est pars nostra*.

Chrétiens, quelle est la vôtre? Appelés à partager un jour le Royaume de Dieu, que Jésus-Christ est venu vous acheter et vous ouvrir; c'est pour en acquérir la possession que vous est accordée une portion du temps sur la Terre, *Hœc est pars nostra*. Mais puisque sa durée est si limitée; puisque, de votre aveu, elle s'écoule avec une vîtesse dont vous ne vous apercevez

d'ordinaire que par l'abus que vous en avez fait; puisque, selon l'énergique et juste pensée d'un Ancien, l'agilité des momens a déja transporté loin de nous celui qui vit naître et fuir notre parole; en un mot, puisque, selon la pensée de Saint Jacques, notre vie peut se comparer à une vapeur qui disparoît presque aussitôt qu'elle s'élève, *Vapor est ad modicum parens.* [Jac. IV. 15.]; il est donc également important et sage d'employer le temps dont nous jouissons à opérer le bien, ainsi que nous en avertit S. Paul. C'est spécialement à nous qu'il convient de mettre à profit des momens qu'aucun autre ne suivra peut-être, [*Gal.* VI. 10.], ou du moins que leur stérilité nous enlève, *Non prœtereat nos flos temporis.* [Sap. II. 7.]. C'est la conclusion que l'Esprit saint appuye expressément

lorsqu'il nous recommande de ne pas nous priver des biens qu'un seul jour nous procure, et de ne pas en négliger une partie, *Non defrauderis a die bono, et particula boni Domini non te prætereat.* [Eccl. XIV. 14.].

Eh! dites-moi, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas la rapidité du temps qui journellement vous détermine et vous anime à hâter vos démarches pour le suivre? Qu'un objet intéressant fixe vos désirs, combien aussitôt les momens vous sont chers! Quelle attention à les ménager! quelle vigilance! quelle activité! Prévoir tout, employer tout, ne pas perdre un temps dont l'usage peut seul préparer vos succès; je vous prends à témoins: n'est-ce pas là votre conduite? Ah! Chrétiens, le temps ne vous paroîtra-t-il donc si précieux que lorsqu'il s'agit des

intérêts du temps, et serez-vous indifférens sur ceux de l'Eternité? Hélas! le temps ne presse-t-il point pour travailler efficacement au bonheur de la vôtre? Ne touchez-vous point à ce jour qui doit vous en ouvrir l'entrée? Alors ne demanderez-vous point à Dieu, comme celui dont S. Grégoire rapporte l'exemple, d'ordonner au temps de faire trève avec vous jusqu'au lendemain, *Inducias usque mane*. Si Dieu vous le refuse; c'en est fait, l'Éternité commence. Le temps va donc cesser entièrement; troisième motif de l'employer aujourd'hui utilement.

Qu'est-ce, mes chers Auditeurs, qu'est-ce que l'Éternité? Abîme immense dans lequel on sent s'épaissir les ténèbres, à proportion qu'on s'y enfonce par la profondeur des recherches, et qu'on connoît toujours

moins en redoublant ses efforts pour le sonder. Saisi, déconcerté par l'effrayante idée que l'Éternité présente, il faut que l'esprit humain s'arrête à une première vue. Toute autre est plus propre à le confondre qu'à l'éclairer. Plus de jours qui se succèdent, plus d'années qui se renouvellent, plus de siécles qui se suivent. Un éternel moment qui embrasse toutes les durées, et qui n'admet aucune mesure, parce que rien ne commence, rien ne passe, rien ne finit. Un centre universel et immobile, où tous les temps sont ramassés, et dont aucune partie n'échappe; c'est tout ce que nous offre la ténébreuse image de l'Eternité.

De là, Chrétiens, remarquez, je vous prie, toute l'étendue du nom par lequel vous désignez le moment qui termine notre vie. Il touche,

dites-vous, d'ordinaire, en parlant de celui que menace une mort prochaine, il touche à son dernier moment. Ah ! qu'elle seroit frappante pour vous, si vous l'approfondissiez, l'énergie de cette parole ! Ce moment n'est pas simplement le dernier d'une vie qui finit ; il n'est certainement pas le dernier d'une existence qui ne finira jamais ; mais il est décidément le dernier dont il soit possible de faire usage, parce qu'il nous précipite dans le sein de l'Eternité qui engloutit tous les temps.

De ce gouffre sans fond, quelle voix forte et lugubre porte jusqu'au trône de Dieu ces lamentables plaintes de Job : O Souverain arbitre et suprême Dispensateur des temps ! Quelle protection pourra m'en obtenir un, pendant lequel des-

cende sur moi un de vos regards, *Quis mihi hoc tribuat ut constituas mihi tempus in quo recorderis mei?* [Job. XIV. 13.]. Non, je ne sollicite ni les biens que j'ai perdus, ni les plaisirs que j'ai goûtés, ni la gloire que je me suis acquise, ni la puissance dont j'ai joui dans le temps; mais je demande ce temps lui-même, une partie et la plus légère partie de ce temps, *Ut constituas mihi tempus.* A cette prière, quelle réponse? Celle de l'Ange, dont parle S. Jean, lorsque d'une part touchant à la Mer et de l'autre à la Terre, pour marquer l'universalité de son oracle, il fait, au nom de celui qui vit dans les siécles des siécles, le serment solennel, que désormais il n'y aura plus de temps, *Juravit per viventem in sæcula sæculorum, quià tempus non erit ampliùs.* [Apoc. x. 6.]

Non, il n'en est plus pour les Ennemis de Dieu; ils souffrent sans pouvoir expirer. Il n'en est plus pour ses Amis même; ils jouissent des récompenses de leurs vertus, mais ils ne peuvent plus en mériter. Il n'en est plus pour ces Ames justes qui, dans les douleurs, achèvent de payer à la justice divine les dettes que des fautes commises pendant le temps leur firent contracter. C'est à vous, mes Frères, c'est à vous qui êtes encore dans le temps, à intercéder pour elles, à les soulager dans l'Eternité. Tout est le fruit de l'usage du temps; mais avec elle il n'est plus de temps, *Tempus non erit ampliùs.*

Ah! si, pour ceux qui sont ensevelis dans ces profondes demeures, s'ouvroit, comme pour vous, à chaque instant, une nouvelle carrière! Si, député de Dieu, et brisant par sa force les impéné-

trables barrières qui séparent l'éternité du temps, je leur annonçois le libre emploi d'un instant! Cet instant lui seul, comprenez-en la valeur, dissiperoit le poids de l'Eternité, puisqu'il pourroit servir à leur en faire éviter les rigueurs. Mais hélas! chimériques espérances; ils savent que le temps dure encore pour vous, et qu'il n'y en aura jamais pour eux. Me sera-t-il permis de le dire, pour rendre la pensée plus sensible? Ce que l'antiquité fabuleuse avoit imaginé de ce Malheureux qu'elle représentoit dévoré par la soif, et enchaîné au milieu des eaux, sans pouvoir en puiser une goutte; ne paroît-il pas se réaliser dans ceux que l'Eternité environne, sans qu'ils puissent en détacher un seul instant pour en racheter les interminables longueurs par l'active efficacité de la pénitence?

Ah! n'oubliez donc jamais que c'est cette sombre obscurité, dont le Sage nous avertit de ne point détourner nos pensées; cette région où, selon ses paroles, la sagesse et la science ne peuvent plus se mettre en usage : cette nuit, dont nous parle le Sauveur du monde, pendant laquelle il n'est donné à personne de pouvoir agir. Plus de temps, et, par une suite nécessaire, plus de ressource, ni dans la liberté, l'éternelle nécessité la remplace; ni dans une salutaire expiation, le péché subsiste éternellement; ni dans l'amertume du repentir, il devient un éternel tourment; ni dans l'ardent désir du salut, l'éternité du désespoir accompagne l'éternité de la damnation. Concluez donc, Chrétiens auditeurs, concluez d'après la parole expresse de Jésus-Christ, à

diriger saintement votre marche, tandis que la lumière divine vous éclaire, de peur que vous ne soyez surpris par l'horreur des ténèbres, *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* [Jo. XII. 35.]. Et voilà, malheureusement, ce que néglige un grand nombre; car, s'il est vrai que le prix du temps montre aux hommes la nécessité d'en faire un bon usage, il est vrai aussi que l'usage que les hommes font du temps montre qu'ils en méconnoissent le prix.

SECONDE PARTIE.

Rapprochons de l'usage qu'on devroit faire du temps celui qu'on en fait; et nous en verrons sensiblement l'abus. Le temps est donné aux hommes, principalement en vue de l'Eternité; et ils en changent

la noble destination : le temps les conduit rapidement à l'Eternité ; et ils en augmentent l'inévitable précipitation : le temps doit cesser entièrement pour eux dans l'Eternité ; et ils en négligent la nécessaire réparation.

J'appelle, mes chers Auditeurs, changer la destination du temps, n'envisager dans le temps que le temps même; le prendre pour sa fin, tandis qu'il n'est accordé que pour y conduire, et employer uniquement à obtenir des biens passagers le moyen destiné de Dieu à nous procurer les biens éternels. Dès là, nous n'agissons plus selon ses vues, et nous rendons stérile pour l'Eternité l'usage d'un temps qui n'a avec elle aucun rapport. Cependant n'est-ce pas ainsi qu'il est ordinaire aux hommes d'en user ?

Je le sais, mes Frères, le grand

nombre en remplit avec soin les intervalles. Chez les uns, je le vois absorbé par la continuité des affaires, et perdu chez les autres par la succession des plaisirs. Je vois des Savans être avares de leurs momens, regretter ceux qu'on leur dérobe, se les ravir en quelque sorte à eux-mêmes pour les rendre à une étude qui réunit toute leur attention, parce qu'elle fixe leur goût. Dans la classe la plus nombreuse des hommes, parmi le peuple quel est le bien le plus précieux, le plus nécessaire? C'est le temps. Il en est à qui la rigoureuse nécessité du travail en laisse à peine pour la nécessité du repos. Ici une tendre Jeunesse s'accoutume, par de premiers essais, à faire valoir un temps dans l'emploi duquel elle aperçoit pour la suite son unique secours; là, des Vieillards font un dernier

effort pour en épuiser les ressources, en attendant tristement sa fin. Dans cette activité soutenue, qui entretient le mouvement et l'agitation des hommes, je reconnois, il est vrai, la peine qui leur est imposée dans le temps, mais je n'y découvre point encore la juste idée qu'ils doivent avoir de sa valeur.

Seroit-ce, mes chers Auditeurs, qu'il ne puisse y avoir de temps utilement employé pour la vie future, que celui qu'on refuse aux occupations de la vie présente ? Erreur bizarre et monstrueuse qui, en détruisant les différens devoirs de la société, contrediroit manifestement la sagesse de la Religion qui les affermit. A Dieu ne plaise que ce coupable délire puisse jamais être confondu avec ses solides enseignemens! Oui, sans doute,

vous devez une vigilante fidélité dans l'usage du temps, aux diverses fonctions de l'état dans lequel la Providence vous a placé; à l'exécution des ordres du Maître qu'elle vous a donné; aux soins des affaires qu'elle vous a confiées; à la famille qu'elle vous a chargé d'instruire et de gouverner; à votre propre intérêt, sage et bien réglé, qu'elle-même protège, en vous accordant le droit d'y veiller; à l'utilité générale qui, selon ses vues paternelles, doit toujours vous intéresser : obligations que la nature prescrit, que la raison appuye, que la Religion confirme, et qui, fidèlement accomplies dans le temps, par des vues dignes de Dieu, en obtiennent les récompenses dans l'éternité!

Quel est donc, Chrétiens, le dé-

faut qui vous fait perdre si fréquemment le mérite des peines et des travaux qui remplissent votre vie? Ah! trop souvent vous n'en éprouvez que les rigueurs, parce que vous ne savez pas en anoblir le motif. De là, non-seulement, il arrive que celui-ci étant moins pur, l'action qu'il produit est aussi moins parfaite en elle-même; mais encore qu'elle n'a pas ce rapport spécial et direct à la fin sublime que Dieu nous propose. Une bonté morale et naturelle la sépare des actes vicieux que Dieu réprouve, je le sais : mais comme, suivant la parole de Jésus-Christ, le corps tire son éclat de la simplicité de l'œil; c'est-à-dire, que la droiture de l'intention met à ses yeux le véritable prix de la conduite, *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus lucidum erit.* [Math. VI. 21.]; vous négligez pour

l'Eternité, ce qui n'est dirigé qu'aux avantages du temps.

Que dis-je? et combien il est ordinaire que, par un criminel abus, les intentions déréglées dans l'usage du temps en corrompent les œuvres, et, selon le même oracle de l'Homme-Dieu, répandent les ténèbres sur le tissu des jours qui composent la vie, *Si.... nequam fuerit..., corpus tuum tenebrosum erit.* [Ib. 23.]. A quoi tendent les désirs? Quel est l'objet des desseins? Sur quoi se forment les arrangemens parmi les hommes? Tout, ou presque tout, se termine au temps. C'est la cupidité qui en use; c'est l'ambition qui le consume; c'est la vanité qui se l'approprie; ce sont toutes les passions qui en usurpent le domaine, et qui s'en consacrent la durée, en ne voulant y apercevoir que celle de leur règne, et en écar-

tant la salutaire pensée de ce qui doit succéder au temps, le terminer et le remplacer.

De là vient que, comme l'on n'employe le temps que pour des avantages passagers, ils sont aussi l'unique fruit qu'on en retire; et que, n'ayant en effet de prix que dans l'idée qu'on y attache, et le bon usage que l'on en fait, le temps ne les conduit pas à l'heureuse et sublime élévation de leur destinée. J.-C. nous le fait entendre, lorsque, parlant de ceux qui ne s'occupent que du présent, il les appelle les Enfans du siécle, *Filii hujus sæculi.* [Luc XVI. 8.]. Funeste méprise, qui leur donne une trop exacte ressemblance avec les Infidèles dont parle l'Apôtre, que le Dieu du siécle, c'est-à-dire, suivant l'explication de S. Thomas, l'amour des biens du temps a aveuglés, *In quibus Deus hujus sæculi excœcavit*

mentes. [II. Cor. IV. 4]. Cet aveuglement vérifie encore en eux, ce que nous dit l'Ecriture, de ces hommes chargés d'années, et qui sont aussi peu avancés qu'un enfant : la Terre les vit épuisés de fatigues, et le Ciel les trouve dépourvus de mérites. Je les prends eux-mêmes à témoins. Prêts à paroître devant le trône du Rémunérateur universel, quels titres lui présenteront-ils à des récompenses qu'ils ne pensèrent jamais à mériter, et dont l'attente n'enflamma jamais leurs désirs? Cette couronne promise à la victoire de ceux qui ont légitimement combattu, est-elle, pour eux, comme pour S. Paul, une couronne de justice. [II. *Tim.* IV. 8.]. Eh! que peut devoir un Maître que jamais on n'eut l'intention d'honorer et de servir? Si, pour eux, la carrière du temps est finie : eh bien! que ceux qui leur survivent applau-

dissent à l'habileté avec laquelle ils ont su la fournir; qu'on apporte, et qu'on ouvre aux yeux du Monde, les fastes du temps; qu'on y inscrive avec pompe les noms illustres de ces Héros qui se sont signalés pendant le temps; qu'on en transmette les succès, jusqu'à la dernière génération que verra finir le temps: ah! le même tombeau sur lequel sera gravé peut-être le récit de leurs exploits, est l'insurmontable barrière qui empêche de pénétrer jusqu'à eux un seul rayon de la gloire dont l'Univers fut ébloui. Qu'ils ne demandent rien au delà du temps, puisqu'il concentre toutes leurs vues. Ils furent les enfans du siécle; c'est du siécle seul qu'ils peuvent attendre un frivole héritage, *Filii hujus sæculi.*

Est-elle moins déplorable l'erreur de ceux qui, ne se plaignant, et ne

s'apercevant de la durée du temps, que lorsque l'ennui, la langueur, le désœuvrement, semblent en ralentir le cours, permettent à une oisive indolence d'en dédaigner l'emploi, ou à la séduction des amusemens, d'en dissimuler la valeur. D'une part, la stérilité qui en enfouit les heures; de l'autre, la dissipation qui les prodigue : telle est la double manière d'en accélérer la rapidité.

Qu'ils sont étrangement aveuglés, s'ils en méconnoissent l'abus, ces hommes pour qui le temps semble un fardeau; et qui ne recueillent, de leur existence, que la honte du vide qui la flétrit! Etat dans lequel, si le temps le plus long n'est d'aucune utilité, parce que rien n'en remplit la mesure, le temps le plus court paroît d'une énorme longueur, parce que rien ne distrait

de sa durée : état qui, selon l'expression d'un Ancien, est une mort anticipée. C'est, en effet, retrancher de sa propre vie, les momens dont on ne sait pas user; et, par l'inaction qui en néglige l'usage, se rapprocher du tombeau qui le ravit. Eh! quoi, vous, qui dites froidement ne savoir quelle peut être la destination des vôtres, seriez-vous exempts de la loi générale qui nous assujettit au travail? Le temps ne vous est-il donné que pour en dévorer les ennuis, au lieu d'en employer les ressources? Le néant d'un engourdissement léthargique peut-il faire éclore pour vous des fruits d'immortalité? Ah! c'est vous que, dans la parabole de l'Evangile, il est facile de reconnoître sous la figure de cet arbre infructueux, que, dans sa juste indignation, le

Père de famille ordonne d'arracher, *Succide ergò illam : ut quid terram occupat?* [Luc. XIII. 7.]. A quel titre oserez-vous demander à Dieu la prolongation d'un temps que la Religion ne sanctifie pas, dont la société ne profite pas, que votre solide intérêt n'occupe pas, que vous paroissez vous-mêmes n'estimer pas? Que sont pour vous les momens dont est formé le tissu de votre vie? Leur langueur vous accable, et votre oisiveté les engloutit.

Hélas! combien de fois les absorbe un autre écueil plus agréable, sans doute, mais souvent encore plus funeste! Sous le voile des plaisirs dont la succession remplit la vie, on méconnoît la marche précipitée, avec laquelle elle s'enfuit. Par une contradiction frappante, on veut se

dérober la durée du temps, par la distraction des amusemens, et l'on se plaint de la rapidité qui l'entraîne, sans qu'on aperçoive ses progrès. Ne nous dites point, que vous êtes surpris de l'activité des jours et des heures, que vous ignorez par quelle espèce d'enchantement elles vous échappent. C'est vous qui en doublez la vîtesse; et l'art enchanteur qui vous la couvre, c'est l'industrieuse adresse à lui faire sans cesse reproduire de nouvelles illusions.

J'ai cherché, disoit le roi Ezechias, menacé de la part de Dieu d'une fin prochaine; j'ai cherché le reste des années qui manquoient au nombre de celles que Dieu m'avoit destinées, et elles disparoissoient devant moi, *Quæsivi residuum annorum.* [Is. XXXVIII. 10.].

Ah! mes chers Auditeurs, ne cherchez pas à prévoir dans un avenir incertain le nombre d'années que Dieu veut vous accorder; mais examinez en sa présence ce qu'ont été pour vous celles dont vous avez atteint le terme. Discussion salutaire, dont je dois aujourd'hui ne pas vous épargner les détails, afin qu'un jour vous puissiez en écarter les terreurs.

Qu'est devenu, Mondains, cet intervalle de temps sur lequel vous mesurez votre âge; et d'où vient que vous-mêmes, à en juger par l'emploi que vous avez fait de votre vie, vous croiriez avoir vécu si peu? C'est que, partagés constamment entre le désœuvrement du monde, l'inutilité de ses entretiens, le goût de ses assemblées, l'attrait de ses spectacles, l'amour de ses jeux, vous avez divisé vos jours, et qu'en les

divisant ainsi, vous en avez restreint la solide étendue. Distribué en momens que la frivolité consumoit, chacun d'eux n'étoit presque rien; et, à la faveur de cette décomposition, le tout s'est évanoui. Qu'est devenu l'intervalle du temps pour ces personnes à qui le moindre reproche qu'on peut adresser, est celui de le perdre assidument dans le monde? Combien d'heures que la vanité prodigue pour acheter le dangereux privilége d'y briller quelques instans! Ce temps donné pour agir, combien est-il abrégé, en ne le faisant servir qu'à se préparer à paroître! Hélas! qu'on s'empresseroit bien moins à réunir tous les ornemens qui parent une idole, si l'on pensoit qu'on s'occupe à orner une victime qui nécessairement et bientôt peut-être tombera sous les

coups du temps! Qu'est devenu l'intervalle du temps pour vous qui, renfermant dans ses étroites limites toutes vos vues, avez à peine porté un regard au delà du moment qui en bornera le cours? Joies tumultueuses, fêtes bruyantes, variété de projets, habitude de dissipation, succession de plaisirs, charmes du présent, oubli de l'avenir, empire des passions; n'est-ce pas là ce qui a fait s'éclipser si promptement une jeunesse dont il ne reste d'ordinaire qu'un triste souvenir et de justes regrets. Si l'âge mûr vit changer vos inclinations; leurs objets, quoique différens, furent aussi vains; l'avidité des désirs qui poursuivent la fortune, la complaisance avec laquelle on en jouit, les avantages multipliés qu'elle procure, le calme enchanteur qu'elle produit, donnè-

rent, si je puis le dire, à la suite de vos jours une pente douce qui les fit s'écouler sans presque vous en laisser soupçonner la diminution. Parvenu peut-être à l'époque qui vous en annonce le dernier terme, vous en détournez les yeux, vous en éloignez l'idée; vous voudriez effacer du tableau de votre vie les ombres dans lesquelles elle se précipite; et c'est surtout au moment où vous en serez investis, qu'une surprise coupable, parce qu'elle aura été volontaire, vous arrachera d'inutiles gémissemens sur la brièveté de la vie, et de cruels remords sur la vanité des œuvres, qui, ayant consumé vos jours, suivant l'expression du Prophête, vous ont enlevé les années à la hâte, *Defuerunt in vanitate dies eorum, et anni eorum cum festinatione.* [Ps. LXXVII. 33.].

Combien donc est il important de suivre le conseil du Sage, lorsqu'après nous avoir exhorté à ne pas nous priver des biens qu'un seul jour peut nous faire amasser devant Dieu, il nous invite à conserver le temps, *Conserva tempus* ! [Eccl. IV. 23.]. Sans doute, il ne nous attribue pas le pouvoir d'en ralentir la marche; mais il nous apprend que, comme on le perd lorsqu'on n'en use pas, ou qu'on en use mal; on le fixe en quelque manière par le bon usage; c'est-à-dire que, quoiqu'il ne soit plus, du moins il subsiste dans l'effet durable des œuvres. Et voilà, mes chers Auditeurs, voilà le sens consolant ou terrible dans lequel il est vrai de dire que le temps peut durer pour nous, lors même qu'il s'enfuit. Tout ce qui n'a qu'un rapport naturel à la vie finit avec

elle. Ce qui n'a de valeur et de prix que dans le temps, le temps le dévore et l'engloutit. Que nous reste-t-il alors? Les mérites ou les péchés. Puisse cette vérité frappante régler toujours votre conduite; elle en bannira, non ces délassemens modérés et nécessaires, que la foiblesse humaine demande, et que la bonté divine permet sous les auspices de la vertu, mais le désordre, hélas! trop commun d'une vie qui seroit manifestement coupable, quand elle ne seroit qu'inutile, et dont l'inutilité est d'ordinaire et la source du vice et son aliment.

Ce funeste abus seroit-il absolument sans remède? Non, mes chers Auditeurs; mais, par une troisième erreur trop répandue parmi les hommes, il est rare qu'après avoir

méconnu le prix du temps, et hâté sa course, ils sentent tout le malheur de sa perte. De là, comment s'empresseroient-ils à la réparer? Ecoutez un de ces Mondains auxquels le tombeau déja entr'ouvert laisse apercevoir les profondeurs de l'Eternité, vous l'entendez avouer tristement la nécessité de cesser de vivre; mais vous le verrez s'aveugler jusqu'alors sur la manière dont il a vécu. Ne confondons pas les regrets que fait éprouver la Nature, avec les réflexions que la sagesse fait naître. Le regret est un sentiment douloureux, mais stérile; la réflexion est quelquefois accablante, mais elle peut devenir salutaire; et c'est cette précieuse ressource qu'un grand nombre néglige. N'en voit-on pas chercher en quelque sorte un adoucissement aux chagrins inquiets

d'un âge avancé, dans le souvenir des jeunes années, faire revivre dans la mémoire ce qu'on devroit bien plutôt chercher à effacer par la pénitence, et pervertir ainsi, jusqu'à son dernier terme, l'usage d'un temps qui y conduit très-prochainement. Fasse le Ciel que l'attachement à la vie n'aye pas, jusques dans les vieux jours, son criminel principe dans l'attachement aux désordres qui l'ont souillée, ou aux vanités qui l'ont remplie!

Eh! quoi, il est déja la onzième heure du jour, disoit à des ouvriers oisifs le Père de famille! Il est perdu pour vous, le temps du matin, et la continuité de votre inaction vous rendra indigne de tout salaire, *Quid hîc statis totâ die otiosi?* [Math. xx. 6.]. Allez donc, ajoutoit-il avec bonté, allez, de ce pas, commencer votre

travail ; il en est temps encore, *Ite et vos in vineam meam.* [Ib. 7.].

Cette tendre invitation s'adresse à vous dont la conscience accuse ou les langueurs du repos, ou l'infructueuse occupation d'une vie dissipée. Sans cesse elle tend à son déclin ; elle y touche peut-être ; peu de momens vous séparent de celui auquel vous en rendrez compte. Quelle vue, si d'une part vous pesez vos œuvres dans la balance de Dieu, tandis que de l'autre vous connoissez sa justice qui en distribue les récompenses ! Quels droits peut vous donner à son tribunal ce nombre d'années, qui, dans des millions d'instans, n'ont peut-être pas vu éclore une vertu ? Cependant ce n'est qu'à la vertu que Dieu réserve ses couronnes ; et ce n'est

que dans le temps qu'il est possible de les mériter.

Profitez donc incessamment, Chrétiens auditeurs, de celui qui vous reste, et ne persistez pas à outrager la divine Miséricorde qui vous le ménage. S'il est vrai, à prendre l'expression dans une exacte rigueur, que le temps est irréparable (idée bien propre à manifester la grandeur de vos pertes); il ne l'est pas moins que la clémence de Dieu vous aide à les réparer. Ainsi la parabole de l'Evangile nous en peint les généreux effets, en nous montrant qu'après des travaux tardifs, mais efficaces, on participe à la fin du jour aux avantages de ceux qui en ont porté tout le poids.

Malheur aux lâches Chrétiens, si l'abus d'une vérité consolante entraîne dans eux des délais que menace de punir un Juge terrible. Elle

s'est presque entièrement écoulée pour eux, cette vie que l'Ecriture appelle un sommeil. L'instant du réveil arrive: que trouveront-ils dans leurs mains? Que de ces mêmes yeux, fascinés par l'enchantement de la bagatelle, coulent donc dès à présent les larmes d'une vive douleur; et que dans l'amertume de leur ame, ils rappellent ces jours anciens qui, suivant l'expression de Job, ont disparu; et qui, comme l'oiseau qui fend les airs, comme le vaisseau qui à travers les eaux s'ouvre une route, comme l'ombre qui glisse sur la terre, n'ont laissé après eux aucune trace. [*Job.* VIII. 14.]. Qu'elle est propre à exciter un juste et vif repentir, la vue du vide immense qu'offre souvent une longue vie! Qu'il est terrible le moment où l'illusion enfin se découvre! Que présenter au souverain Juge, au su-

prême Rémunérateur du bon usage du temps, lorsqu'il n'a été consumé que par le Monde et pour le Monde? Des lectures qui plaisent et qui quelquefois corrompent, au lieu de celles qui édifient et qui instruisent; un cercle de plaisirs qui absorbent, au lieu de quelques amusemens permis qui délassent; l'exil de sa propre maison, l'abandon des soins domestiques, la fuite presque habituelle de l'un et de l'autre, non pour remplir les devoirs de la société, mais pour lui faire supporter le poids de son désœuvrement; que sais-je? et quel détail ne fourniroit point la succession des minutieuses inutilités de la vie du Monde! Voilà l'objet nécessaire de vos regrets. C'est d'abord à eux à réparer dans la sincérité d'un cœur pénitent le temps que vous avez per-

du, et dont le Seigneur va vous demander compte.

Ne vous en tenez pas là, et profitez au moins de celui qui vous reste. Marchez avec circonspection, comme l'écrivoit S. Paul aux Ephésiens, non comme des hommes sans prudence, pour qui les maux sont sans ressource, mais comme des hommes sages qui savent racheter le temps, *Non quasi insipientes, sed ut sapientes redimentes tempus.* [Ephes. v. 15.]. Or, qu'est-ce, Chrétiens auditeurs, que racheter le temps? C'est, répond S. Anselme, pleurer le passé; c'est, dit S. Jérôme, remettre le temps en liberté par de bonnes œuvres; puisque l'employer à d'autres, c'est le tenir captif; c'est, ajoute S. Augustin, le sanctifier en le dérobant, s'il le faut, aux affaires temporelles, pour le faire servir à l'éter-

mité. Trois règles que j'ose vous proposer d'après ces saints Docteurs. En nous affligeant sincèrement devant Dieu de l'inutilité du temps qui s'est écoulé, nous l'engageons à en oublier le mauvais usage. En usant du temps présent, pour des œuvres sanctifiées au moins par leurs motifs, vous acquérerez des droits qui ne seront pas perdus aux yeux du Seigneur. En sanctifiant, s'il en est besoin, les affaires du temps, vous empêcherez qu'il ne s'y trouve encore du vide pour l'Eternité. Surtout n'oubliez pas, mes chers Auditeurs, que, quoique dans ce sens, le temps puisse se réparer; différer à le faire, c'est s'exposer au risque de ne le pouvoir plus, et au danger que Dieu nous retranche une partie de notre vie, si nous comptons trop sur la dernière.

Terminons ce discours par cette autre parole de l'Apôtre : *Tempus breve est* [1. Cor. VII. 29.] : le temps est court. Le passé nous en instruit; parce que vous en avez trop méconnu la briéveté, vous en avez négligé l'usage. Il est perdu pour vous. Le présent vous échappe; bientôt il ne sera plus : chaque jour vous mourez en partie, puisque chaque jour périt pour vous. D'épaisses ténèbres vous dérobent l'avenir. La jeunesse voit souvent le terme inopiné du temps qu'elle ose se promettre; l'âge mûr nécessairement en rapproche; la vieillesse infailliblement y tombe; et c'est toujours l'Éternité qui vous attend.

Le temps est court. Vous le voyez vous-mêmes moissonner une partie des habitans de la Terre, porter le ravage dans les familles,

éteindre une génération sous les yeux de l'autre, en effacer presque jusqu'au souvenir. Comment donc ne pensez-vous pas avec quelle force il ne cesse de vous entraîner vers l'Éternité?

Le temps est court. Ce qui vous trompe par rapport à sa durée, c'est que vous oubliez qu'elle doit absorber celle de vos jours; comme du milieu d'une mer dont vous ne découvrez point les rivages, vous n'envisagez imprudemment que l'étendue d'une surface qui vous fixe. Vous oubliez que vous n'en parcourez pas tout l'espace; que votre naufrage est certain; et que, nécessairement vous tomberez bientôt dans l'abîme de l'Eternité.

Le temps est court; et vous en préférez les avantages à ceux qui ne doivent avoir aucune fin; et

vous ne vous occupez pas de ces biens dont la possession n'est pas momentanée; et la séduction du temps vous aveugle sur les grands intérêts de l'Eternité.

Le temps est court. Il faut donc, c'est la sage conclusion de S. Paul, il faut donc, tandis que vous le pouvez, travailler à faire le bien. Hélas! dans peu vous le désireriez en vain; vous n'en aurez plus le pouvoir, *Ergò dum tempus habemus, operemur bonum.* [Gal. VI. 10.]. C'est l'ordre de Dieu. Pourriez-vous lui refuser plus longtemps l'usage de celui que sa libéralité envers vous, veut bien encore vous accorder, et dont il vous demande l'emploi, non-seulement pour sa gloire, mais pour vos plus précieux intérêts? Disputez donc à Dieu, si vous l'osez, cet

emploi du temps de votre vie, après que lui s'est occupé de vous de toute Eternité. Disputez-le au fils de Dieu qui, dans la plénitude du temps, est venu, pour vous, en passer une partie sur la terre, et qui, de tous les momens de sa vie, en a fait pour vous des momens d'instruction et de salut. Disputez-le à votre ame, ce temps pour lequel l'insatiabilité de ses désirs vous avertit sans cesse qu'elle n'a point été créée, et qu'elle ne regarde que comme la durée d'un exil après lequel elle doit prendre son essor vers la Cité permanente qu'elle doit mériter pendant le temps. Mais si vous vous écriez avec David, dans de saints transports : Oui, Seigneur, je vous bénirai pendant les siécles des siécles, [*Ps.* CXLIV. 2.]; dites, dès-à-présent, avec ce Saint-

Roi : Je commencerai à vous bénir pendant tous les jours de ma vie. *Per singulos dies benedicam tibi.* [Ibid.]. C'est ainsi que vous mériterez les bénédictions éternelles. Dieu vous les promet, et je vous les souhaite à tous. Au nom, etc.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

ENTRE

LA CIRCONCISION ET L'ÉPIPHANIE.

SUR LA FUITE DES OCCASIONS.

Fuge in Ægyptum; futurum est enim, ut Herodes quærat puerum ad perdendum illum.

Fuyez en Egypte; car Hérode va chercher l'Enfant pour le perdre. *Evang. de ce jour. S. Math.* ch. II.

A PEINE Jésus-Christ étoit au monde, qu'il est déja en butte aux

persécutions. Le cruel Hérode veut attenter à ses jours. Sa politique artificieuse cherche à en faire sa victime. Il faut que l'Ange du Seigneur vienne donner à Joseph avis des dangers qui menacent le Divin Enfant. Fuyez, lui dit-il, jusques dans l'Egypte, parce que Hérode s'apprête à le chercher pour le faire mourir, *Fuge in Ægyptum; futurum est enim, ut Herodes quærat puerum ad perdendum illum.* N'y avoit-il pas d'autre moyen, pour le sauver, qu'une fuite si précipitée? Sans doute, la Toute-Puissance du Seigneur pouvoit en employer de plus éclatans; elle n'en pouvoit choisir de plus utiles à notre instruction. Elle ne veut pas tout faire par miracle, et il est de sa Providence de suivre souvent le cours ordinaire des choses qui toutes arrivent par son ordre

ou par sa permission, comme les voies extraordinaires. Le Fils de Dieu est venu en infirmité, dit S. Paul. [*Hebr.* v. 2.]. Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine, afin que chacune des circonstances de sa vie pût nous servir de leçon et de modèle. Par la même dispensation qui a fait, dit à ce sujet un savant Docteur (*), que durant le temps de son ministère, il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis; il s'est tenu aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte, pour échapper à la poursuite d'Hérode. Il a fui, pour nous apprendre

(1) Bossuet, dans ses *Elévat. sur les Mystères*, tom. II, éd. in-12, p. 357 et 358.

à fuir. Nous aussi, nous avons à redouter les piéges cachés que nous tend un ennemi bien plus à craindre que le Tyran de la Judée. L'Ange du Seigneur, que dis-je? le Seigneur lui-même nous avertit, par son exemple, que, pour échapper au danger, il faut en fuir l'occasion; qu'elle nous vienne du dehors ou de nous-mêmes. C'est le moyen le plus sûr d'éviter les atteintes de l'Ennemi du salut, qui nous presse, habile à profiter de notre foiblesse, multiplie autour de nous les occasions du péché, nous assiége par des tentations continuelles, pour perdre nos ames, *Fuge in Ægyptum; futurum est enim, ut Herodes quærat puerum ad perdendum illum.*

Qu'il est rare cependant qu'on évite avec sévérité les occasions du péché! C'est un précipice qui

menace, et l'on veut marcher sur ses bords. C'est un fleuve qui entraîne, et l'on ose en braver le cours. C'est un air contagieux qui ôte la vie, et l'on ne craint pas de le respirer. Ceux-ci, sous prétexte qu'ils ne s'aperçoivent pas du danger; ceux-là, dans l'idée qu'ils sauront s'en préserver; d'autres, enfin, parce qu'il leur en coûteroit trop d'y renoncer.

Il faut donc faire connoître aux premiers les occasions dangereuses qu'ils ne peuvent sincèrement se déguiser. Il faut avertir les seconds que s'ils s'exposent à ces occasions, ils doivent s'attendre à y succomber : il faut dire aux troisièmes, encore engagés dans cette occasion malheureuse, qu'il est nécessaire pour eux de la quitter. En trois mots; et voici tout le partage de ce discours :

Méconnoître l'occasion, c'est un inexcusable aveuglement; il faut le dissiper: ce sera le sujet de la première Partie. Se flatter qu'on triomphera de l'occasion, c'est une coupable présomption; il faut en désabuser : ce sera le sujet de la seconde. Ne pas vouloir abandonner l'occasion, c'est une mortelle lâcheté; il faut la guérir : ce sera le sujet de la troisième. Matière importante, à laquelle vous ne pouvez, Chrétiens mes Frères, apporter une trop sérieuse attention. Je n'excéderai pas les bornes du temps ordinaire. Commençons par implorer, etc. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le nombre des fautes, dont les hommes se rendent coupables, annonce sensiblement leur foiblesse,

il annonce en même temps les périls dont ils sont environnés. Car, quelque dépravés qu'on les suppose, plus souvent ils se défendroient contre le vice, si moins souvent ils en rencontroient les occasions. Il en est de deux sortes, disent les Docteurs : les unes, qu'ils appellent éloignées, et les autres, qu'ils nomment prochaines. Définitions qui s'expliquent par elles-mêmes, puisque l'on aperçoit aisément que ce qui par soi-même ne conduit pas au péché, que ce qui n'y conduit pas ordinairement en est éloigné ; et qu'au contraire ce qui nous en rapproche, ce sont ces circonstances propres en elle-mêmes à nous y porter, ou qui nous y font tomber souvent. Or, c'est de ces dernières qu'il s'agit ; ce sont celles qu'on est obligé d'éviter, et qu'il faut par conséquent connoître. Mais quelle règle pour

en juger? Elle est facile, mes chers Auditeurs. La nature même de l'occasion sert en premier lieu à vous instruire; vos propres dispositions doivent aussi vous éclairer. Il n'est question que de réfléchir sur ce double objet, à considérer en général la nature de l'occasion.

Quel danger ne présentent point ces théâtres où le souffle malheureux, qui anime les passions, les arme toutes contre nous-mêmes! Là, contre un cœur que tout conspire à séduire, se réunissent de concert l'artifice de la décoration, le charme de la voix, l'éclat des vêtemens, le prestige de la situation, la vivacité des sentimens, le feu de l'expression, l'intérêt de la passion. De là l'attendrissement qu'elle cause, les impressions qu'elle laisse, les pensées dont elle occupe, la surprise et le saisissement de l'ame qui a

peine à se défendre. En vain affecte-t-on de méconnoître le danger des spectacles, chacun prétend ne pas l'y apercevoir; combien pourroient avouer, et avouent tous les jours qu'ils s'y sont perdus.

Quel danger dans ces bals, assemblées nocturnes, que le goût de l'amusement paroît seul former, et auxquels la passion préside; où quelquefois on ne se déguise, que pour être autorisé à ne pas la déguiser elle-même; où, à la faveur de ce déguisement, on ne craint pas de dire et d'écouter ce qui ne peut être entendu et prononcé, qu'en s'enveloppant de ces artificieuses ténèbres. C'est là, que sous le prétexte d'un exercice qu'on aime, on pense moins à s'en occuper, qu'à avoir des entretiens particuliers, à nouer des intrigues, à déclarer de coupables sentimens. La circonstance même du

temps, dont on change l'ordre naturel, la singularité des ornemens que l'on étale, l'agitation où l'on est, le motif commun qui réunit, tout semble engager à étendre au delà des bornes la liberté qu'on se croit permise. On s'enhardit à y mettre moins de réserve; on se persuaderoit presque qu'elle est déplacée.

Quel danger dans ces parties de divertissemens qui ne deviennent surtout intéressantes que par les circonstances qu'elles offrent! La présence de telle personne, la plus grande facilité d'avoir avec elle des conversations, l'espérance d'être moins aperçu; voilà ce qui plaît, ce qui flatte une inclination, ce qui la nourrit. On le prévoit; et c'est parce qu'on le prévoit, qu'on le désire; attrait qui par sa force peut devenir lui-même l'indice de l'occasion.

Quel danger dans ces liaisons trop tendres, et par là même suspectes; dans ces visites trop assidues qu'on ne rend jamais avec tranquillité, qu'on ne supprime jamais sans contrainte, qu'on ne termine jamais sans de vifs regrets! La présence d'autrui qui y paroît importune, la rapidité des heures dont on se plaint, la tristesse qu'on en rapporte : en faut-il tant pour annoncer le péril?

Quel danger dans ces lectures qui sont en même temps l'histoire et la peinture des plus funestes égaremens; qui n'attachent que parce qu'elles instruisent à les imiter; qui n'amusent que parce qu'elles séduisent! Dans le cœur quels sentimens! Dans l'esprit quelles idées! Dans l'imagination quelles traces! Dans la mémoire quels souvenirs! Hélas! le goût sensible qu'on y trouve, la fatale avidité avec laquelle on s'y

porte, les effets durables qui en sont la suite, peuvent-ils en laisser ignorer la contagion?

Quel danger dans ces discours où l'on se permet d'entendre ce que la dépravation du Monde n'a pas encore jugé à propos d'en bannir; où l'on s'entretient avec complaisance du vice, pourvu que le poison en paroisse délicatement assaisonné; où l'on se croit en droit de n'en pas rougir, dès qu'on n'a pas à rougir de l'expression; où il suffit de la ménager pour attaquer la vertu sans ménagement! Cause féconde des atteintes qu'elle reçoit, et qu'on ne peut pas se déguiser.

Quel danger dans certaines sociétés que l'on se forme, dans certains amis avec lesquels on se lie, dans certaines compagnies que l'on fréquente! On cède à l'entraînement des exemples; on souscrit aux usages;

on participe aux entretiens. On fait, des lois d'une fausse amitié, celles de sa conduite. Crainte de paroître vouloir réformer celle d'autrui, on y conforme la sienne. On se livre à des foiblesses qu'on n'a pas le courage de condamner. De toutes les occasions, peut-être n'en est-il pas de plus ordinaires. Dieu veuille que vous n'en ayez jamais éprouvé la séduction !

Donnons des bornes à un détail qui pourroit être aussi étendu que les circonstances de la vie. Ce que nous avons dit d'une passion, disons-le à proportion de toutes les autres. Il est, par rapport à tous les péchés, des occasions qui y engagent. Il en est qui exposent la Religion à s'affoiblir, la probité à se démentir, la charité à s'altérer, la vengeance à éclater. Il est, et l'on en convient tous les jours dans le Monde, il est des cir-

constances critiques, des situations dangereuses, des tentations délicates; et voilà précisément, mes chers Auditeurs, celles qu'il vous est essentiel de distinguer. Or, pouvez-vous ne pas sentir combien elles sont à craindre, si vous faites quelque attention aux piéges qu'elles tendent, à l'artifice avec lequel elles les préparent, à l'appât qu'elles présentent? Et, pour me servir ici de l'énergique expression de S. Cyprien, pouvez-vous vous cacher ces funestes embrasemens du péché dont elles sont l'origine?

Mais qu'arrive-t-il? On s'aveugle pour se le dissimuler. On voit tout ce que renferme l'occasion, excepté l'occasion même. On l'envisage sous le simple nom d'amusement, de partie de plaisir, de bienséance. On ne regarde d'abord que ce qu'elle semble offrir de permis, pour avoir

moins à s'en méfier. Funeste erreur qui la rend plus dangereuse! Ainsi, ou l'on refuse de se dire à soi-même que c'est là une route qu'on s'ouvre au péché, et qu'ordinairement il en est le terme; ou l'on s'étourdit sur le danger, en s'efforçant de croire que, s'il y en a pour quelques-uns, on n'y en trouvera pas soi-même. Eh! que ne consulte-t-on sa propre fragilité? Nouvelle règle qui doit diriger dans la connoissance des occasions.

Ce qu'écrivoit S. Paul aux Galates, pour leur inspirer les saints ménagemens de la charité à l'égard de ceux qui se seroient rendus coupables, je dois ici vous l'adresser, mes chers Auditeurs, pour vous empêcher de le devenir. Que chacun de vous, leur écrivoit-il, s'examine, et prenne garde à lui-même, de peur qu'il ne soit aussi tenté, *Con-*

siderans temetipsum, ne et tu tenteris. [Gal. VI. I.]. Ainsi, vous dirai-je dans un sens différent : faites sur vous d'utiles retours, pour n'être pas exposés au danger volontaire de la tentation ; connoissez les penchans qui vous dominent, et les dispositions qui vous sont habituelles, et la foiblesse qui vous est propre. De ces divers points de vue, examinez-vous devant Dieu et au tribunal de votre conscience, dépouillés de tout intérêt humain. Il en résultera une lumière que vous ne devez jamais négliger.

Or, l'on dit tous les jours, et l'on dit vrai, les hommes devroient s'étudier, chercher à se connoître. C'est souvent faute de cette connoissance que, dans les choses de la vie, on entreprend au delà de ses forces, et qu'on se charge d'un fardeau sous le poids duquel on a

bientôt la honte de succomber. Il en arrive ainsi dans l'ordre du salut. Vous en préviendriez les dangers, si vous vouliez sentir que vous en êtes plus particulièrement menacé, et que vous trouverez au dedans de vous un péril que par cela même l'occasion ne paroît pas présenter. S. Chrysostôme parlant des précautions que prenoit Thimothée, disciple du grand Apôtre, dit en particulier qu'il savoit que la jeunesse est un temps difficile; que c'est un âge où plus aisément on est le jouet des passions, où l'on est plus facile à séduire, où l'on est plus exposé à tomber dans le péché, et qu'il faut par conséquent apporter plus d'attentions à en réprimer l'emportement, *Sciebat quod difficilis res est juventa, quod jactabilis, deceptu facilis, labilis est, et vehementiori indiget frœno.* Et c'est pour cela, continue

le saint Docteur, que Thimothée, le regardant comme un feu qui peut dégénérer en incendie, mettoit de toute part des obstacles propres à en arrêter les progrès, *Idcircò ipsam undiquè obstruebat, ut compesceret; et hanc flammam omni modo extinguere studebat.*

Belle lecon pour vous, jeunes personnes, que la circonstance de l'âge doit surtout faire trembler sur le danger de l'occasion, et qui, de cette circonstance, prenez souvent un prétexte pour vous y exposer! C'est parce que vous êtes jeunes, que vous pouvez, dites-vous, rechercher des amusemens; et cependant il est vrai que c'est pour cette raison même que les amusemens, s'ils sont dangereux, le sont plus encore pour vous; que vous devez alors vous en éloigner à mesure que vous sentez pour eux plus d'attrait; que

ceux-mêmes qui paroissent ne pas offrir de dangers à d'autres, peuvent en faire naître de très-grands pour vous. Ah ! je ne vous demande que de jeter un coup-d'œil sur la vivacité du sentiment qui vous y conduit ; sur la facilité avec laquelle vous vous laisseriez entraîner ; sur l'autorité que prendroit sur vous l'exemple, sur le peu d'expérience que vous avez. C'est ce que vous devez penser ; et, si vous méconnoissez l'occasion, c'est que vous ne voulez pas vous connoître vous-même, *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Ce qui est vrai du danger de l'âge, appliquez-le, mes chers Auditeurs, à ce qui peut vous être plus personnel encore. L'ame a des infirmités qui lui sont propres. Ce sont des goûts favoris ; des penchans marqués ; des inclinations

chéries; des affections, si je puis le dire, privilégiées: et c'est là ce qu'il faut démêler dans votre cœur pour en écarter l'aliment, *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Vous apprendrez, vous, que l'envie de briller dans le Monde, d'en être recherché, et de lui plaire, vous fera aisément consentir à en suivre les coutumes, à en adopter le ton, à en imiter les manières, quelque opposées qu'elles puissent être à l'Evangile qui les condamne. Avec quel soin devez-vous donc vous observer! Et vous est-il permis de vous y livrer?

Vous apprendrez, vous, qu'il seroit facile de faire naître une passion dans votre cœur; qu'il n'en est que trop susceptible; qu'elle prend aussitôt la place de ce que vous ne regardez que comme un

légitime attachement; que, sous les dehors tranquilles de l'amitié, elle trouble votre repos; qu'elle se couvre de ce nom, pour moins alarmer votre vertu, mais qu'elle la menace, et qu'il faut nécessairement vous y opposer. Avec quelle attention devez-vous donc vous tenir sur vos gardes contre toute liberté de conversation, toute confidence de lettres, tout empressement dans les entrevues! Avec quelle précaution devez-vous veiller!

Vous apprendrez, vous, que, dans la dissipation du plaisir, vous vous perdez trop aisément de vue, si j'ose m'exprimer ainsi; que vous ôtez à la sagesse de la raison, à la rigueur de la décence ce que vous accordez au fracas tumultueux qui vous absorbe; qu'il vous échappe alors des expressions, des maximes, dont vous avez ensuite à vous re-

procher le scandale, et que nulle circonstance ne peut jamais autoriser. Contre cette fascination, ces enchantemens des joies du Monde, votre humeur trop enjouée devient elle-même un avertissement qui doit vous modérer et vous retenir, *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Elle n'est que trop sûre cette règle, dès qu'elle est appuyée sur le souvenir du passé. Ce que vous avez fait si souvent, vous êtes à la veille de le faire encore ; et les péchés multipliés que telle circonstance a produits, vous annoncent ceux qui vont les suivre.

Presque jamais le jeu ne vous fit éprouver ses revers, qu'un dépit violent ne vous pénétrât de ses fureurs. Peut-être colère marquée, emportement d'éclat, paroles d'impiété; ou, dans vos maisons, dissentions, humeurs, caprices, qui en

bannissent la modération, la paix et la charité. Ce n'est donc plus un jeu pour vous; c'est une occasion de péché.

Presque jamais l'éclat de l'or n'a brillé à vos yeux, que vous n'en ayez été éblouis jusques à en retenir à votre usage par des voies artificieuses, par des injustices secrètes, par des moyens cachés. La situation qui vous facilite toujours l'infidélité de cette coupable industrie est donc une occasion qui vous expose au péché.

Presque jamais vous n'avez conversé avec cet homme sans religion, que vous n'ayez rapporté de ses discours contre la Foi des doutes qui troubloient la vôtre, qui la faisoient chanceler, et qui, pour un temps, vous rendoient infidèle. Or, vouloir l'écouter, c'est donc une occasion de péché.

Presque jamais vous n'avez parlé

de cette personne qui vous déplaît, que vous n'ayez ajouté ce qu'il y avoit de plus capable de lui nuire et de la diffamer. Fiel, aigreur, amertume, satyre, tout servoit votre haine: supprimez donc ces discours; en commencer sur cette matière, c'est renouveler l'occasion du péché. Suppléez, mes chers Auditeurs, à ce que les bornes du temps ne me permettent pas de décrire. C'est à chacun à s'examiner soi-même sur ses devoirs, et sur les causes qui le détournent de les remplir. Comme l'occasion est la source du péché, le péché fréquent et réitéré devient aussi la marque de l'occasion. En voilà assez pour le connoître, *Considerans temetipsum, ne et tu tenteris.*

Je termine cette première Partie, dans laquelle je n'ai pu qu'ébaucher le tableau des occasions, par

une observation que je vous prie de faire avec moi. C'est un sentiment reçu dans le Monde, qu'il faut le connoître. Prétend-on simplement par là qu'il est imprudent de se livrer à lui ; que, sous des apparences trompeuses, il cache des périls réels ; que souvent on y périt, pour n'avoir pas su les apercevoir ? Ah ! mes chers Auditeurs, ai-je voulu dire autre chose moi-même, en vous retraçant ses dangers ? Veut-on dire seulement qu'il y a parmi les hommes certaines règles, certaine forme de mœurs, certains usages que la société approuve, que la Religion ne condamne pas, et dont il est utile d'être instruit ? Dès que cela tend au bien commun, dès que Dieu n'en est pas offensé, qui pourroit l'être ? Mais, hélas ! à en juger par la conduite, on n'en-

tend que trop ordinairement, par la nécessité de connoître le Monde, qu'il est bon de s'exposer à ses périls. Expérience à laquelle on engage; expérience qui, à la connoissance du danger, en substitue le triste effet; expérience par laquelle on apprend moins à le connoître qu'à l'aimer. Ici, mes chers Auditeurs, contre la maxime ordinaire, l'expérience ne doit entrer pour rien dans la science qu'on veut acquérir. Celle de tant d'autres, leurs malheurs, leurs chutes, n'ont que trop instruit à ne pas les imiter.

Concluez de là, mes chers Auditeurs, quel affreux service vous rendez aux jeunes personnes à qui vous voulez faire connoître le Monde, si c'est ainsi que vous les instruisez. Concluez-le surtout à l'égard de vos propres enfans, Parens aveugles,

qui dans un temps leur recommandez de fuir le péché, et qui dans un autre consentez qu'ils s'exposent à l'occasion de le commettre; qui, quelquefois même, les contraignez à vous suivre dans ce qu'il vous plaît de ne pas regarder comme une occasion pour vous, et qui en est une pour eux: épargnez au moins leur foiblesse, si vous ne voulez pas vous défier de la vôtre.

Le danger se mesure sur les dispositions de celui qui s'y engage. N'en est-ce pas assez que vous soupçonniez raisonnablement le leur pour ne pas le leur faire affronter? De cette maxime fidèlement suivie, quels biens ne résulteroient pas à l'avantage de la Religion et des bonnes mœurs!

Ne pas connoître l'occasion, c'est un aveuglement qu'il est facile de dissiper; la connoître, et croire

qu'on en triomphera, c'est présomption; il est nécessaire de vous désabuser. C'est là la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Vous recherchez volontairement et librement l'occasion; elle sera donc funeste pour vous: conséquence certaine qui s'appuye sur deux principes. Le premier, c'est qu'il est dans l'ordre naturel que l'occasion recherchée porte infailliblement au péché; le second, c'est qu'il est dans l'ordre de la Providence que, l'occasion étant recherchée, Dieu permette qu'on tombe dans le péché. Deux vérités importantes que je vais m'efforcer à mettre dans un plus grand jour.

Vous recherchez l'occasion; mais par quel motif? Vous ne le croyez pas, ou du moins vous affectez de

vous le dissimuler; et il est vrai cependant que c'est par attrait pour le péché même. Prenez garde; je ne dis pas que ce soit toujours avec l'intention formée de le commettre; il ne pourroit pas alors vous paroître douteux que vous le commettrez en effet; mais je dis que, si d'une part, vous vous répondez à vous-même, que vous ne voudriez pas pécher; de l'autre, votre propre cœur vous dément par cette affection secrète qui l'attire dans l'occasion, qui la lui fait trouver aimable, et qui vous la fait désirer. Distinguons ici dans le péché deux choses que vous y distinguez alors vous-même, et l'effroi qu'il inspire, et l'appât qu'il présente. Non, sans doute, vous ne le désirez pas; vous le craignez même en tant qu'il vous rend coupable aux yeux de Dieu

et qu'il est suivi des remords de la conscience; mais vous l'aimerez en tant qu'il flatte votre passion et qu'il la nourrit; et c'en est assez pour vous le faire commettre. Vous en aimez l'occasion qui paroît le rapprocher de vous; et vous l'aimez, pourquoi? Parce qu'elle semble vous offrir les attraits du péché, sans l'offrir lui-même au premier coup-d'œil; parce que vous vous imaginez pouvoir goûter en quelque sorte les satisfactions du péché, séparées du péché même; parce que vous croyez alors pouvoir fixer un terme au delà duquel vous n'irez pas. J'ose assurer que le sentiment qui vous fait rechercher l'occasion est précisément celui que je viens de vous dépeindre; sentiment coupable, à raison de l'objet auquel il se dirige, et à raison du péril qu'il vous en-

gage à courir; sentiment qui est le présage assuré que vous tomberez dans le péché dont vous croyez peut-être ne vouloir que l'occasion.

Car il y a, remarque S. Grégoire, trois différens degrés qui conduisent au péché, *Tribus modis impletur peccatum.* Le premier, c'est la tentation, et elle vient de l'ennemi de notre salut; le second, c'est l'attrait qu'on y trouve, et c'est une suite de notre fragilité; le troisième, c'est le consentement, et c'est l'ouvrage de notre propre volonté. D'où il arrive, ajoute S. Grégoire, que dans la tentation se trouve la première source du péché, que le goût qu'on éprouve en devient l'aliment, et qu'enfin le consentement en est la consommation, *In suggestione peccati semen est; in delectatione nutrimentum; in consensu perfectio.* Ce qui rend et la tentation

plus vive et l'attrait plus grand, n'est-il pas le plus sûr moyen d'obtenir ce consentement qui produit le péché, lequel, selon la parole de S. Jacques, enfante la mort? [*Jac.* I. 15.].

Or, en recherchant l'occasion, que faites-vous? Vous fournissez des armes à l'ennemi. Il vous eût attaqué, mais de loin; et cependant vous eussiez eu à redouter ses traits. Que n'aurez-vous donc point à craindre, si votre témérité vous en rapproche de toutes parts? Assailli par les efforts de la tentation que vous aurez multipliés, vous avez tout-à-la-fois à vous défendre contre votre imagination, vos sens, votre inclination. L'occasion répand dans votre esprit un nuage, dans votre cœur un trouble, dans vos penchans une vivacité, qui se réunissent contre vous.

De là, cet affoiblissement de la

vertu qui périt pour ainsi dire en détail, et qui s'évanouit bientôt entièrement. De là, cette force nouvelle d'un goût séducteur, qui dissimule si habilement l'horreur du péché. De là, cette demi-victoire qu'il remporte déja sur vous, en vous attirant à lui. La volonté, une fois si violemment ébranlée, il ne faut plus que le consentement; et ce consentement, tout le sollicite; vous vous le demandez à vous-même, vous le donnerez infailliblement. L'objet d'une passion la réveille. En vain pensiez-vous l'avoir asservie au joug de la Religion; il n'étoit qu'assoupi, ce monstre dont vous n'êtes pas effrayé; l'occasion est le signal qui lui rend toute sa fureur; il est prêt à vous dévorer: en juger autrement, c'est ne pas connoître le cœur de l'homme. Et convaincra-t-on jamais d'une vé-

rité si sensible, celui qui dès l'instant n'en seroit pas persuadé ?

Vous l'êtes, mon cher Auditeur, oui vous l'êtes, et j'emploirai contre vous votre propre témoignage. Eh ! vous dites tous les jours; c'est l'occasion qui m'y a déterminé. J'avois fait les plus belles promesses, les plus sincères résolutions; lorsque j'allai malheureusement m'engager dans l'occasion dans laquelle j'ai succombé. De votre aveu, il ne faut donc pas s'exposer à l'occasion.

Vous dites des autres, comme pour vous justifier, ou du moins pour vous consoler de vos chutes; vous dites des personnes même vertueuses, qu'elles eussent fait comme vous, si comme vous elles eussent été dans l'occasion; que c'est la fuite du danger ou le danger même qui décide entre la vertu et le vice.

Souvent vous dites vrai; mais il est donc vrai aussi que la vertu consiste à savoir s'éloigner de l'occasion.

Vous dites, en parlant de certains crimes d'éclat, commis quelquefois par ceux que les principes de l'éducation et de l'honneur devroient surtout en garantir, que les circonstances les y engagèrent; que la mauvaise compagnie les y entraîna; que l'occasion les perdit. Vous convenez donc que malgré les sentimens de probité, malgré l'horreur du vice, la douceur du caractère, l'intérêt propre, la gloire du nom, que malgré une certaine répugnance de la volonté, on se rend à la force de l'occasion.

Comment, après cela, espéreriez-vous d'en triompher? Ou vous la craignez, mon cher Auditeur, ou vous vous y exposez sans crainte. Si vous la craignez; cette frayeur condamne

elle seule la fausse confiance dont vous vous parez. Si vous ne la craignez pas; vous succomberez plus certainement encore, puisque vous ne prenez dès-lors aucune précaution.

Vous espérez en triompher! Eh! que n'étoient-ils donc aussi inébranlables que vous les Jérôme qui, jusques dans l'austérité du désert, dans l'entier éloignement du Monde, en craignoient même l'idée; les Antoine, les Hilarion, qui s'ensevelissoient tout vivans, et qui cependant avoient toujours à combattre; les Paul qui réduisoient leurs corps en servitude, et qui néanmoins se sentoient captivés sous la loi du péché [1. *Cor.* IX. 27.]; portés naturellement au mal qu'ils ne vouloient pas, opposés au bien qu'ils désiroient; les Job qui avoient fait un pacte avec leurs yeux pour ne les ouvrir jamais sur de

dangereux objets? [*Job*. XXXI. I]. Voilà, voilà les hommes qui étoient alarmés du péril de l'occasion! Mais vous, vous êtes invulnérables; c'est à vous seul qu'il est permis de ne rien appréhender.

Vous espérez en triompher! Mais, dit S. Jérôme, êtes-vous plus selon le cœur de Dieu, que David? Il ne fallut à ce vertueux Roi qu'un regard; et l'énormité d'un double crime en fut la suite. Avez-vous reçu de Dieu plus de sagesse que Salomon? Des étrangères séduisirent son cœur, et lui firent oublier jusqu'à sa Religion. Etes-vous plus fortifiés par l'esprit de Dieu que Samson? Dans la seule Dalila, il trouva un ennemi plus terrible que la nation entière des Philistins. Ouvrez, ouvrez les fastes du Monde, depuis le premier péché, dont Eve se rendit coupable pour n'en avoir pas assez tôt fui

l'occasion; quelles traces apercevrez-vous des désordres dont cette cause funeste a désolé l'Univers?

Vous espérez en triompher! Présomption insensée qui n'est fondée que sur le soin de vous dérober à vous même le nombre des péchés que l'occasion vous fait commettre! A vous entendre, vous n'y en commîtes jamais; comme dans l'ardeur du combat, quelquefois on ne sent pas ses blessures. Ainsi, dans le transport de la passion, on ignore les coups qu'elle porte; on compte pour rien ce qui ne va pas jusqu'aux derniers excès; on ne met au rang des péches que celui qui en est le comble; on oublie que, suivant l'oracle de J.-C., on l'a déja commis dans son cœur [*Mat.* v. 28.]; on veut se croire exempt des dangers, et l'on pourroit déja les compter par le nombre même de ses chutes.

Vous espérez en triompher ! Qu'entends-je, disoit autrefois S. Chrysostôme, parlant à ceux qui se vantoient d'être au dessus des périls, et surtout au dessus de ces périls avec lesquels on se familiarise dans le Monde, de ces périls journaliers, de ces périls d'une passion dont par une contradiction sensible on accuse la violence, et contre laquelle on est si peu exact à se prémunir; qu'entends-je, s'écrioit le saint Docteur, *Quid audio?* Quoi! vous souffrez que de toute part votre ame soit attaquée, et qu'elle soit en butte à tous les traits! Vous-même vous la livrez à la liberté des discours, à la témérité des regards, à la tendresse des sentimens, à la séduction de la vanité, *Omni ex parte feritur mens tua.* Et quand je vous vois environné de toutes les passions que vous vous faites un jeu

de braver; vous osez dire, et vous voudriez faire croire que vous n'en avez pas ressenti les cruelles morsures, *Quî credere queas te à ferarum morsibus immunem?*

Ah! par quel prodige, êtes-vous donc distingué de tous les Enfans d'un Père coupable? Qui vous a soustrait à leur trop commune foiblesse? Quelle supériorité de force avez-vous donc reçue en partage, *Nùm tu saxum es! Nùm ferrum?* Vous êtes homme: c'en est assez pour être alarmé sur les périls mêmes que vous voudriez fuir; c'en est trop pour vous flatter que vous sortirez vainqueur de ceux que vous recherchez, *Homo es, communi naturæ imbecillitati obnoxius.*

Donnez donc la mort à l'ennemi, tandis qu'il est encore foible: c'étoit la conclusion de S. Jérôme, *Dùm parvus est hostis, interfice.*

Il est un temps où le penchant ennemi de la vertu, peut être surmonté plus aisément. Ce temps, c'est celui où il nous engage à rechercher l'occasion. C'est là le temps auquel il n'a point encore acquis toute sa force; et c'est le temps auquel il est essentiel de lui résister. Réprimez donc de bonne heure cette curiosité; fermez ce livre; cessez cet entretien; fuyez cette personne; chassez cette idée; étouffez ce souvenir; interdisez-vous cette assemblée. Si vous voulez vaincre votre penchant, repoussez-en la première attaque. Le suivre alors; c'est rendre la passion toujours plus impérieuse. Hélas! nous nous plaindrions volontiers de l'ascendant qu'elle prend sur nous, des difficultés que nous trouvons à la dompter, du malheur de notre situation; et nous ne voulons pas

reconnoître que c'est là notre propre ouvrage; que c'est le triste effet de cet enchaînement volontaire d'occasions, qu'il nous étoit bien plus facile de ne pas rechercher; que c'est en accordant trop à la passion, que nous nous en sommes presque rendus esclaves. Funeste esclavage que nous ne pouvons attribuer qu'à nous, et que nous devions prévoir; puisqu'il est dans l'ordre naturel, que l'occasion recherchée porte au péché !

Armez-vous d'une sainte confiance, dit d'un ton de Prophète, un Lévite à Josaphat, forcé de combattre les Moabites, qui l'avoient subitement attaqué : c'est moins votre propre combat que le combat même du Seigneur; vous en éprouverez visiblement l'assistance, *Non est enim vestra pugna, sed Dei..., videbitis auxilium.* [II. Par. XX. 15.].

Il combat en effet, et il triomphe. Et voilà de quoi vous consoler et vous animer, vertueux Chrétiens, qui pouvez quelquefois vous trouver involontairement, et par la nécessité des circonstances, engagés dans l'occasion. Résistez avec courage, vous le devez. Le secours du Ciel ne vous en dispensera jamais; mais conservez en même temps le solide espoir que Dieu, toujours fidèle, selon la parole de l'Apôtre, veille plus particulièrement sur vous. [*Heb.* II. 18.]. Le péril auquel ils ne peuvent se dérober, fait éclater le triomphe des Suzanne et des Joseph. Le même Dieu, qui voit l'épreuve d'un cœur humble qui le redoute, s'empresse à défendre celui qui le soutient. Si vous ne cherchez pas témérairement le combat; j'espère pour vous la victoire, *Non est enim vestra*

pugna, sed Dei...., videbitis auxilium.

Mais vous, qui la faites naître, cette épreuve, n'allez pas, vous dirai-je comme Moïse aux Israélites, n'allez pas à un ennemi que Dieu vous défend d'attaquer, *Nolite ascendere.* [Num. XIV. 42.]. Vous vous préparez la honte d'être vaincus; vous vous promettez du Seigneur des secours extraordinaires, sur lesquels vous ne devez pas compter, *Non est enim Dominus vobiscum, ne corruatis coràm inimicis vestris.* Ils méprisent la parole de Moïse, ils attaquent, les téméraires! Et ils sont défaits.

Ainsi le serez-vous, mon cher Auditeur; pourquoi? Parce que votre conduite est visiblement contraire à l'ordre que Dieu a établi; en vous donnant la grâce de la

prière et de la fuite, qui vous éloignent du péril, sans vous en promettre d'autres qui vous permettent de vous y exposer; parce qu'il vous a manifesté lui-même cet ordre qu'il observe, en vous avertissant, par l'oracle de l'Esprit Saint, que celui qui aime le danger y périra [*Ecclés.* III. 17.], et en vous enseignant, par la bouche de Jésus-Christ, à demander d'être délivrés de la tentation [*Luc.* XI. 4.], et non pas à la prévenir; parce que, comme dit S. Basile, s'il y a de la nécessité à soutenir une guerre qui se fait dans nous contre notre propre volonté, c'est une insigne folie, que de l'y susciter nous-mêmes; parce que, comme ajoute S. Augustin, ne pas se précautionner contre un danger quand on le peut, c'est moins espérer en Dieu, que le tenter, *Qui non præcavet periculum*

quod præcavere potest, potiùs tentat Deum, quàm sperat in eo.

Il faudroit donc que Dieu changeât, pour vous, l'ordre de sa Providence; que, pour vous, il renversât l'ordre naturel des choses; que la grâce pût se concilier avec le soin d'écouter, de favoriser, de suivre les penchans dangereux, au lieu de travailler à les détruire. Il faudroit déchirer les pages de l'Evangile, où il nous prescrit l'obligation de veiller et de veiller sans cesse, de prier et de prier sans relâche; parce que, si l'esprit est prompt dans ses résolutions, la chair est bien foible dans sa résistance. [*Math.* XXVIII. 42.]. Il faudroit que le Monde cessât d'être dangereux, ou que vous n'eussiez plus rien à craindre de ses dangers; réduire au silence la voix de l'Apôtre, qui nous crie que tout ce qui

est dans le Monde, participe à sa corruption, et devient, comme sa source, *concupiscence de la chair et des yeux, orgueil de la vie* [1 Jo. II. 19.]; accuser de pusillanimité la prudence des Saints qui se sont empressés à le fuir; ne plus reconnoître de tentations que celles qui naissent dans nous, et ne se méfier pas des objets étrangers; mentir au Saint-Esprit, en faisant la profession de croire: qu'il y a une égale sûreté à vivre au milieu du Monde ou dans le sein de la retraite; que jamais le cœur ne séduit les sens; que jamais les sens ne sont égarés par la liberté qu'on leur donne; que jamais l'ame ne se laisse entraîner aux désirs qu'on y fomente; que jamais les désirs ne sont allumés par les objets extérieurs; que la tranquillité y régnera au milieu de tout ce qu'il

y a de plus capable de la troubler. Il faudroit, en un mot, que l'homme, transformé en Ange, s'élevât au dessus de lui-même, de sa condition et de sa nature.

C'est donc à dire que, sans être inspiré de Dieu, comme Judith pour la délivrance de tout un peuple, dans un péril que vous courez uniquement pour satisfaire votre goût et votre vanité, vous attendez de Dieu la même protection. C'est-à-dire que, sans être armé comme le jeune David, de la force du bras de Dieu pour la gloire de sa nation, vous vous présentez à un adversaire dont toute la nation est épouvantée, et que vous vous promettez les mêmes succès C'est-à-dire que, sans être jeté malgré vous dans les flammes, comme les Enfans le furent dans la fournaise, vous vous y précipitez, et vous espérez le même

prodige pour votre conservation. C'est-à-dire, qu'après avoir rejeté les précautions que Dieu vous a ordonné de prendre, négligé les conseils qu'il vous a donnés, violé les préceptes qu'il vous fait; c'en est assez pour vous, de savoir qu'il est tout-puissant, pour vous livrer avec confiance à tout le danger de votre foiblesse.

Car enfin, mon cher Auditeur, que demandez-vous à Dieu, lorsque, vous mettant dans l'occasion, vous croyez que vous ne voulez pas lui céder? J'avoue que j'ai peine à l'expliquer et à le comprendre. J'ignore de quelle nature est la grâce que vous désirez. Ce n'est pas d'éloigner de vous, ainsi que le demandoit le Prophète, la voie de l'iniquité, puisque vous commencez à la suivre. Ce n'est pas de bannir de votre esprit toute idée, de votre

cœur tout attrait, de vos yeux tout objet qui puissent vous porter au péché, puisqu'ordinairement c'est ce qui se trouve dans l'occasion que vous recherchez. Encore une fois, que demandez-vous? ou ce que vous demandez, n'est-il pas une chimère?

Vous voulez donc une grâce qui retienne votre volonté contre le propre mouvement que vous consentez qu'elle forme; une grâce qui ferme votre ame à des impressions coupables, dans le temps même que vous leur en ouvrez l'accès; une grâce qui étouffe dans vous une passion, lors même que vous en fortifiez l'empire; une grâce qui vous fasse éviter le péché, tandis que vous le recherchez; une grâce, en un mot, au moyen de laquelle vous puissiez, dans le même instant, vouloir et ne vouloir

pas, aimer le péché et ne l'aimer pas. Démêlez ici vous-mêmes vos propres désirs. Ce que j'ai à vous dire, et ce que vous sentez, c'est qu'imprudemment vous compteriez sur les secours de Dieu, si vous pensiez qu'il agira seul et sans votre coopération. Que devez-vous donc espérer en agissant d'une manière toute opposée aux saints effets que ses secours peuvent produire, lorsque vous les combattez sensiblement?

En vous donnant la grâce de fuir, Dieu pourvoit suffisamment à votre fragilité. Vous méprisez ce moyen; est-il de sa sagesse d'en autoriser l'abus; ou plutôt n'est-il pas de sa justice de le punir, en permettant que vous deveniez, par votre propre faute, la victime d'une présomption dont il a cherché à vous garantir?

Dieu nous aide, dit S. Thomas, lorsque nous faisons de notre part ce qui est en nous. Nous nous exposons au danger, et il en permet les suites ; mais n'en accusez que vous seul. J'ose vous défier d'imaginer un sujet raisonnable de plainte pour n'en avoir pas été préservé.

Vous connoissiez la route qui conduit au malheureux terme auquel vous avez abouti; il dépendoit de vous de vous en éloigner : vous présagiez vous-même ce qui devoit vous en arriver; tout concouroit à vous en avertir; la raison, la Religion, l'exemple vous en annonçoient le danger. Il étoit donc dans l'ordre de la Providence de permettre que vous eussiez le malheur d'y périr, dès que vous aviez la témérité de l'affronter. Il est donc visible

que vous êtes dans l'erreur, si, en vous exposant volontairement à l'occasion, vous vous flattez d'en triompher. D'où il résulte, en dernier lieu, que, si vous êtes librement dans l'occasion, il est absolument nécessaire de l'abandonner. Encore un moment d'attention pour développer cette conséquence, qui fait le sujet de la troisième Partie.

TROISIÈME PARTIE.

L'occasion m'entraîne, se dit-on quelquefois à soi même; je le sens, mais je n'ai pas le courage de m'y soustraire. Autant vaudroit-il dire en deux mots : Je me damne, mais je n'ai pas le courage de me sauver. Le salut est si étroitement lié à la fuite de l'occasion, qu'il est insensé d'entreprendre de les séparer. Il faut donc nécessairement, pour le

salut, quitter l'occasion, et parce que l'attachement que l'on conserve pour elle est lui-même un attachement au péche, et parce que l'occasion prochaine du péché, étant libre et volontaire, aucun prétexte ne peut dispenser de la sacrifier : deux points d'instruction qui renferment les pressans motifs d'y renoncer.

Ce que j'entends ici par l'attachement à l'occasion, ce n'est pas précisément cette secrète inclination qui y attire et que l'on étouffe, inclination qui annonce, il est vrai, la pente funeste qu'on a au péché, et qui doit inspirer plus de précautions ; mais inclination qui, en elle-même, et dès qu'on y résiste, n'est pas le péché. Ce que j'explique à dessein de ne pas laisser confondre à des ames pénitentes qui se retirent de l'occasion, le pen-

chant malheureux qu'elles combattent avec mérite, et la détermination coupable de la volonté qui la suit.

C'est donc cette détermination à rester librement dans l'occasion, qui fait le criminel attachement qu'on a pour elle, quoiqu'on réponde aux cris de la conscience, pour les calmer, que l'on ne veut pas pécher. Contradiction marquée s'il en fut jamais, puisqu'il n'est pas possible de ne pas vouloir l'effet, quoique sous un rapport différent, dès qu'on veut la cause qu'on sait devoir le produire. Ainsi vous voulez toujours le péché, dès que vous voulez toujours ce que vous reconnoissez en être le principe. Car j'appelle vouloir le péché, n'en avoir pas cette sainte horreur, cette haîne chrétienne qui ne se bornent pas dans un cœur à le lui faire détester,

mais qui l'alarment sur ce qui peut le faire renaître ; qui lui font saisir les moyens qui servent à l'en défendre ; qui lui rendent odieux jusqu'au souvenir de ce qui l'a occasionné.

Principe certain sur lequel s'appuyent les fidèles Ministres de J.-C. qui doivent refuser constamment de vous absoudre de vos péchés, si, pouvant désormais en éviter l'occasion prochaine, vous vous y refusez. Eh ! peuvent-ils supposer dans vous une douleur sincère, dès qu'elle n'agit pas efficacement pour arrêter le cours de ces désordres qui en sont la matière ? Peuvent-ils vous croire disposés à ne pas renouveler des fautes dont vous voulez toujours renouveler l'occasion ? Ne vous y trompez pas, Chrétiens auditeurs ; non, ils ne vous demandent pas cet éloignement du danger, simplement

comme un de ces actes de pénitence qui tendent à expier le péché; ils l'exigent comme étant essentiel à la pénitence même. Malheur à eux, destinés qu'ils sont à vous aider, s'ils vous laissoient dans un péril volontaire, et s'ils paroissoient vous accorder un pardon que ne ratifieroit pas le Seigneur! Malheur à vous, si, rebutés de leur utile sévérité, vous redoutez jusques à leur zèle qui s'empresse de vous secourir; ou si, par de feintes promesses, vous voulez lui faire illusion! C'est donc en vain que vous leur feriez de solennelles protestations de votre repentir; c'est en vain que vous arroseriez les sacrés tribunaux de vos larmes; c'est en vain que vous voudriez vous en persuader à vous-même la sincérité; l'occasion prochaine librement recherchée parle elle seule plus éloquemment contre

vous, et son témoignage détruit tous les vôtres. Non, vous n'avez pas une vraie douleur des péchés dont telle société a été pour vous la source, si vous ne voulez pas consentir à la quitter. Non, vous n'avez pas une vraie douleur des péchés dont telle inclination a été l'origine, si vous ne voulez pas la rompre. Non, vous n'avez pas une vraie douleur des péchés dont telle liaison a été le principe, si vous ne voulez pas la faire cesser. Vous voulez, vous, Domestiques, servir le même maître; vous, Jeunes Gens, entretenir les mêmes rapports; vous, Femmes du Monde, attirer la même personne; vous tous, Hommes pécheurs, vous ne voulez pas retrancher de votre genre de vie ce qui a été pour vous une occasion de chute; vous ne voulez donc pas vous relever. Parmi ceux qui l'ont

voulu sincèrement, produisez-en quelqu'un dont la conduite puisse justifier la vôtre.

Qu'auront donc alors à vous dire ceux auxquels vous vous adressez? Ils vous diront, par un sentiment de zèle, ce que disoit autrefois au Juge d'Israël, pour s'assurer de la vérité de ses aveux, la perfide qui le trahit; les Philistins vont vous accabler. *Philistiim super te.* [Judic. VI. 9. 20.] A ces mots, il sentoit se réveiller au moins son courage; il rappeloit ses forces, et brisoit ses liens. Et vous, plus imprudents encore, vous sentez le poids des chaînes qu'a formées pour vous l'occasion; la grâce vous crie que l'ennemi va vous surprendre, et vous ne faites pas seulement un effort pour lui résister: votre lâche indolence s'endort dans l'excès même du péril. Hélas! le malheur

de Samson fut de s'engager toujours dans de nouveaux. Victime de ses ennemis, les Philistins se glorifièrent de ce qu'il étoit tombé entre leurs mains. Il ne s'en délivra qu'en mourant; et, s'il les écrasa, ce fut sous les mêmes ruines sous lesquelles il fut enseveli, *Interfecit moriens.* [Ibid. 30.]. Attendez-vous à un sort plus triste encore, dès que vous demeurez dans l'occasion. Vos passions et leur effet ne vous quitteront qu'avec la vie : mais, malheureux ! votre péché vous suivra au delà de votre tombeau.

Quelle parole! Eh quoi! Ces occasions dans lesquelles j'ai vécu, et qui faisoient l'agrément de mes jours, faut-il donc les abandonner? Cruel sacrifice ! Devoir onéreux, n'est-il donc rien qui me dispense de le remplir?

C'est ici, mon cher Auditeur,

que, contre le sentiment de ses obligations, on devient industrieux à imaginer des motifs qui rassurent dans l'attachement à l'occasion.

On veut la regarder, et la faire regarder comme nécessaire. Je ne puis pas, dit-on, me séparer du Monde; mon état m'y engage; j'ai des bienséances à y observer. Eh! bornez-vous donc à ce qu'exige de légitime la bienséance de votre état; ce n'est pas là ce qui vous empêche de supprimer ce que l'occasion a pour vous de dangereux.

Etes-vous donc obligé par état à nourrir cette amitié par des entretiens assidus, par des préférences marquées; à recevoir journellement dans votre maison telle personne, de ménager tellement les circonstances que vous puissiez toujours la rencontrer; à choisir, dans les amusemens du Monde, ce qu'il y a de

plus conforme à vos criminels désirs, de plus propre à les satisfaire? Vain prétexte que celui de votre engagement dans le Monde; il en est d'autres qui y sont engagés comme vous, qui sont assujettis aux mêmes usages, et qui savent cependant se préserver du même péril; ou, s'il pouvoit y avoir un état dans le Monde, qui, par lui-même, vous portât infailliblement au péché; Jésus-Christ a décidé depuis longtemps que rien ne pouvoit vous y retenir. Cet état ne seroit plus légitime pour vous; et c'est alors que, selon sa divine parole, il faut couper cette main, arracher cet œil qui sont pour vous un sujet de chute, *Si oculus tuus scandalisat te, erue eum... projice abs te.* [Math. XVIII. 6.].

Direz-vous (et on ne le dit que trop souvent), direz-vous que ce qui est une occasion de péché est aussi

celle de votre fortune? Ah! mon cher Auditeur, quelle est la grande fortune que vous avez à faire? C'est le Ciel à acquérir. Vous ne voulez pas sacrifier vos espérances temporelles, en renonçant à l'occasion; consentez-vous donc, en y demeurant, à sacrifier les intérêts éternels de votre ame, et voudriez-vous à ce prix faire la conquête de l'Univers? A quoi vous servira-t-elle, si vous vous perdez? Les biens de ce Monde vous sont-ils plus chers que cette main ou cet œil que le Sauveur vous ordonne d'arracher? Vous sont ils plus chers que vous-même? *Si oculus tuus scandalisat te, etc.*

Ajouterez-vous que, quitter cette occasion, c'est faire naître le soupçon qu'elle en étoit une pour vous? Hélas! le Monde n'avoit peut-être pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour le reconnoître; l'intérêt de votre pro-

pre réputation, il ne s'en étoit que trop aperçu; il en parloit assez, tandis que vous ne pensiez pas même qu'il le sut. S'il a été témoin de la mauvaise conduite, pourquoi ne le seroit-il pas aussi de la réparation? Supposons cependant qu'il l'ignore. Qu'il vous soit permis alors de ménager des moyens, de prendre des arrangemens qui vous mettent à couvert de sa censure; il ne le sera jamais de persister dans une occasion dans laquelle vous savez que vous allez succomber, *Si oculus scandalisat te, erue eum, etc.*

Mais combien, qui vivent dans la même occasion que moi, et qui n'en font pas le sacrifice; de qui même on ne l'exige pas! Ce n'est pas de leur conduite, que Dieu vous demandera compte, c'est de la vôtre. Le mauvais exemple d'autrui ne sera jamais votre justification. Ce que vous croyez occasion

pour eux, ne l'est peut-être que pour vous. Ou, s'ils se trompent, s'ils aiment à être trompés, êtes-vous dans le dessein de vous abuser aussi? Effacez donc de l'Évangile, effacez l'oracle exprès de Jésus-Christ, *Si oculus tuus scandalisat te, etc.*

Ah! quelles précautions ne me verrai je donc pas obligé de prendre! Ma vie ne sera donc qu'une prévoyance habituelle des dangers, qu'une perpétuelle circonspection? Eh! sans doute, mon cher Auditeur, elle doit l'être. Heureux, dit le Sage, celui qui est toujours en crainte, *Beatus homo qui semper est pavidus.* [Prov. XXVIII. 14.]. Et, puisque selon la parole de Job, la vie de l'homme sur la Terre, est un combat [VII. 1.]; ne doit il pas veiller sans cesse contre les surprises de l'ennemi? Vigilance que

Jésus-Christ nous a expressément recommandée; vigilance, qui a occupé tous les Saints, et qui les a garantis; vigilance, qui vous est si naturelle, dès qu'il s'agit des biens, de l'honneur ou de la vie. Vous estimez bien peu le salut, si vous ne daignez pas en faire l'objet de vos soins.

Il vous en coûtera, je le sais. Mais vous ne croyez pas peut-être pouvoir vous sauver, sans qu'il vous en coûte. Vous aspirez au salut; mais prétendez-vous faire exception à tous les oracles du Seigneur? Il déclare que la voie qui y conduit est étroite, et semée d'écueils; il déclare que votre perte est liée à la recherche de l'occasion: et dès-là vous êtes assurés de périr, si vous n'en évitez pas le danger.

Prétendez-vous vous sauver, contre la vérité que l'expérience jour-

nalière vous atteste? Il est visible, de votre propre aveu, que ce qui perd les hommes dans le Monde, c'est l'occasion. Dès-lors il est certain que vous partagerez leur sort, si vous consentez à participer à leurs dangers. Prétendez-vous vous sauver, contre la vérité que votre propre conscience vous démontre? Consultez-la; elle vous répond que jamais vous n'avez recherché volontairement l'occasion prochaine du péché, que le poison n'en ait infecté votre cœur. Dès-là, il est incontestable que vous en perpétuerez l'empire, dès que vous ne voudrez pas vous soustraire à celui de l'occasion. Prétendez-vous vous sauver, contre la vérité que votre foiblesse seule vous rend sensible? Dans ces momens où plus particulièrement la grâce de Dieu vous a éclairés pour revenir à lui, que redoutez-

vous davantage pour l'avenir? C'est l'occasion; et dès-lors il a dû vous paroître nécessaire de la fuir, pour affermir votre conversion.

Enfin, prétendez-vous vous sauver, sans accomplir le précepte que Dieu vous impose? Or, il est un principe sûr, que sa loi vous défend de vous exposer volontairement à l'occasion; et dès-là, il est constant que vous péchez en vous y exposant, et par conséquent que, pour renoncer au péché, il faut renoncer à l'occasion.

Ce n'est pas tout, Chrétiens, vous voulez vous sauver. Eh bien! pour applanir les difficultés qui se présentent dans les voies du salut, fuyez les occasions: les plus formidables disparoîtront. C'est là un de ces coups décisifs, une de ces victoires d'éclat qui vous présagent la conquête du Ciel, pour lequel vous

combattez. Vous n'aurez pas pour cela détruit dans vous la force des passions. Il vous restera encore au dedans de vous un ennemi redoutable, je le sais; mais ce seront des passions sans aliment, et par là même moins difficiles à soumettre; ce sera un ennemi sans intelligence avec des ennemis étrangers, et par là même plus aisé à vaincre. Et, pour arriver à la gloire de ce triomphe; tout dépend du premier combat, du sacrifice de l'occasion. Faites-le dès ce moment, vous le pouvez. Il vous décidera aux yeux de Dieu; il décidera Dieu lui-même en votre faveur. Ah! venez après ce premier succès, venez, Pécheurs, avec confiance, purifier toutes vos anciennes taches dans le sang divin de l'Agneau. Venez demander à entendre cette précieuse parole: Vos péchés vous sont remis [*Math.* IX. 2.]; dès

que, pour ne plus tomber dans le péché, vous en fuyez les piéges. Venez présenter à Dieu un cœur qu'il agrée, dès que vous ne souffrez plus que la séduction du Monde ose en approcher. Nous le croyons volontiers revenu à Dieu ce cœur qui n'est plus partagé.

Daigne, aujourd'hui, le Ciel vous en inspirer le dessein et le soutenir par sa grâce! Quittez-vous l'occasion? C'est là le moment de votre conversion, l'époque de votre salut, le gage de votre éternel bonheur, que je vous souhaite. Au nom, etc.

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

SUR LA FOI.

Et procidentes adoraverunt eum.

Et se prosternant, ils l'adorèrent. *S. Math.*, ch. II.

MONSEIGNEUR (*),

Mystère bien glorieux à un Dieu enfant! Des Grands du Monde humiliés devant lui, prosternés à ses

---

(*) MONSIEUR, alors Monseigneur le Comte de Provence, aujourd'hui ROI.

pieds, devenus ses sincères adorateurs ; et, par les présens qu'ils lui offrent, rendant hommage tout ensemble, selon la pensée des Pères, à sa divinité, à son humanité, à sa royauté ; car, c'est, selon eux, ce que nous annoncent l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils lui présentent ! Mais aussi, spectacle bien édifiant que nous fournit la fidélité des Mages à suivre cette étoile miraculeuse qui les conduit, et qui, dans Jérusalem, semble ne se dérober à leur vue, que pour reparoître bientôt avec plus d'éclat, et leur indiquer qu'ils sont plus près du Messie, par le transport d'une sainte joie qui les saisit ! Dans ces Mages adorateurs de Jésus-Christ, reconnoissons, dit S. Léon, les prémices de notre vocation et de notre foi. Ne puis-je point ajouter, à l'occasion de ce grand mystère,

que je n'entreprends pas de développer : Dans les avantages de leur Foi, reconnoissons ceux de la nôtre. Elle fut véritablement méritoire dans les Mages, par leur générosité à en écouter la voix, *Vidimus et venimus*. Elle fut aussi accompagnée dans eux des plus douces impressions qu'elle y fit naître, *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno*. Et voilà, mes Frères, ce qui nous arrive, par rapport à la Foi, dont je pourrois vous exposer le bonheur, si je prétendois me borner aujourd'hui à faire son éloge. Pour entretenir, dans le cœur des Fidèles, l'estime et l'amour de leur Foi, il me suffiroit de vous appeler au témoignage de votre propre cœur, et de vous dire : que, par la soumission de son esprit à la Foi, l'homme acquiert devant Dieu un vrai mérite. Je pourrois

ajouter encore : que, par les connoissances que l'esprit de l'homme puise dans la Foi, Dieu lui fait trouver déja le prix de sa soumission. Double proposition, dont l'évidence vous a déja sans doute également frappés.

Mais, qu'est-elle aujourd'hui, cette Foi, pour un grand nombre parmi nous? L'objet de leurs insultes, de leurs railleries, de leurs dédains. A les entendre, c'est crédulité, c'est foiblesse; c'est à eux, qu'il faut s'en rapporter; c'est d'après eux, qu'il faut penser; et, pour tout dire, en un mot: comme eux, il ne faut pas croire. A ce ton décisif et impérieux, on soupçonneroit qu'ils ont examiné tous les objets, pesé toutes les preuves, discuté toutes les raisons : que ce sont autant de Sages sans prévention, sans partialité, sans intérêt. Ici,

mes chers Auditeurs, je me tais. Je ne me prévaudrai point de la multitude des savans et des hommes de génie qui ont été et qui sont encore généralement soumis aux vérités du Christianisme. Je laisse au Monde lui-même le soin de décider si tel est le caractère privilégié de ces hommes qui combattent la Foi, et qui craindroient de compromettre leur réputation, en soumettant leur esprit au joug de la Foi.

Que prétends-je donc aujourd'hui? Rien autre chose que justifier la Foi, en la présentant telle qu'elle est aux yeux des hommes raisonnables, pour leur apprendre à la respecter; en démontrant en deux mots, comme je l'ai déja avancé, combien il est raisonnable de soumettre ses lumières à celles

de la Foi; sujet de la première Partie : combien sont précieuses les lumières que la Foi communique à la raison; sujet de la seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La Foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu a révélé, et parce qu'il l'a révélé. La Foi a donc pour motif la souveraine vérité de Dieu, et pour objet toutes les vérités qu'il a plû à Dieu de nous enseigner. Mais, parce que les vérités de la Foi sont supérieures à nos vues, il est des esprits rebelles à son autorité; et, pour justifier leur rébellion, ils voudroient faire regarder comme peu raisonnable la docilité de notre raison.

Or, j'ose affirmer en premier lieu que cet hommage de la raison soumise à la Foi, est singulièrement digne de Dieu; en second lieu, que la raison comprend elle-même qu'elle doit cet hommage à Dieu; en troisième lieu, que les droits même de la raison sont satisfaits, lorsqu'elle rend cet hommage à Dieu; et j'en conclus qu'il est évidemment raisonnable de le lui offrir.

Oui, mes Frères, nous en convenons: l'objet de la Foi est en lui-même inaccessible à la raison humaine, et voilà ce qui vous décourage. Hommes foibles, hommes superbes! voilà ce qui vous révolte. Mais quelle seroit donc, dites-moi, quelle seroit la gloire que nous rendrions à la vérité des témoignages de Dieu, si nous ne devions croire sur sa parole que ce qui

tombe sous nos sens, que ce que la raison pénètre, que ce que nos propres lumières nous découvrent? A quoi serviroit-il que Dieu eût le pouvoir et la volonté de nous instruire, si ses instructions ne devoient avoir auprès de nous de poids et de force que lorsqu'elles seroient rapprochées des connoissances, dont le principe naturel est dans nous? Dieu ne sera donc tout au plus à notre égard qu'un témoin ordinaire, dont l'attestation ne servira de preuve à la vérité, qu'autant qu'il nous sera libre d'approfondir cette vérité, et possible de la comprendre? Dieu donc ne sera pas même, par rapport à nous, au rang de ces Maîtres habiles, sur la parole desquels on adopte d'avance des principes néeessaires, pour parvenir à la connoissance entière de quelques vérités qui en dérivent!

Disons-le ouvertement : Dieu aura sur nous moins d'autorité que les hommes ? Par là même qu'il est infiniment au dessus de toutes nos idées, il n'aura pas le droit de les soumettre ? Les bornes des facultés qu'il a données à notre ame, raviront à Dieu la liberté de se faire connoître à elles, dès que nous serons dispensés de croire ce qu'il ne nous est pas accordé de concevoir ? En faisant ainsi de la foiblesse des lumières humaines, la mesure de la science divine, nous refuserons au Dieu qui créa nos esprits, le privilége de leur commander.

Et remarquez, je vous prie, mes chers Auditeurs, combien ce seul refus restreint l'étendue du domaine de Dieu sur les hommes. Voici ce que dit le Seigneur : *Hæc dicit Dominus* [Jérém. xxx *et alibi.*] :

c'est ainsi que Dieu chargeoit ses Prophêtes d'intimer ses volontés à son peuple. Pour concilier à ses préceptes le respect qui leur est dû, Dieu vouloit qu'on rappelât d'abord aux hommes l'autorité divine qui se faisoit entendre, parce que le nom seul d'un Dieu Législateur exprimoit énergiquement et la force et la sagesse de la loi. De la même manière la Foi nous prépare à l'entendre. Ecoutez, nous dit-elle, c'est de Dieu que je suis l'interprête; c'est Dieu lui-même qui vous parle, *Hæc dicit Dominus*. Or, à l'éloquence d'un tel exorde, qu'oppose l'infidélité? Si elle n'ose pas dire clairement: Dieu parle, et moi je doute, moi je ne crois pas; elle dit au moins: Je n'avoue point que Dieu ait parlé, pourquoi? Parce que je m'établis juge de sa parole, et je

ne reconnois point dans cette parole ce qui subjugue ma raison. Je laisse à ma raison le droit de ne pas y souscrire ; elle n'admet pas des enseignemens qu'elle ne peut expliquer. Tout ce qui porte le sceau de mystère n'a plus pour elle le caractère de la vérité. Ce Dieu, que vous dites Auteur de la Foi, est en même temps l'Auteur de la raison; seroit-il contraire à lui-même; et m'ordonneroit-il, pour être fidèle, de cesser d'être raisonnable ?

Bientôt, mes chers Auditeurs, j'exposerai sensiblement le facile accord de la raison et de la Foi; aisément je résoudrai une objection qui supplée à la solidité par l'audace; et je ne craindrai pas de consulter la raison même sur la nature du sacrifice qu'exige d'elle la Foi. A ce moment, il me suffit de vous montrer combien Dieu est honoré par ce sa-

crifice, sans lequel il est impossible de lui plaire, ainsi que le dit expressément S. Paul, *Sine fide impossibile est placere Deo.* [Hebr. XI. 6.]. Je n'ai pour cela qu'à retracer en deux mots l'idée également grande et juste que donne du Seigneur l'humble et prudente simplicité de la Foi.

Parlez, grand Dieu, lui dit le vrai Fidèle, commandez à ma raison. Comme vous en avez allumé le flambeau à celui de votre éternelle sagesse; c'est à la source de cette sagesse même que je veux recevoir la plénitude des lumières que je tiens de vous. La sublimité de vos instructions peut étonner mon esprit; mais votre incorruptible vérité le rassure. La vérité est votre essence; il est donc essentiellement nécessaire que toutes vos paroles soient vérité; dès-là que je les trouve

conformes à l'ordre naturel de mes pensées, ou qu'elles me transportent dans les adorables profondeurs de vos conseils; qu'elles vous montrent à mes yeux, vous abaissant jusqu'à moi, ou qu'elles m'apprennent que vous avez bien voulu me destiner à être élevé jusqu'à vous; qu'elles m'encouragent par le tableau touchant de vos bontés, ou qu'elles m'alarment par la vive peinture de votre justice; qu'elles vous fassent connoître à moi, ou qu'elles me fassent connoître à moi-même; qu'elles m'offrent le brillant aspect de mes prérogatives, ou le détail humiliant de mes misères; qu'elles m'engagent à craindre, ou à espérer : ah! seul vous êtes mon Dieu : à quel autre aurois-je recours pour m'instruire? Vous seul avez les paroles de vie, et d'une vie éternelle, *Dominè, ad quem ibimus? Verba*

vitæ æternæ habes. [Jo. VI. 69.] : Mes désirs, mes craintes, mes espérances, sont autant de divers tributs que je vous offre, réunis dans l'hommage que vous rend ma foi.

Et voilà comment, par notre soumission à l'autorité de la Foi, nous reconnoissons dans Dieu cette infinie supériorité qui a droit de proposer à notre docilité; ce qui ne peut pas être saisi par notre pénétration. En obéissant à la voix de Dieu, le néant avoit marqué la puissance de sa parole; Dieu dit, et tout fut fait, *Dixit et facta sunt.* [Ps. XXXI. 9.]. Mais c'étoit à l'esprit de l'homme qu'il étoit réservé de devenir, par la docilité de la Foi, le témoin de la suprême vérité de la parole d'un Dieu. Cette parole assujettit nos pensées, confond nos erreurs, règle nos juge-

mens. A cette parole, nos préjugés se dissipent, nos opinions cédent, nos sens se taisent, notre raison obéit. Environnés des clartés et des splendeurs de sa gloire, les Esprits célestes louent le Dieu grand, le Dieu saint; et l'esprit de l'homme, du milieu des ténèbres dont la Foi le couvre, annonce le Dieu infaillible, le Dieu vrai, *Principium verborum tuorum veritas.* [Ps. CXXXIII. 60.]. Et, parce que l'esprit est incontestablement ce qu'il y a dans l'homme de plus noble, et si j'ose le dire, de plus divin; il n'y a donc aucun hommage de la part de l'homme plus digne de Dieu, que celui d'un esprit qui consent à être captivé pour la Foi.

Hommage, mes chers Auditeurs, sur la justice duquel j'ai dit en second lieu que je ne crains pas d'in-

terroger la raison, et dont je soutiens qu'elle sent la nécessité.

En effet, parmi les vérités qui sont du ressort de la raison, en est-il pour elle de plus palpable que celle qui lui découvre ses propres limites? Quelque énorgueillie qu'elle puisse être de ses lumières, elle sent, et elle est forcée d'avouer qu'il est un terme marqué par la Nature même, au delà duquel elle ne peut pas porter ses vues. Que si d'une part, elle a des principes clairs et certains qui ne peuvent pas l'égarer; de l'autre, il est des objets si relevés et si sublimes, qu'elle ne sauroit les atteindre. Non-seulement, dès qu'elle essaye d'entrer dans le vaste Océan que l'infini lui présente, l'esprit humain se confond et se perd; mais, au milieu des êtres créés qui l'environnent, il se sent

accablé par l'étonnante impression du spectacle qui l'éblouit. Combien d'objets dans l'Univers dont nous voyons les propriétés, sans pouvoir en pénétrer le ressort secret! Combien nous apercevons de rapports, sans pouvoir en analyser au juste le vrai principe! Combien nous connoissons d'effets, sans pouvoir en démêler distinctement la cause! Combien nous admirons de merveilles, sans pouvoir nous démêler à nous-mêmes tous les motifs de notre admiration! Hérissé de toutes parts de difficultés insurmontables, ce Monde visible excite et réprime en même temps notre avide curiosité. De là, le conseil du Sage, lorsque, nous avertissant que nous avons sous les yeux plusieurs choses impénétrables à notre esprit, *Plurima super sensum hominum ostensa sunt tibi* [Eccl, III. 25.]; il

nous exhorte à ne point embrasser, par des efforts téméraires, des recherches qui surpassent nos forces, *Altiora te ne quæsieris* [Eccl. III. 22.]; mais à nous occuper humblement des lois du Seigneur, plutôt qu'à sonder présomptueusement ses desseins, *Sed quæ præcepit tibi Deus illa cogita semper;* ajoutant en termes exprès, que c'est par la profondeur de notre humilité, que nous honorons la grande puissance de Dieu, *Magna potentia Dei ab humilibus honoratur.* [Ib. 21.].

Or, telle est précisément, mes chers Auditeurs, la leçon importante que je prétends être sensiblement confirmée par les enseignemens naturels de la raison. Car, quoi de plus conforme à ses lumières que de raisonner ainsi? Puisqu'il est dans les œuvres de Dieu une incompréhensibilité qui en écarte la péné-

tration la plus vive; que doit-il en être de Dieu même, de son essence, de ses perfections, de ses opérations, de ses volontés? Quoi! je ne saurois comprendre l'ouvrage borné du Monde qui frappe mes regards; et je voudrois renfermer tout son Auteur dans mes connoissances! Je ne puis pas dérober son secret à la nature; et je m'étonnerois de ce qu'il y en a pour moi dans la Religion! De tout ce qui a un rapport prochain avec moi, il n'est presque rien qui n'épuise la faculté que j'ai de savoir; et dans ce qui a le rapport le plus immédiat à Dieu, je voudrois l'exercer sans obstacle! Dieu est-il donc plus rapproché de moi, plus proportionné à mon intelligence, que je ne le suis moi-même? Et, puisque je connois à peine ce qui est dans moi, comment

atteindrois-je la sublimité de Dieu? Ah! que seroit il ce grand Dieu, s'il n'étoit pas même au dessus de mes pensées? La raison, dans l'idée qu'elle s'en forme, l'aperçoit toujours comme un Être infini. Elle m'avertit donc que vouloir comprendre cet Etre, c'est le détruire; et que je cesse évidemment d'être raisonnable, si j'ose étendre jusques sur l'infinité même de Dieu, la foible capacité de ma raison. Ce sont là, mes chers Auditeurs, autant de principes que la raison n'a jamais contestés.

J'en fais à ce moment l'application; et, m'adressant à ces hommes qui refusent de croire ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, je leur dis, avec S. Bernard: Qu'y a-t-il de plus opposé à la raison, que de vouloir que la raison saisisse ce qui

est infiniment au dessus d'elle? *Quid magis contrà rationem, quam ratione rationem conari transcendere?* Choisissez : Voulez-vous que Dieu ne soit pas infini, ou prétendez-vous être infini comme Dieu? Il seroit insensé, selon vous, de ne pas avouer que Dieu existe; mais vous, qui voudriez borner à ce point seul une foi toute humaine, comprenez-vous l'immensité, l'universalité, l'éternité de l'existence du Dieu que vous reconnoissez? Le Monde sans doute aussi existe! Eh bien! vous qui existez au milieu du Monde, nous expliqueriez-vous comment le Dieu à qui vous attribuez le pouvoir de la création, en opéra le prodige? Vous avouez donc, et vous ne pouvez pas refuser cet aveu : que vous avez raison de croire ce que votre raison ne peut ni expliquer ni comprendre.

N'allons pas plus loin : La raison nous dit clairement que, dans une puissance sans mesure, il y a plus d'étendue que dans une science bornée; qu'il n'est pas d'un homme sage de croire pouvoir épuiser, par la subtilité de ses réflexions, le pouvoir inépuisable de Dieu; par conséquent, que ne savoir pas approfondir un événement, ne fut jamais pour un homme raisonnable une preuve que Dieu n'a pas pu l'opérer.

Vous allez en être surpris, mes chers Auditeurs; voici cependant ce que pensèrent des hommes que la Foi n'avoit point éclairés, des Anciens à qui la seule raison servoit de flambeau dans l'aveuglement du Paganisme. A la vue des ténèbres et des erreurs qu'ils apercevoient sur la terre, et ne parlant encore que des règles de la morale en appa-

rence plus faciles à trouver; l'un désespéroit de voir jamais réformer les mœurs des hommes, à moins, disoit-il, qu'il ne plût à Dieu de leur envoyer quelqu'un pour les instruire de sa part (*). L'autre avouoit l'incertitude des efforts de l'esprit humain dans la recherche de la destinée des hommes, à moins, ajoutoit-il, qu'ils n'ayent, pour la découvrir, une voie plus sûre, celle que donne une révélation divine (**). Et c'est ici le langage de deux hommes du génie le plus éclairé, le plus profond, et, de nos jours encore, les plus respectés.

Or, si la raison seule les forçoit à recourir immédiatement à la nécessité d'un enseignement divin, pour que les hommes pussent apprendre comment ils doivent agir;

(*) Socrate.

(**) Platon.

quel autre que le Seigneur pourra donc nous enseigner comment il agit lui-même? Et ne faut-il pas être lui-même pour nous dire ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il règle, ce qu'il fait?

Les mystères vous étonnent; mais la raison vous dit que ce qui appartient à l'Être divin, est nécessairement mystérieux. Mais il seroit bien étonnant que Dieu vous parlât sans mystère. Mais il n'est pas possible que, sans vous élever au dessus de vous, Dieu vous révèle ce qui est en lui. Or, si, comme ce qui est en lui, de même ce qu'il a fait au dehors, est marqué au sceau de la Divinité; Dieu pouvoit-il, en vous en instruisant, réduire la sublimité de ses instructions au simple niveau des vues de l'Humanité? Ou il devoit ne rien vous communiquer (et dites-nous, quelle

loi pouvoit l'y contraindre?); ou, dès qu'il se communique à vous, il étoit dans la nature même des choses, que vous n'eussiez, et que vous ne pussiez avoir, vous, d'autre avantage que celui d'entendre sa parole, et de la croire.

Il est, sans doute, des vérités connues de Dieu seul; la raison le sent, et l'avoue. Il est donc aussi hors de doute, que Dieu pouvoit seul nous les enseigner. Quelle est votre prétention, Mortels insensés! Foibles atômes, subsistans à peine sur la Terre, y êtes-vous placés comme autant d'arbitres entre elle et Dieu? Spectateurs si peu éclairés des choses qui s'y passent, est-ce à vous qu'il appartient d'apprécier les motifs du Maître souverain qui les ordonne, ou qui les permet? Vous a-t-il appelés à ses

conseils, pour vous en établir les juges? Vous a-t-il exposé tous ses desseins, pour les confirmer par votre suffrage? Vous a-t-il mis sous les yeux tous les événemens et leurs liaisons, tous les temps et leurs circonstances, toutes les fins de sa sagesse et leurs moyens? Vous a-t-il confié le secret de sa Providence et de ses vues, de sa justice et de ses arrêts, de sa miséricorde et de ses grâces, de sa puissance et de ses œuvres? Vous, qui jugez Dieu, êtes-vous donc le Dieu de Dieu lui-même? *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis?* [Job. XXXVIII. 2.]. Quelle est donc cette audacieuse ignorance, qui, sur le frêle appui d'un orgueil sacrilége, ose diriger ses efforts jusques vers mon Trône, pour en mesurer la hauteur? Ainsi parle

le Dieu de majesté. Et, au même instant, le poids de sa gloire écrase cette infidélité superbe, qui dit fièrement : Je ne saurois comprendre; je conclus à ne croire pas. Conclusion d'autant moins légitime, que non-seulement elle est désavouée par la raison; mais que, même en soumettant la raison, la Foi la ménage, et lui conserve ses droits.

Oui, mes Frères, je le dis d'après S. Paul : C'est sur des principes raisonnables que doit être fondé l'hommage que nous rendons à Dieu par la Foi, et c'est une condition nécessaire pour le rendre digne de lui, *Rationabile obsequium vestrum.* [Rom. XII. I.]. Distinguons ici avec soin deux choses que malheureusement on confond. L'une et l'autre étant mises à sa place, on voit s'évanouir la

difficulté qui résulte de ce qu'on ne s'applique pas à les séparer. Suivez, je vous prie, mes chers Auditeurs, avec quelque attention, l'exposition abrégée que je vais essayer d'en faire simplement et avec clarté.

Je vois deux qualités nécessairement réunies dans l'esprit de l'homme : d'une part, il a des lumières, c'est son essence; de l'autre, il a des bornes, c'est l'imperfection essentielle à tout ce qui est créé, puisqu'il est nécessairement borné. Il est donc possible qu'il y ait pour lui des vérités impénétrables; et, puisqu'il est doué de raison, il lui faut un motif solide pour croire ce qu'il ne peut pas pénétrer; et voilà ce que concilie merveilleusement la Foi. Loin de changer l'ordre des choses, elle nous en offre la fidèle image. D'un

côté, les vérités de la Foi surpassent nos vues; mais, puisqu'il est évident aux yeux mêmes de la raison, que les vues de Dieu sont infiniment au dessus de la portée des nôtres, il est donc aussi évident que notre raison n'a pas droit de résister à ce qui lui est révélé de Dieu. D'autre part, la créance qu'exige de nous la Foi, est appuyée sur des motifs; mais, puisque ces motifs, qui sont à la portée de la raison, sont assez forts, assez sensibles, assez multipliés, assez convaincans pour la persuader, il est donc certain qu'elle se soumet raisonnablement à la Foi.

Jésus-Christ, instruisant les Peuples, leur propose des mystères qui paroissent inconcevables. Il leur parle de son Père, qui l'a envoyé; de l'Esprit Saint, qu'il enverra lui-même; de sa Chair et de son Sang,

qu'il veut leur donner pour nourriture ; de la résurrection générale de tous les hommes, et du formidable jugement qu'il doit lui-même exercer sur eux. Il ouvre l'Enfer à leurs yeux, il en étale les tourmens, et il en marque positivement l'Eternité. Jusques-là, il commande à la raison : mais voyez comment il la satisfait. A ce même peuple, au milieu duquel il vit, J.-C. rappelle clairement les Ecritures, et les Prophètes qui l'ont annoncé. Il cite formellement les passages, et les témoignages que le Ciel a rendus solennellement en sa faveur. Il ajoute, comme preuves invincibles, les faits miraculeux, les prodiges éclatans que publiquement il opère. Croyez, leur dit-il, croyez à mes œuvres, *Operibus credite ut cognoscatis.* [Jo. x. 38.]. Ainsi, il établit sensiblement l'autorité de sa

mission, la Divinité de sa Personne; par conséquent l'infaillible vérité de sa parole : et il déclare ouvertement inexcusables ceux qui lui refusent la soumission d'une Foi, que tant de preuves doivent affermir.

Et voilà, mes Frères, comment peut se démêler aisément l'erreur de ceux qui nous disent : Ces dogmes incompréhensibles de la Foi, comment les faire adopter à ma raison? Car nous avons aussitôt à leur répondre : Dites-nous plutôt comment votre raison refuse de voir ce qui nous prouve invinciblement que ces dogmes sont révélés? Jamais la raison n'a pu mettre en contradiction les principes de la Foi; elle n'est donc pas autorisée à les rejeter; et la Foi a toujours offert à la raison un soutien inébranlable qui

appuye ses dogmes. Mais, sous prétexte de ne rien accorder qu'à une sagesse réfléchie, vous ne vous laissez conduire que par l'attrait d'une imprudente curiosité. Vous voulez juger en eux-mêmes les objets de la Foi, quoique nous vous forcions de convenir qu'ils ne sont point du ressort de votre intelligence; et vous ne proposez pas en même temps à votre intelligence les motifs frappans de la Foi, les seuls objets qu'elle puisse saisir. Vous ne vous arrêtez qu'à ce qu'il y a d'étonnant dans ce que Dieu enseigne; et vous ne cherchez pas à savoir combien il est certain que Dieu l'a enseigné. Vous ne voyez dans la Foi que le sacrifice de la raison que Dieu vous demande; et vous perdez de vue la conviction par laquelle Dieu vous y prépare. Vous n'écoutez que les mou-

vemens d'un orgueil que l'obscurité de la Foi humilie; et vous ne vous appliquez pas à entendre le langage d'une prudence que la certitude de la Foi satisfait : c'est-à-dire que, sans approfondir ce qui détermine la raison à croire, vous voulez qu'elle vous engage uniquement à ne croire pas. Je vous en prends à témoin : parlez avec sincérité, vous qui nous objectez sans cesse les ténèbres de la Foi. Avez-vous porté des regards attentifs sur les lumières qui la précèdent? Savez-vous bien sur quoi elle est établie, vous qui en désirez la destruction? Avez-vous vu tous nos titres, vous qui nous disputez nos droits? Connoissez-vous toute la solidité de nos preuves, vous qui croyez les renverser par la force des difficultés? Je réponds hautement, et fondé sur l'expérience : parmi ceux qui n'ont pas la Foi,

le très-grand nombre est de ceux qui n'ont pas même l'idée des motifs qui nous y attachent; ils craignent, et ils évitent d'en être instruits; et voilà comment ils s'obstinent à n'être pas éclairés.

Qu'Israël n'ait pas la témérité de monter jusques sur la montagne où je veux vous donner ma loi, dit autrefois Dieu à Moïse; qu'il ne s'efforce point à franchir les barrières que je lui oppose; c'est à vous seul que je veux parler, environné d'un épais nuage, *Veniam ad te in caligine nubis.* [Exod. XIX. 9.]. Mais, témoin des entretiens que je daigne avoir avec vous, le Peuple se verra suffisamment autorisé à vous croire, *Ut audiat me populus loquentem ad te, et credat tibi in perpetuum.* [Ibid.]. Bientôt la lueur et le fracas des foudres annoncent le Dieu d'Israël: la montagne, comme

une fournaise embrâsée, dont il sort des tourbillons de fumée, avertit le Peuple, par ce spectacle, que le Seigneur y descend; et Dieu ne laisse apercevoir que la majesté de la nue qui le dérobe. Descendez, dit de nouveau Dieu à Moïse, et défendez à ce Peuple de s'exposer à la mort, en voulant porter jusques sur moi de téméraires regards, *Descende, et contestare populum : ne fortè velit transcendere terminos ad videndum Dominum, et pereat ex eis plurima multitudo.* [Ib. 21.]. Appliquez à la Foi, mes chers Auditeurs, ce tableau si ressemblant; et vous en trouverez le vrai caractère. C'est la Foi qui forme aujourd'hui pour vous le nuage, du milieu duquel se fait entendre la voix de Dieu, et ce sont ces ténèbres respectables qu'il est interdit à la raison de vouloir percer. Sa propre

foiblesse, les ordres de Dieu, l'éclat de sa grandeur, ne lui laissent, comme autrefois à Israël, au pied de la montagne, qu'un saisissement de respect, et une disposision de docilité, *Stetitque populus de longè.* [Ibid. xx. 21.]. Mais aussi, comme du sein de l'obscurité dont Dieu se voile, il offre des marques éclatantes qui assurent au Peuple sa présence; de même combien de signes extraordinaires, de monumens visibles, de témoignages irréfragables, ont confirmé, aux yeux de la raison, la certitude de la Foi!

Vous devez croire aveuglément, il est vrai, tout ce que le Seigneur a dit; mais prenez garde, Chrétiens, vous ne croyez point en aveugles, puisqu'il vous est clairement prouvé que Dieu en effet l'a dit. Ah! vous, que nous désirons ardemment conduire à la demeure sacrée de la

Foi, appelez, appelez ici votre raison : qu'elle voye les traces divines sur lesquelles nous voulons qu'elle marche pour y arriver. Que, depuis l'existence du premier homme jusques à la génération présente, elle suive l'histoire et le cours des événemens; qu'elle consulte le plus ancien Peuple de la Terre; qu'elle en lise les Écritures; qu'elle en interroge les Prophètes, qu'elle en étudie les révolutions; qu'elle en considère aujourd'hui même la singulière et toujours étonnante situation; qu'elle ouvre les annales du Monde; qu'elle y recueille cette multitude innombrable de témoignages de tout genre rendus en faveur de la Foi, témoignage de vertu et de sainteté dans les hommes que la Foi a formés; témoignage de puissance et de prodiges dans ceux que la Foi a animés; témoi-

gnage de constance et de force dans ceux que la Foi a soutenus; témoignage de science et de zèle dans ceux qui l'ont défendue et qui l'ont vengée; témoignage de la part de ses ennemis, qui, plus d'une fois, même en la persécutant, se sont vus forcés de l'admirer; que cette raison voye le caractère adorable de l'Auteur et du Consommateur de la Foi, les prédictions précises de sa venue, la réunion des traits divers, sous lesquels il est annoncé, et que dans lui seul il rassemble, la majestueuse simplicité de sa vie, la noble sincérité de ses discours, l'éclatante sagesse de sa conduite, le touchant assemblage de ses perfections, l'éminente sublimité de sa doctrine, la manifeste divinité de ses œuvres, la patience invincible de son ame, la nature, les circonstances, l'héroïsme, les suites miraculeuses de

sa mort, la gloire incontestable de sa résurrection; qu'elle voye le règne, l'empire de cette loi; qu'elle rappelle par quels moyens elle s'est étendue? par les plus foibles; chez quels Peuples elle s'est enracinée? chez les plus éclairés; de quels adversaires elle a triomphé? des plus formidables; quels changemens elle a opérés dans l'Univers? elle l'a renouvelé; à travers combien de siécles elle s'est perpétuée? elle les compte tous; qu'elle contemple cette Eglise, dépositaire unique de la vraie Foi, toujours sans tache, malgré les désordres de ses propres enfans; toujours visible, malgré les ténèbres de l'erreur; toujours triomphante, malgré l'acharnement des hérésies; toujours pure dans sa morale, malgré l'inondation des vices; toujours examinée dans chacun de

ses dogmes, et toujours ferme dans ses principes; toujours contredite, toujours l'oracle des peuples; toujours persécutée, et toujours subsistante; toujours..... mais où m'entraîneroit un détail que je n'ai voulu qu'indiquer, pour montrer comment, à l'aveugle soumission qui croit, se réunit une prudence éclairée qui détermine à croire? Renfermons tout sous une seule image. La grâce attire et conduit; la raison sent le poids des motifs qui la décident : elle arrive enfin, et elle est introduite par la Foi dans les immenses profondeurs dont Dieu est environné; elle y entre : ah! voilà le moment auquel, abîmée dans le sanctuaire de la Divinité, la raison ne sait plus que se taire, écouter, croire et pratiquer.

La Foi laisse donc à la raison

l'exercice de ses facultés, puisqu'elle en fait précéder l'usage avant que d'en captiver l'essor. Loin de redouter la science qui éclaire, la Foi ne réprouve donc que la science qui enfle. Et non-seulement il est possible d'être savant et fidèle; mais plus on aura d'érudition solide, moins on aura d'obstacles à une docile fidélité. Et, pour lever le scandale dont on est ébranlé à la vue de quelques hommes dont on estime le génie, et dont on connoît la résistance aux vérités de la Foi, quelques réflexions peuvent suffire. Il faudroit un discours entier pour les développer; je les propose en deux mots.

Avec une science fort étendue, on unit souvent une connoissance très-superficielle de la Religion. Pourquoi donc vous effrayer de la voir combattue par des Savans qui l'ignorent ? Avec la science de la

Religion, on unit souvent un orgueil excessif, qui, déterminé à tout combiner, à tout calculer, refuse de s'asservir au joug des mystères. Pourquoi donc être surpris de voir s'armer contre la Foi des esprits superbes qu'elle confond? Avec les connoissances et les dispositions d'un esprit droit, qui aideroient à nourrir la Foi, on unit souvent les dispositions contraires d'un cœur déréglé. Pourquoi vous paroîtroit-il étrange qu'un cœur coupable se soulève contre la Foi qui en condamne les déréglemens? La Foi est une grâce, on la rejette; c'est un don, on le méconnoît. L'infidélité commence par être le crime ou d'une ignorance volontaire, ou d'une curiosité inexcusable et présomptueuse, ou d'une passion effrénée; elle finit par être le châtiment de l'obstination.

Il est juste de soumettre les lumières de la raison à la Foi : voyons combien, par les lumières qu'elle communique à la raison, la Foi dédommage de ce sacrifice ceux qui en reconnoissent l'empire.

SECONDE PARTIE.

Je trouve dans les connoissances que nous donnent les enseignemens de la Foi, trois caractères bien marqués qui les distinguent, et qui me frappent. Ces connoissances ont leur source immédiate dans Dieu; aussi elles m'élèvent par leur sublimité. Ces connoissances ont Dieu pour garant; aussi elles me fixent par leur stabilité. Ces connoissances doivent me conduire à Dieu comme à ma fin; aussi je puis les acquérir avec facilité. C'est pour les ames fidèles, dirai-je ici avec le Prophète,

que Dieu fait sortir les plus vives lumières du sein de l'obscurité, *Exortum est in tenebris lumen Rectis.* [Ps. CXI. 4.].

Connoissances de la Foi, connoissances sublimes. Eh! quelles seront les connoissances qu'on osera leur comparer? Pour attaquer la Foi, verrons-nous partir les traits de la nuit profonde de l'infidélité et du Paganisme? Orgueil de l'esprit humain, que faut-il de plus pour te confondre que le récit de tes égaremens? Ici l'acte d'accusation seroit immense. Je lui en épargne le honteux abrégé, mes chers Auditeurs, parce qu'il le reconnoît lui-même, et qu'il en rougit. Avec quelle publicité aujourd'hui il désavoue et les fantômes de l'idolâtrie, et la stupidité de son culte, et l'horreur de ses cérémonies, et l'infamie de ses mœurs! Et voilà

jusqu'où l'esprit de l'homme a pu porter la folie de l'égarement !

J'attends avec une intrépide tranquillité le pompeux étalage que l'hérésie voudroit me produire. Je l'arrête au premier pas : Voyons, lui dis-je, le détail des connoissances sublimes que vous nous vantez. Quoi ! vous osez combattre la Foi avec les mêmes armes que vous avez empruntées d'elle. Eh ! quelles sont parmi les pures lumières dont vous vous glorifiez, celles que vous n'avez pas reçues de la Foi ? Vous n'avez pas pu en effacer tous les dogmes ; vous en avez adopté plusieurs règles de morale ; vous en avez encore entre vos mains les livres sacrés. Moi, j'existe avant vous, vous dit la Foi chrétienne, la Foi de la véritable Eglise : j'ai pour Auteur Jésus-Christ. C'est moi qui en ai

transmis à l'Univers les leçons et celles de ses Apôtres. Vous n'existez que depuis hier : et si vous me contraignez de montrer comment vous avez obscurci la vérité par le mélange de vos ténébreuses opinions; je vous oppose simplement la fidèle histoire des différentes sectes qui m'ont abandonné, et la liste de leurs absurdes doctrines. Et voilà, dès qu'il s'écarte des principes de la vérité éternelle, comment s'égare l'esprit de l'homme.

L'homme désintéressé en convient, mais il lui reste une ressource : c'est aux lumières naturelles de sa raison qu'il en appelle. Et, comme il prétend que celles-ci lui suffisent, il ne marque pour toutes les autres que du dédain. Ecoutons-les un moment, ces hommes si éclairés par eux-mêmes : que nous disent-ils ? La

raison leur annonce un premier Etre, un Dieu Créateur, je le sais. Ils en reconnoissent l'existence; je le crois. Eh! quel est l'homme, grand Dieu! qui puisse se dérober aux rayons de votre Divinité qui le frappent de toutes parts! Car je n'ai garde de faire mention de cet aveugle délire et de ces stupides fureurs que la brutale ivresse des passions a essayé sans succès d'opposer à l'idée du Dieu Créateur et Consommateur de l'Univers. Ils en concluent les perfections infinies, ils en aperçoivent la Providence. Quelques-uns sentent qu'on lui doit un culte; ils vont même jusqu'à craindre de sa part des châtimens, et à en attendre des récompenses. Mais quelle est la nature de ce qu'ils craignent et de ce qu'ils attendent? Quelle est la règle déterminée de ce culte dont ils sentent l'obligation? Quelles

idées se forment-ils de ce Dieu trop visible, pour qu'on puisse le méconnoître, et trop grand pour qu'on puisse dignement penser de sa gloire? A la première de ces demandes, leur raison trouve son écueil. Sous quel point de vue se considèrent-ils eux-mêmes? Où tend dans eux cette immortalité avouée des Payens, et dont leur ame porte dans elle et les signes et le présage? Quel est pour eux ou le crime de l'omission de ces devoirs dont la conscience avertit, ou le fruit de la fidélité qui les remplit? Que sont-ils ces hommes devant le Dieu dont ils confessent qu'ils sont l'ouvrage? Sont-ils ses enfans ou simplement ses esclaves? Ne sont-ils que sujets à ses lois, ou sont-ils aussi les objets de ses complaisances? Peuvent-ils le fléchir, s'ils l'ont offensé; ou sont-ils nécessairement

écrasés sous le poids de son courroux? Leur raison hésite, elle chancelle; en l'interrogeant, vous la déconcertez. Quel est ce Monde où l'on voit, dans la prospérité et dans l'éclat, l'homme coupable, et l'homme vertueux dans l'oppression et dans la douleur? Quelle est, dans les malheurs de la vie, la solide ressource? Mais est-il dans le temps une véritable consolation pour la vertu, si les droits de la vertu ne sont pas inébranlablement affermis pour l'Eternité? Et cette Eternité elle-même, que leur raison avoue, elle n'est encore pour la raison qu'un cahos qu'elle ne sauroit débrouiller. L'ordre des événemens est un livre scellé pour elle. Livrée à elle-même, que peut sur tous ces grands objets la foible raison? Et voilà, quand il est réduit aux bornes naturelles de ses connoissances, quelle est l'insuffisance

de l'esprit de l'homme : Non, disoit Isaïe, vous ne comprendrez point si vous ne croyez pas. [*Is.* VII. 9.].

Qu'il paroisse donc ici celui qui croit, pour instruire le présomptueux qui ne peut rien comprendre. Je consulte le simple Fidèle, le foible enfant éclairé par la Foi. Oui, leurs vues s'étendent plus loin que les raisonnemens de tous les Sages. De la colonne de feu, où l'Egyptien ne trouve que ténèbres, quelle clarté jaillit pour l'Israélite! Qu'allons-nous apprendre des ineffables grandeurs de Dieu; des honneurs infinis qu'il reçoit du prix immense du sacrifice qu'on lui offre; de la perfection du culte qu'on lui rend; de la magnificence de ses promesses; de la terreur de ses vengeances; de l'abondance de ses miséricordes! Ah! la Foi m'apprend à penser de Dieu d'une manière digne de lui;

et seul il pouvoit m'enseigner à penser ainsi. Je le vois servi en Dieu, glorifié en Dieu, agissant en Dieu. Idées divines, qui, en surpassant mon esprit, lui donnent de l'étendue. Eh! que ne trouve pas la Foi, s'écrie S. Bernard, *Quid non invenit fides?* Ce qui est inaccessible, elle l'atteint; ce qui est inconnu, elle le découvre; ce qui est éloigné, elle le rapproche; ce qui est éternel, elle le renferme dans son sein, *Quid non invenit fides?* A la lueur de son flambeau, je vois toute la dignité de mon être et de ma destination : je suis l'objet de l'amour éternel d'un Dieu, le prix de son sang, l'héritier de sa gloire. Il n'est pas jusqu'à ce corps mortel, partie de moi-même, dont je ne voye ranimer les cendres pour participer un jour à mon immortalité. Je pénètre jusques dans le royaume

céleste que Dieu me prépare. Je descends jusques dans l'abîme que Dieu m'avertit d'éviter. Je lis, jusques sur la poussière du tombeau dont Dieu doit me retirer, mes droits, mes devoirs, mes espérances; la Foi me les présente et les règle. Je retrouve, avec la cause des misères qui m'humilient, le fondement vrai de ce sentiment intime, dont la grandeur m'élève et m'ennoblit à mes propres yeux. *Quid non invenit fides?* Les biens de la vie, la Foi m'apprend à les dédaigner; souvent Dieu les accorde dans sa colère. Les maux, la Foi m'apprend à les supporter; souvent ils ne sont que l'épreuve de la vertu, toujours ils peuvent en augmenter le mérite. La Foi me montre dans les souffrances une conformité avec le Dieu qui fut mon Sauveur; ressemblance qui console, qui soutient, qui anime,

qui en vient jusqu'à plaire, *Quid non invenit fides?*

Si donc il est dans la Foi une profondeur qui nous étonne, n'est-il pas aussi dans nous une avidité de savoir que la Foi seule satisfait? Que d'importantes questions que la curiosité forme, et que la Foi seule décide! C'est la Foi qui nous ouvre le sanctuaire de Dieu; si elle nous couvre de ses ombres, c'est pour que nous puissions y entrer sans en être éblouis. D'une main, elle met sur nos yeux le bandeau respectable qui tempère le trop grand éclat de la lumière divine, sans en arrêter tous les rayons; et de l'autre, elle déchire en partie ce voile qui sera levé totalement un jour, pour faire rejaillir sur nous les splendeurs de la Divinité. Quelle vue, lorsqu'étalant à nos regards la majestueuse immensité des con-

seils de Dieu, la Foi nous en découvre la puissance dans les mystères, la sagesse dans leurs motifs, la sublimité dans leurs objets, la magnificence dans leur suite, l'unité dans leur accord. Quelle vue, lorsque rapprochant ce que l'infini sépare, Dieu et l'homme, la Foi nous montre Dieu tout occupé de l'homme, et l'homme divinisé par les bienfaits de Dieu; Dieu répandant ses grâces sur l'homme, et l'homme attirant sur lui les complaisances de Dieu, fixant sur lui les projets de sa bonté, les sentimens de son amour, les profusions de sa bienveillance; l'homme tellement fait pour Dieu qu'il peut s'en approprier les richesses, et prétendre au bonheur de Dieu lui-même! Quelle vue, lorsque la Foi pénétrant jusques dans l'Être de Dieu, nous développe l'unité de l'essence divine,

l'égalité des personnes, la splendeur de leur gloire, le concert de leurs opérations, l'éternité de leur coexistence! Je m'arrête. Eh! pourrions-nous suivre la Foi dans la brillante carrière qu'elle nous ouvre? De là, selon la remarque de S. Ambroise, il est vrai de dire que l'esprit de ceux qui n'ont pas la Foi, demeure resserré dans sa sphère étroite. Cette raison dont ils se parent, cette raison, dont il seroit à souhaiter qu'ils écoutassent la voix, cette raison qui doit servir elle même à faire sentir le prix et la nécessité de la Foi; cette raison, le Fidèle l'a sans doute aussi bien qu'eux; mais ils n'ont pas, comme le Fidèle, cette plénitude de connoissances par lesquelles la Foi supplée à la foiblesse de la raison, *Non capiunt Fidei magnitudinem angusta impiorum pectora.*

A la sublimité des connoissances auxquelles la Foi nous élève, elle réunit leur stabilité qui nous fixe. J'écoute avec attention, et j'observe avec soin, ceux qui la combattent. Je ne puis ni les concilier entre eux, ni les accorder avec eux-mêmes. Je ne vois de commun entre les Prophêtes du mensonge, qu'une haine implacable de la vérité. Chacun l'attaque à sa manière : l'un propose des doutes; l'autre hasarde des conjectures; celui-ci avoue comme vrai le même point que celui-là réfute comme faux. Des apparences, des incertitudes, des suppositions, des raisonnemens, dont l'obscure ambiguité essaye d'usurper le nom de profondeur : des contradictions éternelles, dont l'absurdité n'échappe qu'à ceux qui craignent de réfléchir : un assemblage d'idées con-

fuses, dont les principes varient, et dont les conséquences se détruisant par elles-mêmes, présentent des mystères plus inconcevables que ceux qu'ils rejettent; des maximes vagues et changeantes qui obscurcissent toute règle d'ordre, de justice, de sagesse, de subordination, de vertus et de mœurs; des paradoxes révoltans, où l'on ne voit clairement que la difficulté de les comprendre, l'aveuglement d'y souscrire, et le malheur de s'y conformer; voilà, mes chers Auditeurs, voilà ce que nous offrent toujours ceux qui ont fait naufrage dans la Foi. Et si vous refusez de m'en croire, c'est à vous-mêmes que je consens à m'en rapporter.

Montrez-nous, parmi les ennemis de la Foi, un point fixe qui les ait réunis, un motif certain qui

les ait tranquillisés, une règle universelle qui les ait conduits? Dites-nous comment ils pensent, et ce qu'ils adoptent. Vous l'ignorez, j'en réponds; et ils ne le savent pas eux-mêmes. Vous en consulteriez des milliers, vous entendrez autant de divers langages; et vous n'en extrairiez pas l'aveu général d'une seule vérité. Le Dieu créateur, l'ame de l'homme, la liberté, les devoirs, les lois mêmes de la société, la vie future, tout est en proie à l'inconstance des opinions, à l'opposition des pensées, à la diversité des jugemens, aux caprices de l'imagination, à la bizarrerie des systèmes. Ceux qui furent formés depuis des siécles, ont vieilli; d'autres leur ont succédé sans être appuyés plus solidement; sur leurs débris, s'en sont

élevés de nouveaux, dont on prévoit déja la chute. Pour rendre leurs noms fameux, on vit autrefois des Mortels insensés entreprendre d'élever jusques au Ciel la hauteur d'une tour qu'ils commencèrent à construire. Bientôt la confusion des langues les empêcha de s'entendre. Ce fut le moyen que Dieu fit servir à l'anéantissement de leurs projets. Ils se séparèrent, ne laissant à la postérité que le monument de leur honte et de leur orgueil. Nous avons sous les yeux un spectacle à peu près semblable. Nous voyons l'Impiété rassembler, accumuler, entasser toutes les erreurs. Elle n'est point encore parvenue à en établir le règne uniformément : et déja les ouvriers d'iniquité qu'elle employe sont frappés d'aveuglement. Rien n'est suivi dans leurs desseins, que la fureur

qui les anime. Ils veulent persuader les autres; et ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Tels sont leurs vains efforts; jusqu'à ce que le jour marqué par le Seigneur dans les décrets de sa vengeance, les sépare enfin des Fidèles qu'ils travaillent à séduire, et les réunisse à jamais aux Démons dont ils osent être les organes.

Spectacle bien différent, également glorieux pour elle, et consolant pour nous, que celui que la Foi nous offre! Environnée d'une lumière incorruptible, elle éclaire tous les temps. Remontez, mes chers Auditeurs, jusqu'à l'origine du Monde, vous y trouverez la Foi aux promesses du Libérateur que Dieu vouloit nous accorder dans la plénitude des temps. Les Prophêtes annonçoient, et les Patriarches at-

tendoient le même Messie, qu'ont vu et qu'ont prêché depuis les Apôtres. Depuis les Apôtres, parcourez les siécles qui séparent le nôtre du leur; vous verrez les mêmes mystères proposés, les mêmes vérités enseignées, les mêmes dogmes révélés. Toujours la Foi, dit S. Thomas, a renfermé en substance les divers articles qui ont pu être successivement plus amplement développés, sans que jamais on y aperçût ni contrariété, ni différence, ni altération; parce que la Foi, remarque Tertullien, est immuable comme Dieu même. D'où il suit, et c'est la conclusion de l'Apôtre, qu'il n'est ni vent de doctrine qui doive nous agiter, ni nouveauté qui doive nous plaire : il n'y a qu'un même Dieu, il ne peut y avoir qu'une même Foi. Ni Dieu, ni la Foi ne peuvent changer, *Unus*

Dominus, una Fides. [Ephes. IV. 5.]. Elle assujettit également tous les hommes. Dieu partage ses dons entre eux : qualités naturelles, distinction de rang, éclat de naissance, étendue d'autorité, voilà par où ils diffèrent; mais le Pasteur et les Fidèles, les Grands et le Peuple, le Monarque et les Sujets ont le même Dieu et la même Foi, *Unus Dominus, una Fides.* Elle réunit toutes les nations. Autant que par la distance des climats, elles sont souvent éloignées par leur génie et leurs usages ; mais, s'agit-il de la Foi? Interrogez le Fidèle qui vit au delà des mers, dans des terres étrangères, dans des régions sauvages; dans sa Foi, vous trouverez exactement la vôtre : elle a pour objet, le même Dieu, le même Rédempteur, la même Eglise, les mêmes Sacremens, le même Evan-

gile; et, si quelque chose distingue de vous ces peuples, c'est que souvent ces peuples conforment plus que vous leurs mœurs à leur Foi, *Unus Dominus, una Fides.*

Il doit en être ainsi, mes chers Auditeurs; et pourquoi? Parce que la Foi étant fondée sur la vérité de Dieu, elle en retrace sensiblement les caractères dans cette ancienneté que rien ne vieillit, dans cette perpétuité que rien n'interrompt, dans cette unité que rien ne divise, dans cette immutabilité que rien n'altère, dans cette solidité que rien n'ébranle, dans cette universalité que rien ne dément; et de là, cette pleine et entière certitude qui tranquillise. Car, dès que je crois sur la parole d'un Dieu essentiellement vrai; il est essentiellement dans la nature de la Foi d'être

exempte de tout mensonge. Ce qui a fait dire à S. Thomas, qu'à considérer le principe sur lequel elle s'appuye; de toutes les connoissances, la plus certaine, c'est la Foi. De là, l'opposition manifeste entre le doute volontaire et la nature de la Foi, parce que la vérité suprême de Dieu exclut également toute incertitude et toute erreur. De là, enfin, selon les souhaits que faisoit S. Paul aux Romains, la paix et la consolation que nous voyons régner dans les ames saintement affermies dans la Foi, *Deus repleat vos omni gaudio, et pace in credendo.* [Rom. xv. 13.].

Mais comment acquérir des connoissances et si sublimes et si invariables? Dieu, répond S. Hilaire, ne nous appelle point à la vie bienheureuse par des questions difficiles,

Nec per difficiles Deus nos ad beatam vitam quæstiones vocat. Ce n'est point à la supériorité des talens, ni à la vivacité de l'esprit, ni à l'étendue des lumières qu'il a attaché les promesses du salut, et la découverte des voies qui y conduisent. Jésus-Christ, ordonnant à ses Apôtres d'instruire les nations, ne leur prescrit pas de les former à la noble simplicité du Christianisme par la sublime méthode des sciences. Il ne dit point : Celui qui ne raisonnera pas, qui ne pénétrera pas; mais il dit: Celui qui ne croira pas, sera condamné, *Qui non crediderit condemnabitur.* [Marc. XVI. 16.]. Il s'agit donc uniquement de croire; il s'agit d'écouter les maîtres dans la Foi, qui doivent puiser eux-mêmes dans les enseignemens de l'Eglise ce qu'ils vous proposent de sa part. Et, dès qu'ils vous parlent

le langage de cette mère commune des Fidèles, revêtue si sensiblement des caractères de l'autorité divine; il ne vous reste qu'à en recevoir les leçons avec la docilité d'un Fils. Et, parce que l'Eglise est seule et la dépositaire et l'interprête de la doctrine de Jésus-Christ; elle est donc aussi la seule qui puisse et qui doive nous la transmettre. Soyez-lui soumis d'esprit et de cœur, et vous avez la Foi.

Eh! pourquoi, demande-t-on fièrement, pourquoi conduire ainsi tous les hommes par la voie de la soumission? C'est, répond l'Ange de l'Ecole, parce que cette voie est la seule qui soit avantageuse à l'homme. Vous voudriez, Esprits vains et téméraires, laisser au simple peuple cette soumission qui vous humilie, et vous frayer une route qui vous sépare de lui. La crainte d'être con-

fondu avec le vulgaire, vous écarte du vrai chemin, où, comme le vulgaire, vous devez marcher. Mais prenez garde, je vous prie. La Religion, bonne pour le peuple, est donc évidemment, de votre aveu, la véritable; car il falloit que le peuple eût une Religion. Or, vous accusez le peuple de manquer de lumières. Il falloit donc qu'il trouvât, dans les enseignemens de la Foi, ce qu'il ne pouvoit pas chercher dans la stérilité de ses connoissances. Ce peuple, vous le regardez comme porté à la superstition; il falloit donc que les leçons précises de la révélation triomphassent dans lui du penchant à être superstitieux; et le Monde, en effet, n'a cessé de l'être que par l'établissement de la Religion; témoin l'abolition de tant

d'usages insensés, de tant d'observances puériles, de tant de sacrifices barbares, qui ont disparu partout où la Foi a pénétré. Enfin, puisque le peuple ne peut pas sonder les énigmatiques secrets de votre incompréhensible philosophie, il falloit donc le conduire, non par les sentiers épineux des recherches, des combinaisons du raisonnement, mais par le moyen clair et abrégé de l'autorité. Cette autorité n'appartient et ne pouvoit appartenir qu'à Dieu. Il s'agissoit uniquement d'en rendre les droits sensibles; Dieu l'a fait en la caractérisant par des signes extérieurs, capables de frapper les hommes. C'en est donc assez pour rendre leur soumission raisonnable, nécessaire et facile; c'en est assez pour l'exiger.

Quels sont donc ensuite les torts de la Foi, par rapport à ces Esprits superbes, qui ne veulent point de la Foi du peuple? C'est sans doute qu'il n'y ait pas pour eux une Religion à part; c'est que Dieu ne les ait pas consultés avant que de les assujettir; c'est qu'il ne leur soit pas donné d'assister à ses conseils comme autant de Ministres de sa sagesse; c'est, en un mot, que la Foi, pour des Esprits simples, doive être aussi celle des Esprits forts. Or, je prétends que, pour ces derniers, la voie d'autorité est pour le moins aussi nécessaire. Où en sommes-nous, si c'est à ceux-ci qu'il appartient de régler la Religion? Il y aura donc parmi les hommes autant de Religions différentes, qu'il leur plaira d'accréditer de diverses opinions? Ce seront donc des Religions toutes

humaines? Il dépendra des hommes de fixer ce qu'ils doivent à Dieu; et Dieu, comme le Monde, sera donc livré aux ténébreuses discussions de l'esprit humain? Ici, la profane antiquité se présente à moi; j'en rappelle avec étonnement les délires, et je vois qu'ils eurent pour auteurs de prétendus Sages, dont la funeste célébrité consacra les égaremens. Dans le sanctuaire même des sciences, l'Egypte, la Grèce et Rome; je vois la honteuse réunion des plus palpables et des plus monstrueuses erreurs! De nos jours, au milieu des éclatantes lumières qu'a répandues le Christianisme, et jusques dans son sein, je vois l'effort de quelques hommes tristement fameux qui s'en écartent, tâcher de déraciner, avec les dogmes, toutes les vertus; mettre toutes les pas-

sions du cœur en liberté; vouloir affranchir l'esprit de tout esclavage, ne donner à la raison rien qui la contente; permettre aux penchans tout ce qui les satisfait; s'appliquer avec acharnement à ébranler tous les bons principes, que de leur part rien ne remplace; renverser tout sans rien savoir construire; ravager tout dans l'Univers, sous prétexte de le réformer, pour le laisser ensuite au milieu de ses débris et de ses ruines. Il falloit donc, et la conclusion est évidente, il falloit conduire tous les hommes, ceux même qui se piquent d'être les plus éclairés, comme les plus simples, il falloit les conduire par voie d'autorité et de soumission, et non par voie de raisonnement. Vous ne voulez point de la Foi du peuple; et moi je ne cesserai

de dire: Malheur à ceux qui ne sont pas peuple par la docilité de la Foi.

Conciliez, mes chers Auditeurs, les droits de la raison avec la docilité de la Foi; je vous en expose le moyen, il est facile. Priez d'abord le Dieu de vérité qu'il vous éclaire. Faites servir les avantages d'un esprit droit à bien pénétrer les puissans motifs de la Foi, et qu'une humble simplicité vous livre à un guide si sûr. A sa suite, combien vous recueillerez de mérites pendant la vie; combien de douceurs vous goûterez à la mort! La fin de votre exil, la possession de votre patrie, une vie future, la gloire de Dieu, Dieu lui-même; quelle vue dans les derniers momens! Disons mieux: quelles délices pour les vrais Fidèles! Plus d'une fois on en a vu anticiper,

en quelque sorte, par la confiance que la Foi inspire, la jouissance des biens qu'elle promet, se réjouir au souvenir seul de la maison de Dieu qu'ils espéroient habiter, et dont la Foi leur avoit annoncé les merveilles, *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus.* [Ps. CXXI. 1.]. Vous êtes coupables, direz-vous; et c'est pour cela que la Foi vous trouble. Vous êtes coupables; mais la Foi offre à la sincérité de vos larmes un Dieu qui pardonne au repentir du pécheur; et elle met sous vos yeux l'Homme-Dieu, qui, par son sang, a expié efficacement le péché. Vous êtes coupables; l'Eglise n'ignore pas votre fragilité et vos chutes; et c'est à l'instant même où vous allez paroître au tribunal du Souverain Juge pour en rendre compte, qu'elle le

rappelle, *Licet peccaverit* (*); et c'est par le mérite de votre Foi qu'elle s'enhardit à solliciter votre grâce, *Sed credidit.* Il est vrai, cette ame, dit-elle, excite, ô mon Dieu, votre colère par des infidélités de conduite; mais, toujours docile à votre parole, elle ne porte pas l'orgueil jusqu'à en méconnoître l'autorité, *Licet peccaverit.* Il est vrai; elle fut pendant un temps infectée du péché; mais elle reconnut votre voix qui lui en montra l'énormité, et qui en désira l'expiation, *sed credidit.* Il est vrai, comme accablée sous le poids des sens, elle eut quelquefois le malheur de céder volontairement à leur empire; mais, quand il s'agissoit de vos témoignages, elle s'éleva au dessus des sens, elle les força de se taire pour vous écouter et pour vous

(*) Prières des Agonisans.

croire, *Licet peccaverit.... credidit.* Il est vrai, trop touchée des objets sensibles qui l'environnoient, elle fut criminellement éprise de leurs charmes; mais elle n'oublia jamais les objets invisibles dont lui parloit la Foi; et, lors même qu'elle mettoit un obstacle à leur possession, elle ne cessa pas de les respecter. *Licet peccaverit, credidit.* Vous vous ressouviendrez, grand Dieu, de la foiblesse de l'homme. Son corps, que la mort va frapper, étoit une source d'infirmités et de misères: mais son ame, la plus noble partie de lui-même, rendit toujours à vos oracles les hommages qui leur sont dûs. Qu'il soit donc humilié pour un temps dans la terre, ce corps de péché; mais que l'ame, qui vous a toujours offert le sacrifice de ses lumières, entre dans les splendeurs de votre gloire.

C'est, mes chers Auditeurs, jusques à votre tombeau que l'Eglise, cette mère tendre, se prépare à vous suivre; c'est sur votre tombeau qu'elle paroîtra armée de votre Foi pour vous défendre. C'est au nom de votre Foi qu'elle demandera pour vous à Dieu ses miséricordes : Qu'il règne avec vous, Seigneur, dira-t-elle, parce qu'il a cru en vous, *Quià in te credidit, gaudia sempiterna possideat.* Que ces liens sacrés qui l'unirent sur la Terre à l'assemblée des Fidèles, dont vous êtes le Chef, l'associent encore dans le Ciel à l'assemblée des Bienheureux, dont vous êtes le bonheur, *Sicut vera fides junxit Fidelium turmis, tua miseratio societ Angelicis choris.* Ce sont là les vœux, et l'espérance de l'Eglise; c'est là le secours et l'efficacité de la Foi. Honorez-la donc, aimez-la donc, conservez-

la donc, et n'oubliez pas qu'il faut montrer votre Foi par vos œuvres; que sans les œuvres, comme l'a dit expressément l'Apôtre S. Jacques, votre Foi n'est qu'une Foi morte. *Fides sine operibus mortua est.* [Jacob. II. 26.]. Que ce soit donc, dans vous, une Foi vive, agissante, animée, soutenue par le mérite des vertus.

Monseigneur, ce double mérite d'un esprit soumis aux oracles de la Foi, et d'un cœur docile à ses préceptes, Dieu l'a préparé dans vous par la droiture d'une raison qui cherche le vrai, et par la douceur d'un caractère qui se plie à ses impressions. La justesse du discernement qui apprécie la vérité, vous en rend la persuasion plus facile; et les dispositions d'un cœur fait pour la vertu, vous invitent elles-mêmes à la suivre.

S'il est heureux pour vous, Mon-

SEIGNEUR, d'en éprouver naturellement l'attrait; qu'il sera avantageux pour la vertu de vous trouver toujours fidèle à ses leçons! Ce sera pour elle un beau triomphe aux yeux des hommes, que de pouvoir leur montrer un Prince en qui la sagacité des lumières, la générosité des sentimens, l'agrément des qualités sociales, les charmes de la bonté, sont illustrés par le mérite essentiel de la Religion.

J'ose le dire, MONSEIGNEUR, vous en avez contracté le noble engagement. En jetant le fondement des plus grandes espérances, vous vous êtes prescrit de grands devoirs; vous vous devez à vous-même de soutenir, par la perfection de votre conduite, la haute idée que vous avez inspirée de votre sagesse. Si les hommes attendent beaucoup de vos talens et du goût naturel qui

vous porte à les cultiver; les éloges qu'ils donnent à votre modération, l'amour réfléchi du bien qu'à juste titre ils vous attribuent, votre attachement décidé aux grands principes du Christianisme : tout les autorise à se promettre dans vous un Prince aussi supérieur par ses vertus que par son rang; et je dois ajouter que l'intérêt le plus vif et le plus tendre, pour votre auguste Personne, les engage à réunir, à des augures si favorables, les vœux les plus universels et les plus ardens.

C'est, MONSEIGNEUR, par ce suffrage de l'estime et de l'affection des hommes, que Dieu vous indique lui-même ce qu'il exige de vous. Vous lui devez beaucoup. Mesurez sur l'étendue de ses dons celle de votre reconnoissance. Faites toujours servir à sa gloire ce qu'il a fait pour

la vôtre. C'est là le grand et l'unique moyen de fonder, sur la gloire de ce Monde, des droits aux récompenses de l'autre. Cette Foi vivifiante deviendra pour vous l'heureux principe d'une vie éternelle, que je vous souhaite.

SERMONS

POUR LES FÊTES

DE LA SAINTE-VIERGE.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE-VIERGE.

Ne timeas Maria, invenisti enim gratiam apud Deum.

Marie, ne craignez pas, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. *S. Luc*, ch. I.

Est-il donc étrange, Chrétiens auditeurs, que Marie, à la vue de l'Ange qui vient lui annoncer les plus frappantes merveilles, paroisse, dans son étonnement, livrée au trouble et à la crainte? Un Dieu vient se faire homme, et habiter

parmi les hommes! C'est elle qui donnera naissance à ce Dieu Sauveur; c'est de la part de Dieu qu'elle reçoit cet oracle; c'est le Ministre de ce même Dieu qui lui rend déja son hommage! Ah! comment ne se fût pas troublée alors la plus humble de toutes les Créatures? Tant de grandeur, au lieu de l'éblouir, sert à la confondre. A la Majesté de l'Être Suprême, elle oppose le souvenir de son néant; elle répond à la voix de l'Ange, par l'aveu sincère de la surprise où il la jette. Il faut, pour la rassurer contre la soumission de sa Foi, toute la perfection de son obéissance, toute la force des promesses qui lui sont faites de la protection de Dieu sur elle. *Ne timeas.*

Quel assemblage admirable de vertus et de gloire ne nous pré-

sente donc pas aujourd'hui Marie. C'est véritablement le jour de son triomphe: n'est-il donc pas juste qu'il soit consacré à célébrer ses grandeurs?

Pour mieux les développer, je cherche à y réunir tout ce que ce mystère a procuré de glorieux à Marie. Je dis, tout ce que ce mystère lui a procuré de glorieux: puisqu'à proprement parler, toute sa gloire n'est qu'une suite de ce mystère bien approfondi. Occupons-nous donc de la gloire de Marie, et cherchons à profiter de l'exemple que Marie nous donne par sa gloire même.

Voyons comment elle se prépare aux grandeurs que Dieu lui destine: première Partie. Quels sentimens elle réunit à ces grandeurs, aussitôt qu'elle en est comblée: seconde Partie. Apprenons de là, ce qui

doit efficacement disposer à l'élévation, et ce qui doit soutenir saintement dans l'élévation. Bien que ce sujet semble plus particulièrement devoir intéresser les Grands, il est utile à tous, puisqu'il est dans tous des désirs d'élévation, et pour tous, relativement à leur état, une sorte d'élévation. Qu'ils apprennent par quelles voies il est permis de s'élever au delà de son état ; et comment il faut se conduire dans l'élévation plus ou moins grande où Dieu nous a placés. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, Chrétiens auditeurs, c'est ici le jour où se manifeste, dans toute sa splendeur, la gloire de Marie, puisque c'est le jour auquel un Dieu devient son Fils ; et voilà ce qui autorise tous les honneurs

que, de toutes parts, le Monde chrétien s'empresse à lui rendre. Elle est Mère d'un Dieu : à ce titre seul, elle est supérieure à tous nos hommages, *Quibus te laudibus efferam?* Mais, pour trouver une source d'instruction dans le mystère de ses grandeurs, voyons comme Marie étoit préparée à ce titre d'une grandeur suprême. Elle n'y avoit point aspiré par l'ardeur des désirs; et, en même temps, elle s'y étoit disposée par la solidité des vertus. Double mérite bien opposé à la conduite trop ordinaire des hommes, qui souvent ne mettent à l'empressement de parvenir aux honneurs aucun frein, ni dans les moyens de s'en rendre dignes aucun effort.

Totalement éloignée de l'agitation tumultueuse que produit toujours une ambitieuse avidité, Marie, loin

de livrer son ame à ces désirs inquiets dont la vanité est le principe, et dont l'activité cause le tourment, étoit ensevelie dans le silence de la retraite, pour s'y occuper de Dieu, lorsque l'Ange vient lui annoncer, de la part de Dieu, qu'elle est destinée à en devenir le temple et le sanctuaire, *Missus est Angelus a Deo.* [Luc. 1. 26.]. Cette seule idée de la gloire que le Ciel lui prépare, ce respectueux langage de l'Envoyé du Très-Haut, alarmèrent aussitôt la modeste timidité de Marie, *Quœ cum audiisset, turbata est.* [Ibid. 29.]. A la vue du choix brillant, dont Dieu l'honore, elle ne marque que de la surprise, parce que ce n'est point un choix que, de sa part, sollicite l'orgueil, que s'attribue la présomption, que se ménage l'artifice, *Cogitabat qualis esset ista saluta-*

tio. [Ibid.]. Elle soupiroit, il est vrai, après la venue du Messie; elle cherchoit à en hâter le moment, par l'ardeur d'un zèle, dont l'objet étoit le salut du Monde; elle en demandoit avec instance le Rédempteur aux Cieux et à la Terre. Mais elle ne s'étoit point nourrie de la noble et consolante idée qu'elle étoit cette Vierge privilégiée dont il devoit naître; elle ne s'étoit point permis d'attendre et d'espérer une distinction si marquée; elle ne se proposoit, pour elle, d'autre intérêt que celui de reconnoître saintement, de goûter efficacement, de seconder fidèlement le bienfait de la Rédemption.

Ah! plus ses désirs sont bornés, plus son ame est grande. Moins elle s'occupe d'elle-même, plus elle occupe le Seigneur. En s'interdisant

les vœux que forme l'intérêt propre, elle fixe la libéralité divine qui distribue les grâces, et elle parvient à tout, parce qu'elle se persuade modestement ne mériter rien. Ainsi reduit-elle d'avance en pratique la maxime que l'Apôtre nous a depuis enseignée, lorsqu'il nous fait entendre qu'il faut laisser à Dieu le soin d'élever aux honneurs ceux qu'il y destine, *Nec quisquam sumit sibi honorem.....; sed qui vocatur a Deo.* [Hebr. v. 4.].

Ce n'est pas, mes chers Auditeurs, qu'on puisse indifféremment blâmer tout désir modéré d'avancement, tout moyen légitime de le réaliser. Il est dans l'ordre naturel des choses, il est dans les vues de la Providence, il est de la sagesse qui préside au gouvernement du Monde, que dans les honneurs,

comme dans la fortune, il y ait différens degrés, pour que les divers progrès d'un mérite humain ayent dans ce Monde une récompense. Sans doute il est juste que dans la société civile une économie de distinctions et de rangs réponde avec proportion à la variété, à l'importance des talens et des services. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est des désirs que réprouve la vraie sagesse, la sagesse chrétienne; et ce sont ces désirs que le Sage demandoit au Seigneur d'éloigner de lui, *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte à me.* [Eccl. XXIII. 5.]. Ce sont ces désirs dont l'orgueil est l'unique source. On veut parvenir, on veut s'élever, on veut de l'éclat, et on n'envisage dans la grandeur que le spectacle éblouissant de la grandeur même. Ce sont

ces désirs dont l'illusion est l'aliment. La vue de la gloire à laquelle on prétend, jette, dans l'esprit de ceux qui la recherchent, un prestige d'idées qui en grossit l'image; dans leurs cœurs, une chaleur de sentiment qui en enflamme l'avidité; dans leurs demandes, une impétuosité fougueuse qui en poursuit la jouissance. Ce sont ces désirs que de séduisans prétextes autorisent sous le nom spécieux de noblesse d'ame, de supériorité de vues, d'élévation de pensées; on se justifie à soi-même, en s'y livrant, les traits de la hauteur, l'injustice des moyens, les violences de la rivalité. Ce sont ces désirs que le trouble accompagne; on voit toujours de trop loin le terme où l'essor d'une ardeur impatiente s'empresse d'arriver; le plus léger obstacle irrite, le plus court délai déconcerte: il ne

faut que l'apparence d'un succès moins complet pour désespérer. Ce sont ces désirs que la témérité forme; on jette rapidement un regard frivole sur la perspective du sort heureux qu'on se promet. Comme pour en jouir d'avance, on ne mesure point par ce simple coup-d'œil l'intervalle qui en sépare; on se croit aisément en état de le franchir. Tout occupé de ce qu'on voudroit envahir, on ne réfléchit pas sur le peu que l'on possède, et l'on prend pour capacité de remplir le poste le plus éminent, la présomptueuse envie d'y monter. Ce sont enfin ces désirs effrénés que leur excès nous force à regarder comme rares, et qu'il est humiliant de regarder seulement comme possibles. Au lieu que Marie étoit prête à sacrifier la plus haute élévation à une seule vertu; quel-

quefois on sacrifieroit toutes les vertus au plus léger espoir d'élévation.

Et voilà, mes Frères, et voilà les désirs incompatibles avec la véritable grandeur ; puisqu'évidemment il en résulte une agitation, non-seulement destructive de toute tranquillité, mais nécessairement opposée à toute vertu. Et quelle vertu peut posséder une âme qui ne se possède pas elle-même ? Quel ordre peut régner dans un cœur que ne règle pas la modération chrétienne? Que de désordres ne peuvent point produire les désirs violens qu'on ne soumet pas à Dieu, qu'on ne subordonne pas à ses desseins? Que dis-je? n'est-il pas visible au contraire qu'on met obstacle au choix de Dieu, quand on ne pense qu'à forcer celui des hommes? David s'occupoit peu de

la splendeur du trône, quand le Seigneur ordonna à Samuel de le sacrer Roi. Les hommes célèbres, dont les annales du Peuple saint nous ont transmis l'éloge, sont ceux que Dieu lui-même avoit choisis pour éclairer ce Peuple ou pour le conduire. Un désir tout humain peut aisément aveugler ceux qu'il entraîne; et l'on ne marche en sûreté qu'à la lumière de Dieu, *Nec quisquam sumit sibi honorem.....; sed qui vocatur a Deo.*

Que si nous voulons sur ce point nous en rapporter au jugement même du Monde, ne regarde-t-il pas ordinairement comme moins susceptibles de véritable grandeur ceux qui la recherchent trop avidement? Ne croit-il pas apercevoir, dans l'excès de ce désir, ou un discernement peu juste du fardeau dont

on ose se charger, ou une confiance accordée témérairement aux forces qu'on s'attribue? Ne prononce-t-il pas ouvertement que c'est mériter moins les honneurs que de les trop ambitionner? Il y a plus encore, et si c'est une maxime assez généralement adoptée des hommes, que de toutes les passions, l'ambition est la plus noble; n'est-il pas vrai aussi que ceux mêmes qui en écoutent le plus la voix rougiroient d'en laisser trop remarquer l'empire; qu'ils dissimulent au dehors la trop grande activité des désirs qui intérieurement les dévorent; et qu'ils croyent ajouter à la gloire qu'ils ont l'avantage de recueillir, lorsqu'ils peuvent se parer, aux yeux du Monde, de la modération avec laquelle ils y ont aspiré? C'est que nous avons tous, au dedans de

nous-mêmes, un sentiment que la raison donne, et que perfectionne le Christianisme, et qui nous apprend qu'il y a bien de la grandeur à ne pas ériger ainsi la grandeur en idole, *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte a me.*

Il est cependant, mes chers Auditeurs, une manière bien légitime de s'en attirer le solide éclat; et c'est précisément ce que fait Marie, en susbtituant, à la vivacité des désirs, la réalité des mérites. Aussi voyons-nous qu'avant que de lui révéler le mystère ineffable de la maternité divine, le Ministre de Dieu reconnoît et honore dans elle la plénitude de grâce dont elle est ornée, *Ave gratiâ plena* [Luc. 1. 28.]. Que si un Ange est député de la part de Dieu; il est envoyé à une créature aussi pure que les

Anges mêmes, *Missus est Angelus à Deo.... ad Virginem.* [Ibid. 27.]. Que s'il lui annonce que le Seigneur déployera pour elle sa toute-puissance, c'est après qu'elle a opposé à la magnificence des promesses du Seigneur l'héroïsme de ses sacrés engagemens, *Ne timeas: virtus Altissimi obumbrabit tibi.* [Ibid. 35.]. En un mot, ce n'est qu'après l'avoir assurée qu'elle a trouvé grâce auprès de Dieu, qu'il lui déclare positivement qu'un Dieu même sera son Fils, *Invenisti gratiam apud Deum..... Paries filium..... Filius Altissimi vocabitur.* [Ib. 32.]. C'est à-dire, mes chers Auditeurs, que Marie avoit préparé de sa part le grand ouvrage, que le Fils de Dieu devoit consommer, sur la terre, en lui présentant, dans elle-même, la consommation de toutes les vertus qui fixent les complaisances du Ciel;

c'est-à-dire, qu'en offrant à Dieu ce qu'il y a de plus saint, elle le mettoit en liberté d'accomplir par elle ce qu'il y a de plus grand. Manière de s'élever, la seule vraiment digne de la sublimité de son élévation!

Et telle, sans doute, à proportion, devroit toujours être la voie qu'on cherche à s'ouvrir vers le terme qui fixe les vœux. N'est-ce pas dénaturer l'idée de la véritable gloire que de connoître, pour y arriver, d'autre route que celle de la vertu? N'est il pas incontestablement vrai, au tribunal de la conscience et de la droiture des hommes mêmes, qu'il est bien plus honorable de mériter sans obtenir, que d'obtenir ce qu'on n'a pas su mériter; que la protection, si elle n'agit pas en faveur du mérite, anéantit presque tout le prix de ce que la faveur

seule accorde; qu'il est quelquefois peu de distance entre le titre d'une juste honte et celui d'un honneur dont on est injustement décoré; qu'il est par conséquent de l'intérêt essentiel de ceux qui se proposent d'y atteindre, de commencer par en établir les premiers fondemens dans eux-mêmes, dans leurs ames, dans leurs mœurs et dans leur conduite?

Sans cette préparation nécessaire à l'illustration, il est de la Providence de Dieu ou d'en éloigner ceux qui ont la témérité d'y prétendre, ou de laisser succomber sous son poids ceux qui ont le malheur d'y parvenir. Je dis le malheur, parce qu'il est inévitable d'y trouver de grands écueils, si de grandes vertus ne viennent pas y soutenir. Ainsi l'ont toujours compris ceux dont la sagesse re-

doutoit la décoration et la gloire. Témoins tant d'hommes illustres, que les annales de l'Eglise et les fastes même du Monde nous représentent comme ayant été forcés, par la Providence, à occuper, pour le bonheur commun, des places qu'ils avoient eu la générosité de fuir, en ne travaillant qu'à les mériter.

D'où il suit que, dans les vues de Dieu, rien n'est plus capable de faire échouer les projets de l'ambition, ou d'en anéantir le succès, que le vide des vertus. Malheur par conséquent à ceux qui, contens d'un mérite, en quelque sorte étranger, celui de leur nom et de leurs ayeux, se borneroient à en faire valoir le lustre, sans y ajouter personnellement celui de leurs œuvres; qui ne s'appliqueroient point à faire revivre

dans eux-mêmes les travaux de ceux dont ils veulent, comme par droit de succession, recueillir les fruits; qui, de la noblesse même de leur destinée, se feroient en quelque manière un titre de dispense des soins assidus qui doivent les préparer à bien la remplir; qui, par la dissipation des amusemens, par la stérilité du loisir, et peut-être par la licence et le désordre, remplaceroient, dans la jeunesse, les sérieuses occupations d'un temps, dont l'âge mûr ne répare point la perte. Par là même qu'on veut monter plus haut, il faut un redoublement d'efforts. Et quoi de plus imprudent, quand on aspire à paroître, que de ne pas former autour de soi le cortége des qualités nécessaire pour se montrer?

Et ce n'est pas là seulement, Chrétiens auditeurs, une conve-

nance que la réflexion découvre ; c'est un devoir dont la conscience avertit. Car, puisque c'est dans la vocation qui lui est propre, nous dit S. Paul, que chacun doit se sanctifier, *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est* [1. Cor. VII. 10.]; il faut donc apporter à son état tout ce que cet état demande. Et, parce qu'il est ordinaire qu'à un état brillant, soient réunies des fonctions importantes ; il est donc d'une obligation étroite d'acquérir les qualités que ces fonctions exigent, et qu'elles supposent. Ce seroit donc visiblement un désordre, et un grand désordre, que de vouloir uniquement dans l'élévation ce qu'elle présente de gloire, sans se disposer à bien remplir ce qu'elle prescrit de devoir. D'où il est facile de conclure que ce qui paroît, selon le Monde, favoriser davantage les

vues de l'ambition, fonde plus indispensablement devant Dieu la nécessité des vertus; que ceux qui sont le plus élevés par le droit de la naissance et les prérogatives du rang, doivent plus aussi s'efforcer à en soutenir le poids; et que l'étendue même des honneurs auxquels on est destiné, devient la mesure des moyens qui peuvent et qui doivent en illustrer la possession.

C'est une maxime consacrée par J.-C., qu'on demandera beaucoup à celui à qui il aura été beaucoup donné, *Cui multùm datum est, multùm quæretur ab eo.* [Luc. XII. 48.]. Désirer de recevoir beaucoup, c'est donc s'imposer la nécessité d'avoir beaucoup à rendre; c'est avoir à rendre à Dieu un compte beaucoup plus grand, à proportion que les bienfaits de Dieu auront été plus grands eux-mêmes. Et ne

vous y trompez pas, mes Frères: quoique des biens d'un ordre purement naturel soient sans doute d'un moindre prix; par là même que c'est Dieu qui les distribue, et qu'ils sont un effet de sa libéralité, il faut donc répondre à ses vues, et par conséquent se préparer à en faire l'usage légitime qui peut seul sanctifier les dons de Dieu. Ah! mes Frères, la réclamation des hommes en déféreroit elle-même l'abus au tribunal du Seigneur. Jamais ils n'ont cessé d'apercevoir la liaison essentielle qui se trouve entre les grandes places qu'on désire, et les grandes dispositions de ceux qui doivent les occuper. Singulièrement éclairés sur ce point par leur intérêt propre, rapprochant toujours avec sévérité, pour les comparer ensemble, ces deux objets; assez généralement ils ap-

plaudissent par équité aux honneurs dont on s'est rendu digne; et, plus ordinairement encore, ils se vengent, par leurs censures, de la fausse gloire qu'on leur a paru usurper.

Au moins est-il certain qu'il n'y a point et qu'il ne peut point y avoir de gloire réelle et solide aux yeux de la Religion, que celle qui est établie sur les dispositions qui la précèdent; et c'est ici, mes chers Auditeurs, la justification sensible de la morale chrétienne. Si l'on en croit ceux qui se plaisent à la décrier, sans s'être appliqués à l'approfondir; la Religion énerve l'ame par la modération qu'elle lui inspire; elle étouffe le principe des grandes actions, en réprimant l'activité des grands désirs; elle met obstacle à l'héroïsme, en donnant un frein aux sentimens qui font les héros. Mais prenez garde, Chré-

tions; s'il est vrai que la Religion ne réprouve que l'impétuosité des passions que le cœur nourrit, et qu'elle prescrive en même temps l'étude et l'exercice des vertus qui forment le cœur; s'il est vrai que la Religion ne condamne que le tumultueux délire auquel l'ambition se livre, et qu'en même temps elle dirige les moyens honnêtes et les justes progrès de l'avancement; s'il est vrai que la Religion ne blâme que la témérité insensée qui veut aboutir au terme, sans avoir parcouru la carrière, et qu'en même temps elle enseigne la noble méthode de la fournir et de la suivre; s'il est vrai que la Religion ne s'élève que contre l'injuste disproportion des prétentions et de la capacité, et qu'en même temps elle ordonne de concilier les préparatifs avec les projets; si elle ne proscrit

pas la gloire, et si elle oblige seulement à marcher toujours dans la route honorable qui doit y conduire; que deviennent les plaintes réitérées, les vaines et fausses déclamations qu'on ose former contre elle? Que le Monde réponde: Est-ce par le désir des grandeurs ou par la grandeur des qualités qu'on est véritablement grand? Lequel est le plus intéressant, pour le bien commun des hommes, ou d'en voir plusieurs qui soupirent ardemment après l'élévation, ou d'en trouver un grand nombre qui s'appliquent efficacement à la mériter? Le Monde, si souvent ravagé par les fureurs de l'ambition, ne seroit-il pas plus heureux par l'utilité des travaux? N'est-ce pas une règle avouée par la sagesse même du Monde, qu'on doit bien plus s'occuper à récompenser le mérite, qu'à couronner la

vanité? Que le Monde s'en prenne donc à lui-même, si, peu fidèle à observer cette maxime, il laisse trop souvent le mérite se décourager, en ne le regardant pas comme un titre et comme le titre de recommandation le plus précieux à la récompense. Nous avons vu dans Marie l'excellence des dispositions qui la préparèrent aux plus sublimes grandeurs; continuons à l'admirer, et à nous instruire, en voyant quels sentimens accompagnent dans elle ses grandeurs.

SECONDE PARTIE.

Dans l'immense abrégé, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'éloge de Marie, que nous présente le Mystère de son Annonciation, je m'attache à deux traits principaux qui me paroissent caractériser dans elle la vraie grandeur: Je suis la Servante

du Seigneur : Premier sentiment de cette humilité profonde qui, jusques dans le sein des grandeurs, s'occupe de son néant, et que j'oppose aux vaines enflures de l'orgueil qui se laisse éblouir par leur éclat, *Ecce ancilla Domini.* [Luc. I. 38.] ; Qu'il me soit fait selon votre parole : Second sentiment de cette docilité courageuse qui souscrit à tous les pénibles engagemens qui dérivent de l'acceptation même des grandeurs, et que j'oppose à l'indolence pusillanime qui cherche à en éluder les obligations, *Fiat mihi secundùm verbum tuum.*

Que l'humilité de Marie fixe sur elle le choix de Dieu ; c'est l'accomplissement de l'oracle du Sage qui nous annonce que la gloire sera le partage des humbles, *Humilem spiritu suscipit gloria.* [Prov. XIX. 23.]. Que Dieu, qui connoît toute

la sincérité des abaissemens de Marie, lui communique une gloire qui n'est inférieure qu'à la sienne, et qui est bien supérieure à toute autre; par là, il vérifie la parole de Job, lorsqu'il nous représente le Seigneur plaçant l'humilité au faîte de l'élévation, *Ponit humiles in sublime.* [Job. v. 11.]. Mais qu'au plus haut degré de l'élévation, et au moment même où elle s'y voit placée, Marie ne laisse point s'affoiblir le sentiment de son humilité sous le titre brillant de ses grandeurs; et qu'au contraire l'éclat même de ses grandeurs fasse mieux briller encore le sentiment de son humilité; c'est ainsi qu'elle réalise l'avis de l'Esprit saint, qui nous apprend à proportionner l'humilité à la gloire, *Quantò magnus es, humilia te in omnibus.* [Eccl. III. 10.].

Sentiment admirable, sans doute; mais qui, tout parfait qu'il paroît, et qu'il est en effet dans la Reine des Vierges, suit naturellement et de l'idée qu'elle a de Dieu, et de la reconnoissance qu'elle lui doit. Car, puisque toute grandeur vient de Dieu, puisque seul il en est la source, puisqu'il est en Dieu une grandeur inséparable de son Etre, infinie comme son Etre, et incommunicable à ses créatures, comme la perfection de son Etre; quoi de plus raisonnable et de plus juste que d'honorer cette grandeur de Dieu par l'anéantissement de soi-même; que de lui rapporter la gloire qui dans les hommes n'est qu'une émanation de celle de Dieu; et que d'avouer que nous ne sommes que ce qu'il a plû à Dieu que nous soyons? Ne pas le reconnoître, et ne pas attester qu'on le reconnoît, seroit

un excès frappant d'injustice et d'ingratitude. Ah! il faut que la vanité retrécisse bien les idées; et je ne sais lequel des deux elle déshonore davantage, ou le cœur qu'elle séduit, ou l'esprit qu'elle aveugle. Mais parce que Marie joint à la droiture du cœur le plus reconnoissant, les lumières de l'esprit le plus éclairé; elle ne cherche, elle ne voit, elle n'aime, elle n'estime sa propre gloire que dans le Dieu qui la glorifie, *Ecce ancilla Domini.*

A ces traits vous reconnoissez, Chrétiens auditeurs, le caractère d'une grande ame qui ne s'attribue point la propriété des honneurs dont elle jouit, en perdant de vue la magnifique bienfaisance à qui elle les doit; qui ne mêle point à la sublimité de la gloire qui la distingue, les petitesses de la fierté

qui s'en applaudit, et qui bien moins encore ose se faire, des dons de Dieu, un rempart contre l'autorité de Dieu même. Triste et fatal écueil où l'on ne voit que trop échouer l'orgueil des hommes! Car, au lieu que Marie, élevée à la dignité de Mère de Dieu, ne se qualifie humblement que du titre de Servante du Seigneur; n'arrive-t-il point, qu'à mesure que Dieu élève les hommes, il trouve dans eux des serviteurs moins soumis; que dans le faste de la supériorité qu'ils étalent en présence du Monde, ils oublient insensiblement cette docilité chrétienne, qui devroit toujours les confondre aux yeux du Monde, parmi les humbles adorateurs du vrai Dieu; et qu'en se voyant environnés des hommages que leur rend le Monde, ils soient moins disposés à offrir à Dieu ceux qu'ils

lui doivent; et que les devoirs de la Religion leur paroissent moins compatibles avec leur état, précisément parce qu'ils sont moins conformes aux sentimens de leur vanité?

De là quelquefois cette différence si marquée et si visible dans la manière de les remplir, et par laquelle on semble vouloir restreindre à la simplicité des conditions ordinaires, les exercices d'une piété qu'on regarderoit volontiers comme inconciliable avec les dignités et le rang. De là, non ces excès rares d'une audace sacrilège, qui, à l'exemple de l'Ange rebelle, paroîtroit contester à Dieu la supériorité de ses droits, *In cœlum conscendam.* [Is. XIV. 23.]; mais ce refus superbe de s'humilier publiquement, ou devant Dieu, par la prière, ou aux pieds de ses Ministres, par l'a-

veu sincère de ses péchés, ou sous ses lois et celles de son Eglise, par la soumission à leur autorité. De là quelquefois ce ton si indûment et si criminellement décisif contre les droits sacrés d'une Religion qu'on cite fièrement à son tribunal, dont on s'établit témérairement le juge, sur laquelle on se prononce ouvertement, comme si des hommes vouloient étendre leur empire jusqu'à prétendre s'assujettir le règne même de Dieu. De là ces traits amers de raillerie à l'égard d'une conduite édifiante, que la malignité du Monde ne blâme que parce que le Monde rougiroit de l'imiter. De là, dans ceux-mêmes qui respectent au fond du cœur les maximes de la Religion, une sorte d'hypocrisie dans la conduite, qui les empêche de les professer à l'extérieur, parce qu'ils auroient peur de se confondre avec

ceux qui les pratiquent. Aussi, parce que l'esprit du Monde est un esprit d'orgueil, tout ce qui dans le Monde flatte et nourrit l'orgueil des hommes, affoiblit et combat dans eux les principes d'humilité que leur enseigne l'Evangile. D'où il faut conclure que ceux qui plus spécialement jouissent des honneurs du Monde, doivent redoubler de précautions et de vigilance contre le danger de céder aux obstacles qui les détournent d'être Chrétiens.

Ce n'est pas sans doute, mes chers Auditeurs, que la gloire dont on jouit aux yeux du Monde ne puisse point se concilier avec l'accomplissement des devoirs qu'impose la Religion. De nombreux et illustres exemples ont prouvé, et prouvent journellement encore qu'il est possible de ménager cet

accord. Mais en qui la remarquons-nous cette admirable réunion? Dans des ames solidement humbles, que l'élévation du moment, et qui leur est pour ainsi dire étrangère, n'empêche point de réfléchir sur leur dépendance absolue et continuelle du premier Maître; qui savent que, si c'est Dieu qui distribue les honneurs du temps, il n'honore dans l'Eternité que les vertus; qu'à ses yeux la gloire humaine est en elle-même un bien si indifférent, que souvent il la réserve, et qu'il la prodigue même à ses ennemis; qu'il voit avec dédain le fastueux éclat dont on brille dans le Monde, tandis qu'il fixe avec complaisance l'humilité chrétienne qui attire ses regards, parce qu'elle touche son cœur. Aussi comme c'est dans l'orgueil, selon l'oracle de l'Ecriture, que les hommes ont trouvé l'origine de leur

perte; c'est dans l'humilité chrétienne qu'ils trouvent le préservatif contre le péril des vanités du siécle. [*Prov.* XI. 2.]. S'ils en possèdent les avantages, c'est avec un sentiment de subordination, et sans vouloir les usurper. Ils reconnoissent que le titre de serviteur de Dieu est de tous le plus estimable. Ils font servir les biens de Dieu à servir Dieu lui-même avec une édification qui contribue à sa gloire. Moins éblouis d'une pompe passagère, que la mort doit éclipser bientôt et pour toujours sous son ombre, qu'attirés par la gloire solide de la divine immortalité, c'est à Dieu qu'ils s'élèvent, c'est en Dieu qu'ils se glorifient, c'est avec Dieu qu'ils veulent régner, c'est par leurs rapports avec Dieu qu'ils sanctifient leur grandeur.

Et quel tribut d'estime ne lui

paye point alors l'opinion même des hommes! Car, il est à observer, mes chers Auditeurs, et la remarque est frappante, qu'on paroît et qu'on est plus solidement aimable aux hommes, à proportion qu'on est plus fidèle aux lois du Seigneur. Vérité qu'il ne doit pas être difficile de persuader aux hommes, s'ils veulent consulter leurs propres sentimens, et juger l'effet que l'humilité produit sur le cœur de Dieu, par les impressions qu'elle opère sur le leur. Qui concilia jamais plus de respect et d'amour aux Grands, de la part des hommes mêmes, que l'humilité dans la grandeur? Avec quel empressement on rend des hommages à ceux que la gloire illustre, lorsqu'ils n'y opposent point la redoutable barrière d'une hauteur qui les intimide et les écarte! Quelle con-

fiance n'inspire point cette noble affabilité, qui, sans compromettre la supériorité du rang, laisse apercevoir la sensibilité de l'ame! Avec quelle respectueuse facilité on les aborde, quand ils savent, sans s'avilir, descendre avec bonté vers ceux qui les approchent! Je n'entre point ici dans le détail, ni des fautes, ni des plaintes que l'orgueil produit. Il ne m'appartient pas de décider si c'est une vanité impérieuse qui affecte de dominer dans les uns, ou une vanité humiliée qui s'arme, contre toute apparence de domination, dans les autres. Mais je sais, et je dois ce témoignage à l'humilité, vous savez vous-mêmes, mes chers Auditeurs, qu'un suffrage universel applaudit à la douceur, à la modestie, qui dérivent de l'humilité chrétienne; qu'au lieu de présenter une bassesse

de sentimens, elle désigne toute la noblesse du cœur; qu'on se plaît à exalter, conformément à l'oracle de l'Évangile, celui qui sait doubler sa propre gloire, par là même qu'il en sait tempérer l'éclat, *Qui se humiliat exaltabitur.* [Math. XXIII. 12.].

Ajoutons, Chrétiens auditeurs, que cette disposition, bien loin d'affoiblir et de dégrader l'ame, l'agrandit et la fortifie. Témoin le courage que nous montre la généreuse docilité de Marie, et qui forme le second caractère de sa grandeur.

Qu'il me soit fait selon votre parole, répond-elle à l'Ange du Seigneur, *Fiat mihi secundùm verbum tuum.* Et quelle est-elle, cette parole? Remarquez-le, je vous prie, mes Frères; avec ce qu'il y a de plus grand, elle renferme ce qu'il y a de plus rigoureux: Vous donnerez

au Fils de Dieu, qui vous a choisie pour sa mère, le nom de Jésus; il sera grand; on l'appellera le Fils du Très-Haut! [*Luc* I. 31. 32.]. Pour Marie que de gloire! Mais, puisque le nom même de ce Fils annonce qu'il vient exercer la qualité de Sauveur; mais puisque ce nom est le seul donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés; mais puisque le divin Fils de Marie doit acheter ce nom au prix de tout son sang versé pour le salut du Monde; dans l'ouvrage que vient consommer le Fils, quelle carrière s'ouvre pour la Mère! Dans Jésus-Christ, comme le Ciel ne sépare point, de la grandeur qui lui est essentielle, les peines et les souffrances dont il doit être la victime; de même il réunit, dans la maternité de Marie, à toute l'illustration du titre, tout le poids des devoirs; et c'est à quoi elle souscrit géné-

reusement, *Fiat mihi secundùm verbum tuum.* Ainsi donc, en acceptant la gloire d'être Mère du Dieu Rédempteur, elle consent à ouvrir son cœur aux sollicitudes maternelles qui doivent l'occuper, aux torrens d'amertume qui doivent l'inonder, au glaive de douleur qui doit la déchirer. Elle consent à partager ainsi, en quelque sorte, les frais de la rédemption, par sa résignation au sacrifice qui doit l'opérer.

Ce n'est donc pas, pouvons-nous dire avec proportion de la dignité de Marie, ce que dit S. Bernard du nom de Jésus-Christ; ce n'est point un nom vide qui n'offre que de l'éclat; c'est un nom dont les œuvres doivent soutenir la splendeur, *Non est magni nominis umbra, sed veritas.* Et tels sont, mes chers Auditeurs, les desseins de Dieu. Lorsqu'il élève à de grandes

places, il veut qu'on y porte la volonté d'en remplir les grandes obligations. Vous irez partout où je vous enverrai, disoit le Seigneur à Jérémie; et, comme je vous ai revêtu de l'autorité de Prophête, je veux en trouver dans vous les travaux, l'ardeur et le zèle, *Ad omnia quæ mittam te ibis.* [Jérém. 1. 7.]. N'alléguez, lui ajoutoit-il, ni votre foiblesse, ni vos frayeurs; parce qu'à l'importance du ministère dont je vous honore, je saurai joindre dans vous la force nécessaire pour l'exercer; lui indiquant ainsi tout à-la-fois et les devoirs qu'il lui prescrit, et les secours qu'il lui prépare, *Ne timeas...*, *quià tecum Ego sum.*

Or, ce sont ces devoirs, mes chers Auditeurs, qu'il faut toujours envisager dans les distinctions dont on jouit; et, puisque, selon la maxime généralement avouée des

hommes, les honneurs sont un fardeau, on ne doit pas séparer ce qu'ils ont d'onéreux de ce qu'ils offrent de brillant. On n'est véritablement grand, que lorsqu'on ne l'est pas uniquement pour soi-même. La solide gloire ne consiste point à en présenter à autrui la pompeuse image. La supériorité de l'éclat et du rang n'est pas destinée, dans les vues de Dieu, à irriter la vanité de ceux qu'elle humilie. Les prérogatives et les droits qui appartiennent aux uns, fondent dans les autres le légitime espoir d'en éprouver la salutaire efficacité.

C'est entre ses mains que j'ai livré la terre; ainsi parloit le Seigneur, en désignant le chef qu'il avoit mis à la tête des armées d'Israël, *Judas ascendet, ecce tradidi terram in manus ejus.* [Judic. 1. 2.]. Ce n'étoit donc pas, dans les vues

de Dieu, un vain titre: il falloit en soutenir la gloire pour le salut des combattans. Levez-vous, dit le Seigneur à Josué, après la mort de Moïse; conduisez avec vous le Peuple dans la terre que je veux lui donner; armez-vous de résolution et de constance pour accomplir mes volontés, *Ecce præcipio tibi: confortare et esto robustus.* [Deuter. XXXI. 23.]. Ce n'étoit donc pas, dans les vues de Dieu, une vaine autorité; il falloit en soutenir les droits par l'attention à conduire ceux qui lui étoient soumis. Venez, avoit dit Dieu auparavant à Moïse lui-même; je vous enverrai à Pharaon, pour opérer la délivrance de mon Peuple, *Veni, mittam te ad Pharaonem, ut educas Populum meum.* [Exod. III. 10.]. Ce n'étoit donc pas, dans les vues de Dieu, une vaine illustration. Il falloit en

soutenir l'éclat par le succès de l'entreprise. Ainsi, mes chers Auditeurs, dans l'ordre et dans les vues de la Providence, plus le pouvoir que Dieu communique est étendu, plus l'usage en est intéressant; plus il assujettit aux sollicitudes et aux travaux.

De quel énorme abus ne seroit point le principe d'une timide mollesse qui voudroit s'en épargner le pénible détail! Quel vide immense ne mettroit point, entre la place et les fonctions, l'inaction qui se refuseroit à celles-ci, tandis qu'une coupable indolence voudroit uniquement goûter les avantages de celle-là! De quel intérêt n'est-il point pour le commun des hommes que, d'une région supérieure à la leur, descendent sur eux les regards actifs de la vigilance! Dieu, qui est le Père commun de tous, en éta-

blissant une diversité dans les Etats du Monde, leur a assigné à chacun une diversité de devoirs. Il a placé les soins de l'administration à côté de la supériorité, en même temps qu'il imposoit à l'infériorité le tribut de la soumission et de la dépendance; et il a réuni l'obligation de s'instruire avec exactitude au droit de prononcer avec autorité. Il a voulu que la loi de la charité présidât aux trésors de l'opulence; la distribution des bienfaits au pouvoir de les répandre; en un mot, à la gloire qui décore, la noble utilité des occupations qui, pour la tranquillité, pour l'ordre, pour la sûreté et pour le bonheur public, doivent signaler ceux qui en sont décorés; moyen précieux pour eux de compenser les hommages qui leur sont dûs, par l'avantage personnel de ceux qui les leur doivent.

En effet, si les grands sont en quelque sorte les Divinités de la Terre, le Dieu qui juge la Terre, le Dieu des Dieux, qui dit à ceux que la Terre honore : Vous êtes des Dieux, mais vous mourrez comme des hommes [*Ps.* LXXXI. 7.], ne sauroit vouloir que, comme les idoles insensibles des nations, ils n'ayent qu'à recevoir les honneurs d'un culte assidu, sans les obliger à étendre, sur ceux qui les leur rendent, les attentions de la Providence et de la sagesse. Il ne consent point qu'ils ayent des yeux sans les fixer sur les misères des malheureux; des oreilles, sans les prêter à la légitimité de leurs plaintes; des mains, sans verser sur eux les dons de la libéralité; des pieds, sans daigner faire, pour les secourir, aucune démarche.

C'est ce que l'Esprit saint nous

enseigne formellement, lorsque s'adressant aux Grands de la Terre, et leur rappelant que c'est de la puissance de Dieu qu'ils ont reçu cette étendue de droits et cette force supérieure qui les distinguent, *Data est a Domino potestas vobis et virtus ab Altissimo;* il en conclut : que Dieu interrogera leurs œuvres, et qu'il sondera leurs pensées, *Interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur.* [Sap. VI. 4.]. Pouvoit-il mieux marquer le rapport étroit qui se trouve entre la grandeur et les obligations, qu'en établissant, sur la grandeur même, celle des devoirs; qu'en annonçant la recherche exacte et la sévérité spéciale du jugement dont elles seront l'objet, *Judicium durissimum his qui præsunt.* [Ib. 6.].

Voyez donc, mes Frères, et

trouvez dans l'exemple de Marie la règle qui doit vous conduire. Livrée toute entière aux desseins de Dieu, Marie entre dans la double carrière des honneurs et des peines que Dieu lui ouvre, et la gloire ne l'éblouit point, *Ecce ancilla Domini*. Les devoirs ne la découragent point, *Fiat mihi secundùm verbum tuum*. Deux sentimens dont résulte la perfection de Marie, qui doit être le modèle de la vôtre. Pour affermir dans vous ce double mérite, je réclame de votre part la confiance que mérite cette protection puissante; et, de la sienne, je réclame la protection efficace qu'elle vous offre, afin que les honneurs mêmes de cette vie vous aident à mériter le bonheur éternel de l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA SAINTE-VIERGE.

Ne timeas, Maria.

Marie, ne craignez point. *S. Luc*, ch. 1.

Il n'eût pas sans doute été nécessaire de rassurer Marie, en lui annonçant la sublimité du rang auquel Dieu veut l'élever, si elle n'eût pas trouvé, dans la sublimité même de ses vertus, le motif de ses frayeurs; et nous ne pouvons expliquer la vivacité de ses craintes que par l'héroïsme de sa perfection. Vouée dès sa plus tendre enfance au Seigneur, et consacrée à son

service, elle ne connoît pour elle d'autre gloire que celle de la fidélité à remplir ses engagemens.

Qui l'eût jamais pensé, qu'une Créature parvînt à cet excès d'honneur ! Qu'elle pût, dans son Dieu, reconnoître son Fils; dans son Fils, adorer son Dieu; donner naissance à celui qui existe avant les temps, par qui ont été faits les siécles, et dont la génération divine ne présente à nos esprits que l'idée impénétrable de l'Eternité ! Un Dieu fait homme ! Mystère profond que nous adorons dans le silence de l'étonnement, qui surpasse toutes nos vues, qui confond toutes nos pensées, et dont il n'est que la tendresse infinie de Dieu pour les hommes, les dispositions de sa sagesse et les droits de sa justice, qui puissent nous donner quelque intelligence.

Mais par là même, Chrétiens,

quelle gloire pour Marie! Et, à la vue de sa gloire, ne sentons-nous pas se réveiller cette dévotion dont elle fixe les sentimens! Peut-il être nécessaire de ranimer ces sentimens dans les Fidèles; et à quoi en sommes-nous réduits, s'il est des Chrétiens aux yeux desquels il faille même les justifier?

Non, mes chers Auditeurs, ils n'en ont pas une idée juste, ceux qui ne nourrissent pas dans leur ame, avec empressement et avec ardeur, une tendre dévotion à Marie. Pour estimer singulièrement cette dévotion, il suffit de la connoître; et, pour la bien connoître, il ne faut que l'analyser. En deux mots, qui renferment les idées les plus vraies, les plus claires et les plus simples :

Dévotion à Marie: dévotion qui

vient visiblement de Dieu; ce sera la première Partie. Dévotion qui conduit efficacement à Dieu; ce sera la seconde. Commençons par la saluer respectueusement avec l'Ange. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne puis appuyer sur un fondement plus solide la dévotion à la Reine des Vierges, qu'en vous exposant comment Dieu nous invite lui-même à ce culte particulier que nous rendons à Marie. Et, parce que je me suis engagé à vous faire entendre, à cet égard, la voix du Seigneur, reconnoissez-en la force; premièrement dans ce qu'a de grand et de singulier la Providence de Dieu envers Marie; secondement dans ce qu'a de clair et de formel la conduite de l'E-

glise de Dieu, relativement à Marie; troisièmement dans ce qu'a de respectueux et de tendre le sentiment des vrais serviteurs de Dieu pour Marie. Ce que Dieu a fait immédiatement par un effet de sa prédilection et de sa magnificence: ce qu'il propose expressément aux Fidèles par l'interprête sûr de ses oracles et de sa vérité; ce qu'il inspire habituellement aux véritables Chrétiens, par l'impression de son Esprit et le mouvement de sa grâce; tout se réunit sensiblement, de la part de Dieu, pour nous apprendre combien nous devons honorer Marie.

Et puisqu'il faut le rappeler, combien Dieu a-t-il daigné l'honorer lui-même! Si l'audace de l'orgueil et l'aveuglement de l'erreur, sous le vain prétexte de défendre les intérêts de Dieu, ose nous re-

procher d'avoir trop à cœur les intérêts de Marie, nous n'hésiterons pas à porter cette accusation sacrilège au tribunal de Dieu même, sur qui directement elle paroît rejaillir, puisque c'est la voix de son exemple qui nous autorise et qui nous dirige.

Eh! dites-moi, mes chers Auditeurs, dès que, par un choix spécial, Dieu a prédestiné Marie avant les temps, pour donner au Monde celui qui devoit en être le Réparateur; dès que, par la faveur unique d'une sainteté originelle, il a fait, du premier instant de l'être de Marie, un instant de justice et d'innocence: dès que, par la divine prodigalité de ses dons, il l'a tellement enrichie de ses grâces, que l'Ange du Seigneur reconnoît et déclare qu'elle en est remplie; dès que, par l'abondante supériorité de

ses bénédictions, il lui a ménagé la gloire d'entendre affirmer, par l'envoyé du Ciel, que, par une préférence spéciale elle en est comblée; dès que, par le prodige ineffable de sa toute-puissance, en lui accordant l'honneur de devenir Mère d'un Dieu, il a, en même temps, consacré lui-même tout l'éclat de l'angélique vertu qui l'avoit consacrée à Dieu; dès que, par la suite et par l'ordre de ses desseins, il a établi, entre elle et le Dieu devenu son Fils, le rapport intime et nécessaire qui dérive de la qualité de Mère; dès qu'il a permis que, frappée du glaive de l'affliction, elle fût rapprochée, par les douleurs, de celui dont, autant qu'il est possible à une simple créature, elle se rapprochoit par les vertus; en un mot, dès que Marie est la Créature la plus visiblement privilégiée de Dieu,

la plus particulièrement employée à l'accomplissement des grands desseins de Dieu, la plus saintement unie à Dieu; quelles idées nous formons-nous de Marie, quels sentimens avons-nous pour Marie, quels honneurs rendons-nous à Marie, qui n'ayent évidemment leur source dans les idées de Dieu, dans les sentimens de Dieu, dans les honneurs que Marie a reçus de Dieu ?

Vous le savez, mes chers Auditeurs, lorsque se présente à nous le plan de la Religion, de la part de Dieu, l'économie de l'ordre du salut dans les vues de Dieu, la liaison des événemens qui ont rapport à l'Homme-Dieu; partout nous apercevons Marie. Pourquoi donc l'hérésie seroit elle étonnée de ce que nous suivons la route que Dieu lui-même nous a tracée; de ce

qu'en offrant nos adorations au Dieu Rédempteur, nous y unissons les hommages dûs à sa Mère; de ce qu'en distinguant le culte suprême que nous ne rendons, et que nous ne pouvons rendre qu'à Dieu, nous ne perdons point de vue celui que mérite Marie, par la grandeur, par la sainteté, par le caractère distinctif des relations qu'elle a avec Dieu! Elle est l'objet particulier de notre culte, il est vrai; mais elle est l'objet particulier des complaisances de Dieu. Elle fixe spécialement les regards de notre admiration, sans doute; mais c'est spécialement sur elle qu'a été fixé le choix de Dieu. Nous l'honorons comme la plus élevée de toutes les créatures; mais, pour appliquer ici la pensée de S. Paul, lorsqu'exposant les grandeurs de J.-C., il s'écrie:

Quel est celui des Anges à qui Dieu le Père ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, *Cui dixit aliquandò Angelorum : Filius meus es tu?* [Hebr. 1. 5.]; nous demandons aussi à qui peut convenir ce titre d'une incompréhensible élévation : Vous êtes la mère d'un Dieu. Or, voilà le titre de Marie.

Loin donc d'être surpris de ce qu'il y a de constant, de public et de solennel dans nos hommages, rien ne seroit et ne devroit paroître plus étrange, dans le Christianisme, que l'indifférence des Chrétiens à l'égard de Marie. Quoi! ils pourroient laisser négligemment dans l'oubli celle que Dieu a pris plaisir à combler de gloire! Ils ne se prosterneroient pas humblement devant celle à qui le Fils de Dieu s'est soumis? Ils ne réclameroient

pas ardemment la médiation de celle par qui leur a été donné le divin Médiateur? Ils feroient hautement profession de croire que le Sauveur est né de Marie: la Foi le leur apprend, *Natus ex Mariâ Virgine*; et ils se croiroient dispensés d'honorer celle dont il a voulu prendre naissance? Contradiction énorme et frappante, que réprouvent les lumières mêmes de la raison.

Aussi, mes chers Auditeurs, et c'est une remarque que plus d'une occasion a rendu sensible. Parmi ceux de nos Frères, en qui l'esprit d'erreur a étouffé la confiance que nous devons aux Saints; et qui, par un respect mal entendu pour les droits de Dieu, ont rejeté l'invocation de ses serviteurs, on en a vu plusieurs renoncer au préjugé de leur secte, lorsqu'il s'agissoit de

Marie, lui adresser secrètement leurs vœux, et former pour elle une exception au fond de leur ame, à la vue de la manière dont Dieu l'avoit lui-même exceptée du reste du genre humain. C'est que, malgré les ténèbres de l'hérésie, ils apercevoient clairement les éclatantes distinctions et les sublimes prérogatives, dont Dieu avoit favorisé Marie. C'est qu'ils ne pouvoient pas méconnoître la prédilection de Dieu, manifestement gravée sur tous les avantages réunis dans Marie. C'est qu'ayant conservé, jusques dans leur indocilité à la Foi, les premiers principes qu'ils en avoient reçus, la raison les forçoit à conclure qu'il est inconséquent de reconnoître et d'adorer l'Homme-Dieu, sans respecter, sans honorer singulièrement sa divine Mère. Oui, mes Frères, tel a été le sentiment

d'un grand nombre. Ils en ont fait le sincère aveu; et ce témoignage que leur bouche rendoit à Marie, accompagné et soutenu des prières que lui adressoit vivement la droiture de leur cœur, nous l'avons vu, sans doute, par un effet de la grâce due à sa puissante intercession, nous l'avons, dis-je, vu, bien des fois, suivi d'une soumission pleine et entière qui les fit rentrer heureusement dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ.

Consultons-la, mes chers Auditeurs, ou seulement écoutons-la, cette Eglise sainte, règle infaillible de notre créance et de notre culte, dès qu'après l'avoir acquise par son sang, le Fils de Dieu qui la soutient par sa puissance, l'éclaire en même temps par ses lumières, conformément à la promesse authentique de ne laisser jamais les portes

de l'Enfer prévaloir contre elle, et par là, de ne permettre jamais que dans elle le mélange de l'erreur ternisse l'éclat de la vérité. Principe incontestable d'où résulte la consolante certitude pour les Fidèles qu'ils n'ont ni abus, ni danger, ni excès à craindre, en adoptant une dévotion autorisée, excitée, réglée par l'Eglise.

Et, pour n'entrer pas dans une carrière immense, en remontant jusques aux dogmes proposés formellement par l'Eglise, qui établissent si expressément les grandeurs de Marie; en se rappelant les anathêmes dont l'Eglise a frappé solennellement l'impie hérésiarque, qui osoit contester sacrilégement l'honneur de la maternité divine à Marie; en parcourant, dans la suite des siécles, ce nombre de témoignages et de monumens qui, sans

interruption, ont perpétué dans l'Eglise la gloire de Marie; bornons-nous ici, mes chers Auditeurs, à recueillir ce que nous offre tous les jours, de clair et de sensible, la conduite de l'Eglise de Jésus-Christ, pour nous animer à la dévotion envers Marie.

Eh! que veut dire ce culte particulier qu'on reconnoît universellement lui être dû, et qui, sans pouvoir être jamais comparé à celui qu'on doit à Dieu, est supérieur, de l'aveu de tous les Théologiens, à celui qu'on rend aux Saints? N'est-ce pas nous faire entendre clairement qu'il est, pour Marie, que l'Eglise appelle la Reine des Saints, un trône qui la distingue d'eux, et qui l'élève au dessus d'eux? Sentiment formel et unanime, que les Docteurs catholiques fondent et appuyent sur la prééminence et de

la dignité dont Marie a été revêtue, et des grâces qu'elle a reçues, et des vertus qu'elle a pratiquées? Que veut dire ce soin de joindre assidument au souvenir des mystères de la vie de l'Homme-Dieu, le souvenir des mystères qui ont un rapport direct à la vie de Marie? Chaque année l'Eglise nous remet sous les yeux la naissance, l'oblation, la croix, la résurrection du Fils; chaque année elle célèbre la naissance, la consécration, les douleurs, le triomphe de la Mère. N'est-ce pas vouloir imprimer profondément, dans nos esprits, que, si d'une part nous ne pouvons trop nous occuper de la tendresse et des bienfaits de Dieu, seul auteur de notre salut; de l'autre, nous ne devons jamais oublier ce que mérite la sainte Mère de notre Sauveur? Que veut dire, dans la solennité des

prières adressées au Seigneur, la réunion habituelle des supplications présentées à Marie? Nous ne quittons presque jamais nos temples, cette maison de Dieu qui retentit de ses louanges sans avoir la douce et consolante édification d'y entendre invoquer humblement Marie. Est-il un moyen plus propre à nous persuader que, comme tout don dérive de la puissance et de la libéralité de Dieu, il est singulièrement intéressant de tout solliciter par le crédit et sous les auspices de Marie?

Il n'est rien, sans doute, dans l'Eglise, de plus saint, de plus auguste et de plus sacré que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Ce sacrifice, institué par Jésus-Christ lui-même, et où lui-même s'offre journellement à son Père par le ministère des Prêtres;

ce sacrifice, qui est tout ensemble la gloire, le trésor, la ressource, la consolation de l'Eglise; ce sacrifice, dont toutes les cérémonies, toutes les paroles, toutes les prières sont munies du sceau de l'approbation et de l'autorité de l'Eglise; ce sacrifice, nous ne l'offrons jamais sans y rappeler respectueusement et d'une façon particulière la mémoire de la glorieuse Vierge Marie, *Memoriam venerantes imprimis gloriosæ semper Virginis Mariæ.* Nous ne l'achevons point sans réclamer de nouveau, auprès de Dieu, la puissante intercession de Marie, *Intercedente beatâ et gloriosâ semper Virgine Dei genitrice Mariâ.* Quelle plus éloquente leçon pouvoit nous apprendre que, si dans le sacrifice que nous offrons à Dieu, et que nous ne pouvons offrir qu'à lui, c'est des mé-

rites de son Fils immolé que nous devons tout attendre; nous devons regarder aussi comme un excellent moyen de participer aux fruits de ces mérites infinis, la protection de Marie?

Qu'ils la dédaignent donc fièrement, ou qu'ouvertement ils combattent cette dévotion, ces Esprits superbes qui blasphêment toute vérité; qu'ils la rejettent et qu'ils la décrient ces Ennemis décidés de toute révélation divine, dans l'idée desquels il n'est ni Sauveur ni salut: je ne m'en étonne pas. Il est naturel, et c'est une des conséquences de leur impiété que, comme le Fils, la Mère soit en butte à leurs outrages. Mais que l'on confesse, que l'on adore sincèrement Jésus-Christ; mais que l'on reconnoisse, que l'on respecte son Eglise,

et qu'on n'aperçoive pas ce qu'a d'intéressant, d'utile et de saint une dévotion que l'Eglise non-seulement avoue, mais que constamment elle inspire, à laquelle solennellement elle exhorte, dont elle étale de toutes parts les principes, que, de concert avec son autorité, sa sagesse garantit; c'est là ce que je ne saurois comprendre, et ce que je ne puis expliquer.

Car, enfin, mes chers Auditeurs, lorsque nous vous invitons, avec toute l'ardeur du zèle, à honorer, à prier, à implorer la Reine des Vierges, que faisons-nous? Que vous inculquer et vous développer les sentimens et les désirs de cette Eglise sainte, dont vous vous dites les Enfans? Quel reproche oseroit-on nous faire, que ne vienne aussitôt repousser et confondre la voix

de l'Eglise? Nous accusera-t-on d'affoiblir la gloire du Créateur, en partageant le culte entre Dieu et la créature qui en est l'ouvrage? Frivole et méprisable objection! Non, sans doute, nous ne prétendons point combler l'intervalle immense qui nécessairement sépare de Dieu tout ce qui n'est pas lui. Peut-on l'ignorer? La gloire que l'Eglise nous apprend à révérer dans Marie, c'est d'avoir fixé, par ses vertus, le choix qui l'a élevée à la qualité de Mère de Dieu, *Quem meruisti portare.* Nous condamnera-t-on de lui attribuer un pouvoir duquel nous avons tout à attendre? Mais c'est dans Dieu, et ce n'est que dans Dieu que nous honorons la source de toute autorité, de tout don; puisque nous reconnoissons, avec les Saints Pères, que c'est dans Marie une toute-puissance qui de-

mande et qui supplie, *Omnipotentia supplex;* et, c'est d'après l'Eglise, que, dans ce sens, nous l'appelons notre espérance, *Spes nostra.* S'étonnera-t-on de nous entendre demander à Marie de nous protéger contre l'ennemi du salut; comme si, contre la parole expresse de l'Apôtre, il y avoit un autre nom que celui de J.-C., par lequel les hommes puissent être sauvés? [*Act.* IV. 12.]. Mais c'est l'Eglise qui, en reconnoissant J.-C. pour seul Auteur de notre rédemption, par voie de justice et de mérite, nous met dans la bouche cette tendre invocation, par laquelle nous employons la médiation de Marie, pour recueillir les fruits de la médiation de Jésus-Christ, *Sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus.* Parcourons, ou les titres de gloire, ceux de Reine du Ciel,

Reine des Anges, Reine des Saints, Reine du Monde; ou les titres de bonté, ceux de Mère des miséricordes, Consolatrice des affligés, Réfuge des pécheurs; ou les titres de mérite, ceux de Vierge sans tache, Miroir de justice, Modèle de perfection; ou les titres de puissance, ceux de Mère du Créateur, Mère du Sauveur, Secours des Chrétiens; quel est, demanderai-je, celui de ces titres que nous n'ayons appris à lui donner de la voix même de l'Eglise? D'où il suit, avec une évidence palpable, que la qualité de serviteur zélé de Marie est étroitement liée à celle d'enfant docile de l'Eglise de J.-C.

Et voilà pourquoi l'on a vu, dans tous les temps, se réunir, en faveur de la dévotion à Marie, tout ce qu'il y avoit de plus éclairé et de plus saint parmi les sincères ado-

rateurs de Jésus-Christ. Et, parce que le sentiment qui règne universellement dans le cœur des vrais Chrétiens, devient un indice frappant qui en montre la source dans l'esprit même du véritable Christianisme; nous sommes autorisés à regarder l'universalité de la dévotion à Marie, comme un nouveau rayon de lumière qui jette un éclat brillant sur les principes qui l'établissent; et, si je puis m'exprimer ainsi, c'est Dieu qui rend visibles les impressions de sa grâce, par les sentimens qu'étale la piété.

Or, quelles acclamations s'élèvent de toutes parts, dans tous les siécles et chez toutes les nations, en l'honneur de Marie! Prenons en main les annales du Christianisme; écoutons ceux qui, par leur sainteté, y furent des modèles, et que leur doctrine en rendit les oracles; en-

tendons-les s'expliquer avec toute l'éloquence de leur génie, toute la tendresse de leur cœur. Depuis les premiers qui forment cette chaîne respectable, jusqu'à ceux qui touchent à nos jours, ce n'est qu'un cri soutenu de louange, d'admiration et de vénération pour Marie. Je n'en cite aucun, il faudroit les nommer tous.

Ah! il faut que les effusions de leur piété ayent été bien vives, leur zèle bien ardent, leurs expressions bien énergiques; puisqu'au lieu de s'en déguiser la force, l'hérésie s'est enhardie à la censurer. Censure téméraire, qui n'a servi qu'à justifier le vrai sens des titres et des éloges accordés à Marie; censure inefficace qui, bien loin d'empêcher les Fidèles de souscrire à ces sublimes témoignages, a re-

doublé leur empressement à les rendre eux-mêmes à Marie; censure odieuse qui, prenant son origine dans les ténèbres de l'erreur, est devenue le funeste indice des Ennemis de l'Eglise, tandis que la véritable Foi étoit toujours accompagnée de la dévotion à Marie.

Et, comme tel a été toujours l'esprit du vrai Christianisme, tel a toujours été l'esprit du peuple vraiment chrétien. Je puis même avancer qu'à mesure que dans tout le reste il se montre plus exactement Chrétien, il est aussi plus ardemment dévoué au service de Marie. Il se plaît à solenniser les fêtes établies en son honneur; il voit avec consolation les divers monumens érigés à sa gloire, les temples dédiés à Dieu sous son nom, les lieux particuliers spéciale-

ment consacrés à son culte ; il goûte les différentes manières de célébrer, d'intéresser, d'invoquer Marie. A ce nom se réveille, dans les cœurs des Fidèles, un attrait secret d'espoir et de confiance; ce nom, ils le prononcent avec vénération et avec amour; ce nom, ils le respectent, ils l'implorent dans leurs peines et dans leurs dangers; ce nom, ils le louent, ils l'exaltent avec complaisance, ils veulent en entendre publier les grandeurs.

J'en atteste cet auditoire: de quels reproches ne m'accableroit point ce grand nombre de pieux Chrétiens qui le compose, si, dans un jour destiné à solenniser la gloire de Marie, j'avois l'audace ou de l'affoiblir, ou de la passer sous silence! De leur part s'éleveroit un cri général, si, contre leur attente, cette

auguste Vierge n'étoit pas le sujet de nos discours, lorsqu'ils témoignent à l'envi qu'elle est l'objet de leur vénération. Il est vrai (et c'est ce qui intéresse moins quelques ames peu zélées pour les intérêts de Marie), nous n'avons point ici à leur exposer la variété des détails que fournit la morale, la diversité des portraits que présentent les mœurs, la fécondité des instructions que renferment les leçons de l'Evangile; et l'Evangile lui-même a restreint, dans la sublime briéveté de quelques paroles, ce qu'il nous apprend de Marie. N'importe, il n'en est pas moins certain que le vœu universel des Fidèles nous invite à les entretenir de Marie; que nous le devons, et à elle-même pour sa gloire, et à eux pour la satisfaction de leur piété, et à la

Religion pour en remplir les vues; que nous sommes favorablement écoutés des enfans, par là même que nous leur parlons de leur Mère, et que ce désir nous indique dans eux cette tendresse filiale que nous nous proposons de nourrir.

Or, pouvons-nous ne pas conclure de cette unanimité de sentimens qui caractérisa toujours le peuple catholique, de cette proportion que nous remarquons toujours dans lui, entre sa fidélité à adorer Jésus-Christ, et son empressement à honorer Marie; en un mot, de ce zèle pour la Mère de Dieu, qui croît toujours sensiblement avec le zèle qu'il a pour la gloire de Dieu même: pouvons-nous, dis-je, ne pas conclure que, comme la grâce de Dieu est nécessairement le principe de la véritable piété; que, comme la

véritable piété produit constamment la dévotion à Marie, le rapport étroit de l'une et de l'autre nous annonce l'unité de leur source dans les impressions de l'esprit de Dieu. Cette dévotion vient donc visiblement de Dieu; j'ai ajouté que cette dévotion conduit efficacement à Dieu.

SECONDE PARTIE.

Si d'une part nous révérons dans Marie les dons de Dieu, de l'autre nous nous proposons d'aller à Dieu en honorant Marie. J'ose en répondre : C'est là l'idée juste que se forment de cette dévotion tous les Fidèles, le plus simple comme le plus instruit; et c'est cette idée que j'entreprends de développer, en vous montrant comment la dévotion

à Marie nous conduit à Dieu; premièrement : Par voie d'invitation, nous trouvons une exhortation pressante à la pratique de toutes les vertus dans les désirs de Marie; secondement : Par voie d'invitation, nous avons le modèle accompli de toutes les vertus dans la sainteté de Marie; troisièmement : Par voie d'intercession, nous obtenons de grands secours pour l'exercice de toutes les vertus, par la protection de Marie.

Non, mes chers Auditeurs, ce n'est point à elle seule que Marie veut voir se terminer les hommages qu'elle reçoit. Elle rejetteroit un culte dont Dieu ne seroit pas le premier principe. Et, comme Jésus-Christ disoit ouvertement qu'il travailloit à glorifier son Père, *Honorifico patrem meum* [Jo VIII. 49.], Marie, toujours animée de l'esprit

de son divin Fils, a toujours pour motif celui de procurer la gloire de Dieu. Ajoutons, que ne pouvant pas supposer dans elle d'autre désir, il n'est pas possible d'expliquer comment nous pourrions nous-mêmes n'être pas guidés par l'intention de glorifier Dieu, en nous adressant à la Mère de Dieu; car, enfin, ce n'est, et ce ne peut être que la lumière de la Foi qui nous éclaire sur la dignité et sur la prééminence de Marie. Et, puisque la Foi nous apprend que ce qui fonde la grandeur de Marie, c'est d'avoir été si singulièrement comblée des dons de Dieu et si fidèle à répondre aux grâces de Dieu, si zélée pour l'honneur de Dieu; c'est donc Dieu que, premièrement et nécessairement, nous envisageons dans le culte que nous rendons à Marie.

Ou détruisez cette base que la Religion établit, et sur laquelle notre dévotion s'appuye; ou convenez qu'une dévotion, dont la Religion est la source, doit essentiellement nous proposer le même terme que la Religion elle-même.

Aussi, mes chers Auditeurs, croyons-nous entendre de la bouche de Marie ces paroles du Prophête: Venez, mes enfans, écoutez-moi, je vous enseignerai à craindre le Seigneur, *Venite filii, audite me, timorem Domini docebo vos.* [Psalm. XXXIII. 11.]. Et, nous ne regardons pas comme possible, dans les Chrétiens, la contradiction que présenteroit, d'une part, l'envie d'intéresser Marie en leur faveur auprès de Dieu; et de l'autre, le funeste dessein de ne pas aller à Dieu. Non, mes Frères, non: l'on

ne peut pas décidément et déterminément abandonner Dieu, tandis qu'on veut encore honorer Marie.

Ce n'est pas qu'il soit sans exemple de voir des hommes s'éloigner de Dieu par une conduite criminelle, et conserver cependant encore des sentimens de dévotion envers Marie. Je le sais, mes Frères. Mais je prétends que ces sentimens sont dans eux l'indice d'un désir de retour à Dieu. C'est parce qu'on craint la colère de Dieu; qu'on veut se ménager un moyen efficace de le fléchir. C'est parce qu'on sent la nécessité de la grâce de Dieu; qu'on veut se procurer une ressource précieuse pour l'obtenir. C'est parce qu'on est accusé par ses propres passions au tribunal de Dieu; qu'on veut s'attirer un secours puissant pour les vaincre. C'est

parce qu'on ne désespère point de la bonté de Dieu; qu'on veut employer une voix forte pour l'implorer. Et voilà ce qui prouve que la dévotion à Marie nous invite elle-même à nous soustraire à la colère de Dieu, par le repentir; à seconder la grâce de Dieu, par la fidélité à profiter des secours de Dieu par le bon usage; à remplir les vues de la miséricorde de Dieu, par la conversion du cœur.

Eh! quel autre motif pourroit entretenir alors la dévotion à Marie? Seroit-ce donc parce qu'on la regarderoit moins comme opposée au péché, que comme favorable au pécheur? Blasphême absurde! Reproche calomnieux! Comme si l'on disoit, ou qu'on pût dire jamais à des hommes prévaricateurs : Rassurez-vous sur vos transgressions de

la loi de Dieu; pourvu que vous honoriez Marie. Eh! qui pourroit adopter, imaginer même l'impiété d'un pareil délire?

Il est vrai, Chrétiens, d'après tous les Pères et tous les Docteurs, nous regardons la dévotion à Marie comme une grande ressource pour le salut; nous y exhortons les pécheurs, comme à un grand moyen de salut; nous les invitons à ranimer pour elle de grandes espérances de salut. Pourquoi? parce que cette dévotion qui les engage à s'adresser à la Mère du Sauveur, les rappelle nécessairement à des pensées de salut; parce que, touchée de leur confiance, la Mère du Sauveur, bien loin de les tranquilliser dans leurs désordres, s'intéressera à leur obtenir le désir sincère de rentrer dans les voies du salut; parce que la Mère du

Sauveur ayant en horreur le péché, en même temps qu'elle s'attendrit sur les pécheurs, elle conforme ses vues à celles du Sauveur lui même; or, les vues de Jésus-Christ, c'est la destruction du péché et le salut du pécheur.

J'atteste ici les motifs que nous lui présentons, en invoquant Marie. Nous lui rappelons qu'elle a fourni la victime adorable immolée à Dieu pour l'expiation des péchés. Est-ce donc à ce titre que nous oserons lui demander de vivre tranquillement et impunément pécheurs? Nous la conjurons d'appaiser la colère du Seigneur, que nous avons irrité par nos iniquités. Est-ce donc à dessein d'obtenir par elle le pardon que fait opérer la miséricorde de Dieu, que nous oserons lui demander de persister sans danger à

outrager sa justice? Nous recourons à elle comme étant ornée de vertus et de mérites aux yeux de Dieu. Est-ce donc en la respectant comme la créature la plus sainte et la plus parfaite, la plus empressée de plaire à Dieu; que nous oserons lui demander d'autoriser, de favoriser la suite, la durée de nos égaremens, et que nous essayerons de la rendre complice de nos révoltes contre Dieu! Ah! mes Frères, s'il est aisé de combattre des abus qu'on imagine, y a-t-il de la bonne foi à les imaginer pour les combattre? Et quelle réfutation plus sensible des abus qu'on voudroit supposer dans la dévotion à Marie, que la nature même des demandes que cette dévotion nous apprend à lui adresser?

Nous lui demandons de nous ob-

tenir la délivrance des liens qui nous captivent, et des ténèbres qui nous aveuglent, *Solve vincla reis, profer lumen cæcis.* Or, quels sont ces liens, quelles sont ces ténèbres, si ce n'est les liens de la passion et les ténèbres du péché? Nous lui demandons de nous obtenir ces vertus essentielles, dont la perfection fit sa gloire, cette pureté qui règle les mœurs, cette douceur qui forme la charité, *Mites fac et castos.* Or, peut-on lui exprimer le désir d'être vertueux, sans être invité par ce désir même à le devenir? Nous lui demandons de nous obtenir la grâce d'une vie innocente, la grâce de ne point échouer contre les écueils qui se rencontrent dans les voies de la justice chrétienne, *Vitam præsta puram, iter para tutum.* Or, dès que l'on confie de pa-

reils soins à Marie; n'est-on pas persuadé qu'elle-même nous exhorte à les réaliser? Nous lui demandons enfin de s'intéresser, de prier pour nous et pendant la vie et à l'heure de notre mort, *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in horâ mortis nostræ*; c'est-à-dire, que nous demandons par elle de vivre et de mourir dans la grâce de Dieu: Qu'on nous dise si, de cette exposition simple, fidèle et abrégée des vrais sentimens, que produit la dévotion à Marie, ne résultent pas évidemment le regret de s'être éloigné de Dieu, le dessein de revenir à Dieu, le désir d'être à Dieu? Disons-le encore, et vous avez pu le remarquer fréquemment, mes chers Auditeurs, c'est parmi les fervens serviteurs de Marie que Dieu trouve constamment ses plus zélés adorateurs.

Nous le voyons avec complaisance dans la solennité des jours où l'Eglise honore la Reine des Vierges. Les temples du Dieu vivant, les sacrés Tribunaux de la pénitence, la Table sainte, tout est rempli de ces Chrétiens pour qui le nom de Marie devient le signal qui les appelle auprès de Jésus-Christ. Ils savent donc que glorifier le Fils, c'est entrer dans les vues de la Mère, qu'elle veut faire servir aux intérêts de la gloire de Dieu l'éclat de la sienne; que le seul moyen de lui plaire, c'est le désir sincère de plaire au Seigneur. Alors plus spécialement, ils se retracent la sainteté de Marie. L'exemple de ses vertus, en même temps qu'il anime la dévotion dont elle est l'objet, échauffe dans eux la volonté de servir Dieu, et les conduit à lui par voie d'imitation.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'un modèle si parfait ne semble plus propre à faire une impression profonde de respect, qu'à exciter un vif sentiment de courage. Plus on l'admire, moins on ose espérer d'en approcher, et la sublimité de la perfection qui caractérise Marie, confirme la haute idée de la distance qui la sépare de nous.

Mais il n'est pas moins vrai que, prosternés aux pieds du trône de cette Reine du Ciel, c'est dans elle, pour parler avec S. Ambroise, la forme de la vertu que nous avons sous les yeux, *De quâ refulget... forma virtutis*. Frappés d'admiration à cette vue, nous sentons qu'elle nous dit avec plus de justice encore que le grand Apôtre : Soyez mes imitateurs comme j'ai imité Jésus-Christ, *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*. [Cor. IV. 16.]. Et parce

que, selon la pensée de S. Chrysostôme, du sentiment par lequel on admire naturellement, on passe à celui qui produit le désir d'imiter, *Imitari debet, si laudat*; il doit arriver que de grands exemples deviennent de grandes leçons, qu'ils fassent naître l'idée des grandes vertus, qu'ils forcent du moins à rougir du grand désordre du péché.

N'est-il pas vrai, Chrétiens auditeurs, que vous révérez dans Marie cette pureté sans tache qui en fit le temple du Seigneur; cette vivacité de Foi qui en fit accomplir dans elle tous les oracles; cet anéantissement d'humilité qui en attira sur elle tous les dons; cette docilité d'obéissance qui la soumit à toutes ses volontés; cette intrépidité de courage qui lui en fit exécuter tous les ordres; cette ten-

dresse plus que maternelle qui lui fit partager avec son divin Fils toutes ses douleurs? Or, comment ce tableau, qui vous présente ce qu'il y a de plus héroïque dans l'héroïsme même, ne vous engageroit-il pas à un retour salutaire sur celui de vos désordres, vous qui, aux pieds de Marie, voyez dans vous un cœur avili par les passions, une Foi obscurcie par leurs ténèbres, un esprit enflé par leur orgueil, une indocilité excitée par leur révolte, une lâcheté causée par leur mollesse, une insensibilité pour Dieu qui en est le malheureux fruit?

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que, du contraste humiliant que forme, avec la perfection de votre modèle, la perversité de vos dispositions, je veuille ou je puisse

conclure à supprimer vos hommages. Ah! plutôt multipliez-les ces hommages que mérite la sainteté de Marie, pour attirer les secours de sa bonté, que votre foiblesse vous rend si nécessaires. Ce que je prétends, c'est que le détail frappant de ses vertus nous offre, ainsi que l'a dit S. Ambroise, une règle universelle qui peut diriger la conduite de tous, *Ejus unius vita..... omnium disciplina.*

Quelle est, en effet, la vertu dont l'idée ne se présente pas vivement à votre esprit, lorsque votre cœur est ardemment occupé de Marie? Vous la voyez au faîte des grandeurs; mais vous voyez aussi que si c'est de Dieu qu'elle les tient, c'est à Dieu qu'elle les rapporte. Vous la voyez dans la profondeur de l'affliction; c'est Dieu qui le

permet, et c'est en vue de Dieu qu'elle l'accepte. Vous la voyez dans l'occasion des plus rigoureux sacrifices; c'est Dieu qui les demande, et c'est à Dieu qu'elle les offre. Depuis l'instant où elle se consacre à Dieu dans le temple, jusqu'à celui qui la réunit à Dieu dans le Ciel, ce n'est qu'amour pour Dieu, zèle pour sa gloire, résignation à ses décrets; ce n'est que douceur, que condescendance, que charité dans ses sentimens, dans ses paroles, dans ses démarches, *Ejus unius vita..... omnium disciplina.*

Or, je soutiens que Marie étant, et nous paroissant à de si justes titres l'objet de notre vénération, nous trouvons, dans l'idée même du respect qui lui est dû, l'idée des vertus chrétiennes dont ce respect doit être accompagné; qu'à mesure que

les sublimes traits de la sainteté de Marie s'impriment profondément dans notre ame, ils y gravent efficacement les principes de la sainteté à laquelle nous devons aspirer; que par là même que nous rendons des honneurs particuliers à Marie, nous estimons singulièrement les vertus dont elle nous a donné l'exemple; que plus nous désirons de fixer sur nous ses regards, plus aussi nous sentons qu'il faut en suivre les traces; en un mot, qu'elle nous montre, avec la route qui conduit à Dieu, celle de la perfection qui peut nous rendre le plus dignes de Dieu.

Que dirai-je, ou plutôt que n'aurai je point à vous dire de la voie que sa protection vous offre pour aller à Dieu? Ici, mes Frères, toutes les voix, toutes les lumières

de l'Eglise se réunissent pour exciter, pour nourrir, pour appuyer votre confiance. Et, jusqu'où n'en portent pas l'étendue, les Augustin, les Bonaventure, les Anselme, les Bernard? Ils la portent jusques à tout espérer, tout attendre pour le salut de celui qui est serviteur de Marie. Non, il ne périra pas, dit formellement S. Bernard. Non, s'écrie plus vivement S. Anselme, il n'est pas possible, auguste Vierge, qu'il périsse celui qui sincèrement vous réclame, et que vous regardez favorablement, *Ad te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat.* Idée si juste, quoique si forte, de la protection de Marie, qu'on s'en persuade toujours plus la vérité, à mesure qu'on en approfondit mieux le principe.

Remarquez d'abord, Chrétiens

auditeurs, que c'est Jésus-Christ lui même qui donne aux hommes cette Protectrice, et qui la leur donne au moment où il est sur le point de consommer, par sa mort, l'ouvrage de leur rédemption. Près d'expirer sur la croix, il dit à Marie, en lui montrant le Disciple bien aimé, et dans sa personne, tous les hommes : Voilà votre Fils, *Ecce Filius tuus.* [Jo. XIX. 26.]. Il dit à S. Jean, en lui parlant de Marie : Voilà votre Mère, *Ecce Mater tua.* Paroles à jamais mémorables, testament sacré qui nous assurent, de la part de Marie, tous les sentimens de Mère, et qui, par conséquent, autorisent dans nous toute la confiance d'un Fils. Car, puisque c'est la volonté de Jésus-Christ que Marie nous adopte; que peut-il, et que doit-il résulter de

cette adoption par laquelle la Mère d'un Dieu devient la nôtre? Le voici, mes chers Auditeurs, et c'est cette double vue qui nous développe clairement ce qu'il y a et ce qu'il doit y avoir de singulièrement efficace dans la protection de Marie.

Elle est Mère de Dieu, voilà le titre qui expose énergiquement l'étendue de son crédit; elle est Mère des hommes, voilà la qualité qui justifie sensiblement la solidité de leurs espérances. Elle est Mère de Dieu : elle peut donc tout obtenir de lui; elle est Mère des hommes; ils peuvent donc l'intéresser à toutes leurs demandes. Elle est Mère de Dieu; elle est redevable de cette gloire, au dessein que Dieu forma de sauver les hommes; elle est Mère des hommes; elle doit à sa tendresse pour eux, de faire servir

sa gloire à contribuer à leur salut. Elle est Mère de Dieu; elle doit donc être animée de ses désirs, et dirigée par ses vues; or, les désirs, les vues de Dieu, c'est que vous répondiez à sa grâce, pour que vous ayez part dans son Royaume; dès-là, Marie écoute avec attention, elle reçoit avec bonté, elle présente à Dieu avec zèle les vœux que vous lui adressez; elle est Mère des hommes; elle doit donc être touchée de leurs misères, sensible à leurs dangers, empressée à procurer leur bonheur. Dès-là, une sainte pitié l'attendrit sur vous, un sentiment vif l'intéresse à vous, une sorte d'obligation que le cœur maternel lui impose, la fait prier, solliciter, implorer la miséricorde de Dieu pour vous.

Non, mes chers Auditeurs, nous ne concevons pas que le Dieu son

Fils veuille résister à sa demande, et qu'il refuse à sa Mère le salut de ceux qu'il lui a confiés lui-même, en qualité de Sauveur. Ah! sans doute, nous pouvons prendre, pour aller à Dieu, la même route que Dieu a prise pour descendre jusqu'à nous. Or, le Dieu Rédempteur nous a été donné par Marie; nous pouvons employer à recevoir les grâces de Dieu, le même moyen que Dieu a employé pour nous en faire trouver la source. Or, le divin Auteur de la grâce a pris naissance de Marie; nous pouvons croire et espérer que le détail des secours qui nous sont personnels, sera conforme au plan général de Providence que Dieu a réglé pour le salut du Monde. Or, quand Dieu a voulu envoyer son Fils pour lui réconcilier le Monde, il a fait choix

de Marie. Et voilà, Chrétiens, ce qui a fait dire à plusieurs d'entre les Docteurs et les Pères, que si, d'une part, nous recevons tout de Jésus-Christ; de l'autre, Jésus-Christ veut que tout nous soit distribué par Marie.

Dès-là, Pécheurs, vous devez donc regarder Marie comme étant destinée par le Dieu son Fils à plaider votre cause auprès de lui; à soutenir, de la force de ses vertus et de son pouvoir, vos demandes qui s'adressent à lui; à porter aux pieds de son trône vos désirs de rentrer en grâce avec lui. Et, si cette protection n'avoit rien de spécialement efficace; quel eût donc été le dessein de Jésus-Christ, en nous confiant spécialement aux soins de Marie? Mais, s'il est une efficacité qui doive caractériser la

protection de Marie, c'est donc une efficacité proportionnée à la supériorité de la dignité de Marie, des mérites de Marie, de la tendresse de Jésus-Christ pour Marie; par conséquent, c'est une protection à la faveur de laquelle tout espoir devient légitime, toute grâce devient possible, tout pardon peut être accordé. C'est Marie qui prie, et c'est Jésus-Christ qu'elle prie. Oui, Pécheurs, attendez tout d'un tel Fils, par la protection d'une telle Mère.

Protection, mes chers Auditeurs, que Dieu semble vous avoir ménagée, non seulement pour prévenir les chutes de votre foiblesse; mais pour tempérer la juste frayeur qui facilement dégénère en désespoir de vous relever. La majesté d'un Dieu, c'est Saint Bernard qui rai-

sonne ainsi, la majesté d'un Dieu vous saisit d'effroi. Il vous donne son Fils revêtu de l'humanité. Dans ce Dieu-Homme, la divinité brille encore De là, dans vos cœurs, nouvelles alarmes : eh bien ! allez, recourez à Marie. Par elle vous aurez accès auprès de Jésus-Christ; par Jésus-Christ vous serez à Dieu.

Protection dans laquelle Dieu a rassemblé tout ce qui peut lui donner du poids et de la valeur. Ce n'en est point assez que Marie soit favorablement écoutée de Jésus-Christ. Il y a plus encore : c'est par Jésus-Christ lui-même, qu'elle est autorisée à se faire entendre. Quels titres ne lui ont point acquis et le privilége d'avoir fourni le sang qui fut le prix de la Rédemption, et la générosité d'avoir consenti à l'immolation du Rédempteur? Vous lui

demandâtes, ô mon Dieu, le sacrifice de son Fils pour satisfaire à votre justice; elle vous l'offrit avec courage. Aujourd'hui elle demande à votre miséricorde le salut de ceux qu'elle a adoptés pour ses enfans; vous le lui accorderez donc avec complaisance.

Protection que Dieu a pris plaisir à accréditer par le nombre et par la nature de ses effets. Je crois entendre à ce moment s'élever la voix du Monde chrétien. Et, sans m'arrêter à la multitude frappante des événemens prodigieux qui, dans l'ordre même naturel, ont signalé la puissance de Marie; je rappelle avec admiration et avec reconnoissance cette foule innombrable de Pénitens qui sont rentrés dans les voies de Dieu, par une protection visible de la Mère de Dieu. Un

sentiment de respect et de confiance gravé dans leur ame; des vœux assidus, des hommages journaliers dont cette auguste Vierge étoit l'objet; du zèle pour son culte et de l'intérêt à sa gloire; quelques-unes de ces pieuses observances, que le Monde censure ou qu'il dédaigne, mais que l'esprit du Christianisme suggère, et qu'il consacre comme un moyen et une ressource pour la conversion et la pénitence; oui, mes chers Auditeurs, oui, voilà ce qui tant de fois a attiré sur des Pécheurs ces grâces qui réveillent la conscience, qui en dissipent les ténèbres, qui en font naître les remords, et qui produisent dans le cœur la sincérité du repentir. La dévotion à Marie, ce reste précieux heureusement échappé dans eux à la contagion des désordres, leur a

servi à échapper eux-mêmes au crime et au malheur de l'endurcissement. Enfans coupables, ils se sont reconnus tels; humblement prosternés aux pieds de leur mère, ils en ont imploré l'appui; elle leur a tendu une main secourable. De cette même main qui fut le soutien de la divine enfance de Jésus-Christ, elle les a portés aux pieds de sa croix. Là elle a demandé qu'ils fussent en même temps et arrosés de son sang et inondés de leurs larmes; elle a sollicité et l'expiation et le pardon de leurs péchés. Le cœur de Marie a parlé, le cœur de Jésus-Christ s'est attendri; le cœur de ces pécheurs a été changé.

C'est d'eux-mêmes, Chrétiens auditeurs, oui c'est d'eux-mêmes que nous avons appris, et que nous apprenons journellement encore

ces salutaires effets de la dévotion à Marie. Le moment du bienfait, la circonstance dans laquelle il a été accordé, ce qui l'a précédé, ce qui l'a suivi, nous font reconnoître la Bienfaitrice; leur conviction intime nous la désigne, le transport de leur reconnoissance la publie. Et que ne pouvons-nous publier nous-mêmes le détail des grâces, j'ose dire, extraordinaires, dont plus d'une fois nous avons vu les heureuses suites. Par ce seul récit, plus efficacement que par nos discours, nous ranimerions la ferveur du culte de Marie. Ah! s'il étoit libre au sentiment de se manifester; combien dans cet auditoire même, combien d'entre vous nous exposeroient avec attendrissement ce qu'ils ont éprouvé de la part de Marie! Combien de secours ménagés à la vertu et à l'innocence,

pour la préserver des piéges, et fortifier les pieux sentimens ! Combien de mères tendres, après avoir confié à son pouvoir et à sa bonté protectrice, des enfans chéris, y ont trouvé la satisfaction de leur cœur, en recueillant le fruit de leur religieuse confiance! Combien de personnes affligées lui ont demandé avec succès l'adoucissement de leurs infortunes! Combien, après l'avoir sincèrement implorée dans des périls effrayans, ont rendu hommage à sa main bienfaisante qui ferma sous leurs pas les portes de la mort, et peut-être celles de l'Enfer, en leur obtenant la grâce de la vie! Est-il un royaume chrétien qui ne retentisse des bienfaits de Marie, et qui, de toutes parts, n'en offre d'incontestables monumens? Heureuse la France, d'y avoir un droit

particulier par l'acte solennel de consécration à Marie, qui, en signalant la piété d'un de ses Rois, devint pour son peuple un motif de plus d'espérer la protection de la sainte Mère de J.-C.!

Que cette auguste Vierge, c'est la conclusion de S. Bernard, soit donc toujours votre asile, et dans les malheurs, et dans les dangers, et dans les tentations. Pensez à Marie, invoquez Marie, dans le trouble de la conscience, dans l'assaut des passions, dans les situations orageuses du Monde. Du fond même et de l'abîme d'un cœur où a régné le péché, où il règne actuellement, où il voudroit régner encore; élevez d'ardens soupirs, des désirs sincères, d'humbles prières vers Marie, *Mariam cogita, Mariam invoca.* Non, ce n'est pas elle qui est votre Juge, mais elle le fléchit. Ce n'est pas elle

qui accorde les grâces, mais elle les obtient. Ce n'est pas elle qui est l'arbitre suprême de votre destinée, mais elle engagera le Dieu des miséricordes à les répandre sur vous dans le temps et dans l'Eternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA PURIFICATION

DE

LA TRÈS-SAINTE-VIERGE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus, secundùm legem Moïsis, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification de Marie, prescrit par la loi de Moïse, étant arrivé, ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. *S. Luc*, chap. II.

VOILA, Chrétiens auditeurs, dans les paroles de l'Evangéliste, l'ex-

position abrégée du Mystère que l'Eglise honore dans ce saint jour. J'y retrouve dans la double idée qu'elles nous offrent, et le souvenir de deux lois différentes renfermées dans celle de Moïse, et la fidélité de Marie à les accomplir toutes deux. Marie vient se purifier : c'est la loi de Moïse imposée aux mères. Marie vient offrir son Fils : la loi en exprimoit aussi l'obligation. Dans l'accomplissement de chacun de ces deux devoirs, j'aperçois un caractère particulier qui résulte d'un même principe; et c'est le simple développement des divers rapports qui distinguent cette double obéissance de Marie, qui m'a paru le plus propre à mettre sous vos yeux ce que nous lui devons de vénération et de reconnoissance, ainsi qu'à nous fournir en même temps un fonds d'instruc-

tion également utile, et à notre édification, et à la réformation des mœurs.

Marie est mère de Dieu, et elle se soumet à la loi. Quelle sublime docilité! Elle est Mère d'un Dieu Sauveur, et elle l'offre à Dieu; quelle frappante générosité!

En deux mots, qui vont faire le partage de ce discours: Je dis que dans le mystère de ce jour, Marie, en qualité de Mère de Dieu, nous donne le plus grand exemple; ce sera la première Partie. Je dis que Marie, en qualité de Mère d'un Dieu Sauveur, fait pour nous le plus grand sacrifice: seconde Partie. Tel est l'avantage de la Religion, que la connoissance approfondie des mystères qu'elle propose à nos esprits, devient la source abondante de la morale qui doit diriger nos cœurs et régler notre vie. Supplions-la de nous obtenir

de l'Esprit saint la grâce de profiter de l'une et de l'autre instruction qu'elle nous donne. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Donner la loi, c'est le propre de l'autorité. S'y soumettre, c'est le devoir de la dépendance. Mais porter le respect pour l'autorité, jusqu'à aimer la dépendance; remplir les devoirs d'une soumission libre au prix des plus nobles efforts; et mettre sa gloire dans l'obéissance; c'est prouver tout ensemble et la grandeur du Maître qui inspire de tels sentimens, et la grandeur de la fidélité qui lui en fait hommage. Or, voilà ce que nous présente aujourd'hui Marie, par une soumission volontaire à une loi à laquelle elle n'étoit pas assujettie, par une soumission généreuse à une loi dont l'ob-

servation étoit humiliante, par une soumission publique à une loi qu'elle se fait honneur d'accomplir. L'amour de la loi de Dieu, le courage à vaincre les difficultés de la loi de Dieu, le zèle pour les intérêts de la loi de Dieu; voilà, Chrétiens, ce que nous prêche, par son exemple, la Mère d'un Dieu.

Eh! quel motif la conduit en ce jour au temple? Est-elle soumise à la loi commune dans sa nation, cette Mère privilégiée, pour laquelle ont été interrompues les lois mêmes de la nature? Quel sacrifice d'expiation peut offrir le Prêtre pour celle que l'Ange du Seigneur a saluée comme pleine de grâce? Devoit-elle, pendant un temps, être éloignée du temple de Dieu, quand un Dieu l'a choisie elle-même pour son temple? Non, mes chers Auditeurs; mais si

la loi se tait, l'amour de Marie pour l'Auteur de la loi se fait entendre. Elle s'empresse à se soumettre à Dieu, parce qu'elle sait que la soumission honore les droits de Dieu. Et, comme, selon la pensée du Prophête-Roi, il falloit aux hommes une loi qui leur fît comprendre que la dépendance est essentiellement leur apanage [*Psalm.* IX. 21.]; dans sa qualité de créature, Marie trouve le motif de son obéissance au Créateur. Et si l'esprit de la loi forme en sa faveur une exception; le privilége que son cœur recherche, c'est de marquer à Dieu l'ardeur de ses sentimens, par le respect qu'elle a pour sa loi.

Exemple de perfection qui ne doit pas sans doute nous étonner dans la Mère de J.-C., du divin Législateur qui déclare lui-même

n'être pas venu pour se soustraire à la loi, mais pour l'accomplir, *Non veni solvere legem..... sed adimplere.* [Math. v. 17.]. Comment Marie n'eût-elle pas aimé l'obéissance, remplie comme elle l'étoit des maximes du Fils adorable qui n'avoit voulu naître d'elle, que pour se rendre obéissant jusqu'à la mort? Mais exemple de perfection qui nous instruit éloquemment de ce que doit produire ce saint amour de la loi de Dieu. C'est cet amour de la loi de Dieu qui soutient un nombre encore assez grand d'ames ferventes qui ne croyent jamais faire plus qu'elles doivent, lors même qu'elles pratiquent ce qui n'est pas essentiellement un devoir; qui, sachant distinguer ce que Dieu ordonne et ce qu'il conseille, mettent entre l'un et l'autre la différence qui s'y rencontre, sans la laisser apercevoir

dans leurs œuvres; qui, étendant, dit S. Bernard, les limites de leur docilité, ne mettent aucune borne au désir de leur charité, et qui, dans ce désir seul de plaire à Dieu, trouvent un motif aussi efficace, que dans la force de ses préceptes, ou dans la terreur de ses vengeances. C'est cet amour de la loi qui devroit fortifier ces Chrétiens lâches qui semblent ne l'être qu'à regret. Réduits à sentir que la loi de Jésus-Christ est un joug, ils ne savent pas éprouver que, selon sa parole, il est léger. Ils ne connoissent que la contrainte dont la nature gémit, sans se ménager les adoucissemens que les vues de la Foi opèrent. Ils se regardent comme des esclaves, parce qu'ils oublient qu'ils sont les enfans; et, par la manière dont ils obéissent trop souvent, ils n'annoncent que la peine qu'ils ont

d'obéir. C'est cet amour de la loi qui devroit éclairer ces ames imprudentes qui, en avouant que la loi est la règle de leurs actions, voudroient en même temps qu'elle fût encore le terme de leurs mérites; qui ne cherchent à approfondir leurs obligations, que pour ne pas en excéder l'étendue; qui se montrent aussi occupées à défendre les droits que la loi leur laisse, qu'à satisfaire aux droits du Seigneur qu'elle leur découvre. D'où il arrive que l'on considère uniquement dans les œuvres, ce qui est d'une obligation étroite, et qu'on néglige celles qui paroissent moins importantes; que, par ces négligences, dont la légèreté rassure, on se prépare, selon la menace de l'Esprit saint, des chutes dont le malheur est effrayant; que, dans certaines occasions, surtout dans certaines matières, où le point

précis du devoir se détermine moins aisément, on n'en fait pas même assez, dès qu'on craint d'en faire plus, et qu'on s'expose à transgresser essentiellement la loi, en voulant trop restreindre la manière de le remplir. Je parle d'amour de la loi; quel langage pour des hommes indépendans par goût, et qui s'efforcent à le devenir par principe, à dessein de s'affranchir de la loi! Ne voudroient-ils pas se persuader, et persuader à autrui qu'il est indigne de Dieu d'avoir daigné nous en donner une? Et combien de fois ils exaltent la grandeur de ce premier Etre, uniquement pour en conclure qu'aucun hommage, de la part des hommes, ne peut l'intéresser, et qu'il n'y prête aucune attention; *Non videbit Dominus.... Non requiret:* Orgueil également aveugle et humiliant de l'homme, lorsque,

pour étendre à son gré une liberté dont il abuse, il voudroit qu'elle n'eût aucune règle qui la dirige! Et comment ne connoît-il pas que la plus belle prérogative des plus parfaites créatures de Dieu sur la Terre, c'est l'obligation spéciale d'en glorifier le Créateur, d'en recevoir des lois, et de lui obéir?

Oui, mes Frères, c'est sur la véritable idée de Dieu et de l'homme qu'est solidement fondé l'amour de la loi du Seigneur. Essentiellement Auteur et Amateur de l'ordre, Dieu a dû ne pas livrer l'homme à tous ses déréglemens. Essentiellement sage, Dieu a dû communiquer à l'homme les règles de sa sagesse, dès que l'homme a la faculté de les connoître et de pouvoir les suivre. Essentiellement premier principe de l'homme, la fin dernière de l'homme, Dieu a dû lui marquer la voie qui le con-

duit à lui. Essentiellement le maître de l'homme, Dieu a dû exiger le tribut de sa soumission. Pour la chérir, cette sainte loi, il devroit suffire de connoître Dieu. Puisqu'il est évidemment l'Arbître suprême de l'Univers; il est donc juste que tous les hommes reconnoissent ses droits. Il devroit suffire d'aimer l'ordre; car il est dans l'ordre qu'il y ait une première autorité à laquelle tout soit assujetti; or, il y auroit des hommes indépendans, s'il n'y avoit pas un Souverain universel et une loi générale. Il devroit suffire d'aimer les hommes: la loi de Dieu veille à leur intérêt commun; fidèlement observée dans le Monde, elle procureroit le bonheur; et il n'est qu'elle qui puisse l'y faire régner. Il devroit suffire de s'aimer solidement soi-même; non, non, l'on n'est vraiment tranquille et

solidement heureux, que quand on vit selon la loi de Dieu Les plaisirs trompent, les passions tyrannisent; l'impiété ne produit point la paix. Jamais, non jamais le désordre ne sauroit être la source de la véritable félicité. La paix, Seigneur, et une paix abondante, disoit le Prophète, est le partage de ceux qui chérissent votre loi, *Pax multa diligentibus legem tuam.* [Ps. CXVIII. 75.]. Pénétrée de ces principes, Marie saisit l'occasion de rendre à l'autorité du Seigneur un éclatant hommage; et, par les sacrifices de son obéissance, elle s'élève au dessus des efforts que suppose cette vertu. A quel prix obéit-elle à la loi de la purification? Second caractère de la soumission de Marie, dont la générosité vient nous armer de courage contre les difficultés de la loi.

De quoi s'agissoit-il, Chrétiens, pour cette illustre Vierge? Après avoir été spécialement choisie, et comblée d'honneur parmi toutes les créatures, il s'agissoit de venir se confondre avec toutes les femmes d'Israël. Après avoir saintement préféré devant Dieu le mérite de la virginité à la gloire de la maternité divine, il s'agissoit de renoncer extérieurement à l'éclat de la vertu qui lui était la plus chère, sans jouir de la distinction signalée d'un titre qui concilioit les honneurs de l'une et de l'autre. Tandis qu'elle étoit l'ornement de sa nation, il s'agissoit d'en observer les usages, comme faisant simplement partie de ce Peuple. Que de spécieuses raisons pour ne pas s'y conformer! Que n'annonce-t-elle que, Mère du Messie promis, c'est par elle que

le Seigneur accomplit sa parole? Que ne publie-t-elle, que cette parole féconde en miracles a opéré dans elle le prodige qu'avoit prophétisé Isaïe? Que ne fait-elle retentir le temple de ce cantique d'actions de grâces, que produisit le saint transport de sa reconnoissance dans la maison d'Elisabeth? Les bienfaits même de Dieu semblent l'autoriser à ne pas lui immoler les priviléges les plus sacrés, par l'humiliation d'une si rigoureuse obéissance.

Eh! c'est précisément, mes chers Auditeurs, parce que Marie a reçu de Dieu les plus grands bienfaits, qu'elle se fait un devoir de la profonde humilité qui les voile. Rien ne fut impossible à Dieu dans l'exécution des magnifiques desseins qu'il avoit sur elle. Elle va prouver, dès qu'elle connoît les vues de Dieu, que rien n'est capa-

ble de ralentir son empressement à les seconder. Disons tout en un seul mot; elle envisage la loi : à ce nom, tout doit céder.

Et c'est ici, mes Frères, que l'exemple de Marie confirme singulièrement une vérité dont il est essentiel de vous convaincre : Que ce ne fut jamais une raison d'éluder la loi de Dieu, que d'en opposer les difficultés; qu'accuser sans cesse la sévérité de cette loi, c'est essayer d'en détruire l'autorité; qu'il est visible que jamais aucune loi ne dominera sur les passions, si c'est des passions qu'on prend conseil pour en établir l'empire sur elles; que ce n'est point vouloir de loi, que de ne pas vouloir les efforts nécessaires pour la remplir; ou que c'est vouloir une loi qui n'en soit pas une, dès qu'elle ne demande aucun assujettissement. Car la loi

est une règle. Or, comment, avec une règle, pourroit s'accorder la licence du déréglement?

Il faut donc (c'est la conséquence qui suit nécessairement de la certitude de ce principe), il faut, pour être vraiment fidèle à Dieu, une disposition de fermeté et de courage, une sainte intrépidité, un esprit de force que l'on nourrit dans soi-même par de grands motifs, et que Dieu ne manque point de soutenir par de grands secours. Etre véritablement soumis à la loi, c'est être déterminé à signaler son obéissance par tous les sacrifices qu'elle exige, par toutes les victoires qu'elle commande; c'est lui faire céder toute autre loi, celle des inclinations, des penchans, des désirs, et, pour parler avec l'Apôtre, la loi du péché, [*Rom.* XVII. 25]; c'est se pénétrer vivement de cette importante maxime: que, dans le

concours de tout autre intérêt, il n'en est aucun sur lequel celui de la loi de Dieu ne doive l'emporter; c'est s'armer, contre toutes les tentations qui nous attaquent, du bouclier impénétrable de la loi, qui en repousse efficacement les traits. Détermination, qui, toute étendue et toute généreuse qu'elle puisse être, ne renferme au fond que l'héroïsme absolument essentiel au Christianisme, et sans lequel on ne remplit jamais les obligations du Chrétien.

Etre véritablement soumis à la loi, c'est en écouter les ordres malgré les murmures de la nature, et les exécuter malgré ses répugnances; c'est la faire régner sur l'esprit dont elle soumet l'orgueil, sur le cœur dont elle dirige les affections, sur les sens dont elle réprime la fougue. C'est se conduire selon ses pré-

ceptes, soucrire à toutes ses rigueurs, lui immoler sa volonté, tout soi-même.

Etre véritablement soumis à la loi, c'est éloigner et ces dispenses qui ne sont qu'un prétexte pour la transgresser, et ces interprétations adroites qui ne sont que le moyen de l'altérer, et ces adoucissemens coupables qui ne sont que l'art de la mitiger, et ces exceptions arbitraires de lieux, de circonstances, d'état, d'objets qui ne sont qu'une infraction de ses droits, et une injuste réclamation contre son autorité.

Etre véritablement soumis à la loi, c'est, comme Tobie, être inébranlable dans sa soumission; c'est, comme les Machabées, être prêt à sceller de son sang sa fidélité; c'est, comme Eléazar, la soutenir, s'il le faut, au prix même de sa vie. Et

telles furent les dernières leçons par lesquelles l'illustre Matathias enflamma la sainte ardeur de ses fils, les Héros d'Israël, pour la loi que Dieu avoit donnée à leurs pères, *Æmulatores estote legis, date animas vestras pro testamento patrum vestrorum.* [1. Macc. II. 50.]. Eh! que seroit, aux yeux du Seigneur, une obéissance lâche, qui n'exécute que ce qu'elle peut exécuter sans efforts, une obéissance partagée qui refuse d'une part les hommages qu'elle rend de l'autre; une obéissance disproportionnée, qui n'est pas générale à l'égard d'une autorité universelle? Une soumission qui ne satisferoit pas même les hommes, comment suffiroit-elle, quand il s'agit des ordres de Dieu?

Morale gênante, je le sais, mais morale exacte et sûre, sans laquelle suivroit nécessairement le renverse-

ment de toute morale, puisqu'il n'est point de loi qui ne puisse présenter quelques obstacles à vaincre. Si la crainte de ces obstacles devoit arrêter, elle rendroit sans effet toutes les lois. Morale gênante; mais c'est la morale expresse de Jésus-Christ, qui ne reconnoît pour les siens que ceux qui font la volonté de son Père, et qui ne traite d'amis que ceux qui accomplissent ce qu'il leur prescrit lui-même. Or, après qu'il nous à instruits, en nous ouvrant le Ciel, que ce n'est point une route spacieuse qui doit nous y conduire; qu'il faut, pour y arriver, marcher à sa suite, et porter sa croix, se renoncer soi-même; voudriez-vous que nous vinssions ici rassurer votre foiblesse et assoupir votre courage, en trahissant tout-à-la-fois et vos intérêts et ceux

de la vérité. Morale gênante; mais, peu contents de n'en être pas les observateurs, vous oserez donc subordonner à vos idées, censurer, et, selon l'expression de S. Jacques, juger vous-mêmes de la loi de Dieu, tandis qu'il est seul Législateur et Juge de ses propres lois, *Unus est Legislator et Judex.* [Jacob. IV. 4. 12.]. Morale gênante; mais si cette gêne salutaire est un motif d'en secouer le joug, on voudroit donc que le Maître souverain oubliât ce qui lui est dû, pour ne consulter que l'indolence qui le lui dispute; que la sagesse du Ciel ne s'expliquât que conformément aux vœux passionnés de la Terre; que Dieu lui-même eût pour fin la satisfaction des désirs pervers de l'homme; ou que, premier arbitre de la loi, l'homme osât lui-même la dicter à Dieu? Ah!

quelle loi, je vous le demande, quelle loi régneroit bientôt parmi les hommes, si ceux-là en étoient à leur gré les interprêtes, qui se soulèvent contre la sévérité de la loi de Dieu? Et puisque, selon eux, cette loi est importune, parce qu'elle gêne; puisqu'elle ne gêne que les passions; il faudroit donc, à cette gênante importunité, substituer la loi des sens qui permet de les satisfaire, la loi de la vengeance qui permet de l'assouvir, la loi de la cupidité qui permet d'en suivre l'attrait, la loi de l'amour-propre qui rapporte tout à lui-même? Grand Dieu! Grand Dieu! que produira parmi les hommes la loi des passions, si votre loi cesse jamais de les gêner? Mais doivent-ils se plaindre d'une gêne que redoute la nature; quand vous leur promettez de

l'adoucir par votre grâce? Si, par eux-mêmes, ils ne peuvent rien, ignorent-ils qu'avec votre secours ils peuvent tout. Vainement leur foiblesse les excuse à leurs propres yeux; la force de plusieurs d'entre eux les condamne à votre tribunal. Car, puisqu'il est, mes chers Auditeurs, dans tous les états, des Chrétiens exactement fidèles à la loi de Dieu; comme eux, vous pouvez donc l'être. Il s'agit de le vouloir aussi sincèrement qu'eux.

A cette volonté généreuse, dont Marie nous donne en ce jour un si bel exemple, elle ajoute le spectacle édifiant et public qui résulte de sa soumission. Ce n'est point en secret qu'elle obéit. Elle ne vient pas, il est vrai, répandre avec appareil dans le temple la

splendeur de ses titres; mais, en même temps qu'ils y sont reconnus, elle les fait servir à la gloire de Dieu, à qui elle les doit; et, dans le sein des grandeurs qui la décorent, elle ne se montre occupée que du soin d'être parfaitement soumise à celui qui est la source de toute grandeur. D'une part, cet homme juste, que l'Esprit de Dieu a conduit dans le temple pour y être témoin de tant de merveilles, se livre aux saints transports qui consolent sa vieillesse à la vue du Messie qu'il reconnoît. Il reconnoît donc aussi dans Marie l'auguste Vierge qui a eu la gloire de donner au Monde l'Espérance des Justes, le Sauveur de la Terre, l'Attente des Nations. D'autre part, à ce cantique d'admiration, viennent se réunir les acclamations d'une Prophêtesse d'Israël, qui pu-

blie à ce moment la gloire du Rédempteur, et qui l'annonce à tous ceux qui se confient aux saintes promesses. Or, au milieu de tous ces prodiges, au lieu de recueillir pour elle-même les honneurs de la distinction qui la relève, et d'entrer en part d'un éclat qui paroît sensiblement rejaillir sur elle, que laisse apercevoir Marie? Son désir d'observer la loi. Et ce n'est qu'après en avoir accompli ponctuellement toutes les cérémonies, qu'elle se retire pour se livrer de nouveau aux humbles douceurs d'une vie cachée, *Ut perfecerunt omnia secundùm legem Domini.* [Luc. II. 39.].

Pouvoit-elle plus énergiquement nous instruire, qu'il n'est aucune élévation de rang qui puisse abréger l'intervalle immense qui se

trouve nécessairement entre Dieu et tout ce qui n'est pas lui; dès qu'on le voit subsister tout entier dans la soumission de Marie, malgré sa qualité de Mère de Dieu? Et, lorsqu'à ce titre même, elle fait gloire de son obéissance; n'annonce-t elle pas que le devoir des grands, c'est de donner l'exemple, et qu'un des plus estimables priviléges de leur état, c'est de pouvoir en donner de plus efficaces et de plus puissans?

A proportion qu'on est plus élevé que le reste des hommes, on est, par là même plus exposé à leurs regards! D'où il suit qu'on est plus spécialement obligé d'honorer Dieu aux yeux des hommes; pourquoi? Parce qu'il est de la justice de faire servir à la gloire de Dieu ses propres dons; parce qu'il est de la recon-

noissance de faire remonter les biens à leur source; parce qu'il est de la subordination de reconnoître toujours la première autorité, et d'employer à la maintenir l'autorité qui en dérive. Tel est cependant le funeste effet de l'orgueil qu'inspire le Monde, que souvent les avantages dont on y jouit deviennent presque la mesure de l'indocilité qu'on y oppose à la loi.

Il est sans doute encore des ames vraiment généreuses, parce qu'elles sont solidement chrétiennes, qui s'y montrent ouvertement soumises, et qui confessent hautement la fermeté de leur créance par la publicité de leurs œuvres. Mais combien n'en est-il pas aussi; qui, sans abjurer les principes de la Religion, craignent et évitent de les laisser aperce-

voir ? Ils rougissent en public des sentimens que leur cœur avoue, et ils voudroient dérober au Monde l'influence que les règles du Christianisme ont sur leur conduite.

A la bonne heure, qu'on renferme humblement dans l'ombre du secret des actes particuliers dont une piété plus fervente est le principe, et dont l'ostentation corromperoit le mérite; il ne leur faut que Dieu pour témoin. Mais quand il s'agit d'un précepte formel de sa loi; est-elle excusable, cette vaine timidité qui hésite à produire, aux yeux du Monde, la soumission respectueuse qu'exige la volonté du Seigneur; et la seule apparence d'une indécision n'est-elle pas un outrage fait à l'autorité qui commande? Quoi! tandis que l'ir-

réligion lève l'étendard; tandis que le vice ne déguise que ses manœuvres; la vertu seule sera condamnée aux ténèbres, et les Chrétiens n'oseront pas opposer à la contagion du Monde l'édification des vertus? Dieu est-il donc un Maître auquel il soit honteux d'appartenir, et pour lequel il soit humiliant de se déclarer?

Ah! mes Frères, que bientôt avec ses droits la Religion recouvreroit sa splendeur, si ceux que le Peuple honore plus particulièrement, l'invitoient efficacement, par l'exactitude de leur obéissance, à honorer Dieu. C'est à vous, Peuple chrétien, que je m'en rapporte: Eûtes-vous jamais une idée plus vive de la grandeur de Dieu, que lorsque vous voyez s'abattre devant lui toute grandeur humaine? Comprîtes-vous

jamais mieux l'empire de la loi de Dieu, que lorsque vous voyez humblement rangés parmi ses Serviteurs ceux qui sont vos Maîtres? Sentîtes-vous jamais mieux que tous viennent de Dieu, que lorsque vous voyez ceux à qui il a donné des richesses, lui en faire hommage? Connûtes-vous jamais mieux le pouvoir de la grâce de Dieu, que lorsque vous voyez la docilité qu'elle opère jusques dans le sein de la puissance? Par conséquent, heureuse situation que la vôtre, Grands de la Terre, lorsque vous vous montrez soumis à la loi de Dieu! Dès là, devenus les Apôtres de cette loi sainte, j'ose le dire, vous en étendez le règne souvent avec plus de succès que nous ne pouvons le faire par notre zèle. Plus forte que nos discours, l'instruction que renferme votre exem-

ple confond les prétextes qu'on nous oppose; plus touchante, elle pénètre des cœurs qui échappent à notre poursuite; plus frappante, elle entre comme nécessairement dans l'ame par le témoignage même des yeux; plus insinuante, elle fait chérir la vertu, puisqu'on aime toujours ceux dans qui l'on en voit les traits; plus durable, elle passe de bouche en bouche, comme une merveille et une preuve visible de cette grâce dont nous ne pouvons que faire entendre la voix; plus continuelle, elle est inséparable d'une sage conduite; et une sage conduite devient toujours plus éloquente, à mesure qu'un rang plus élevé la fait plus apercevoir.

C'est donc principalement aux personnes distinguées dans le Monde

que nous devons adresser ces paroles de Saint Paul à Timothée : Soyez l'exemple des Fidèles, *Exemplum esto Fidelium* [1. Tim. IV. 12.]. Car il est de leur part une espèce de ministère, si je puis user de ce terme, dont les fonctions, quoique différentes de celles des Ministres de la Religion, sont vraiment importantes au bien de la Religion même. Sans doute, comme le Peuple, les Grands doivent écouter la voix de Dieu et des Pasteurs de son Eglise; mais ils ont une obligation particulière; et c'est de donner au peuple l'exemple de cette soumission. Ce n'est donc point assez pour eux de suivre en secret la voie du salut; ils doivent y marcher ouvertement, pour servir de guide à ceux à la tête desquels la Pro-

vidence les a placés. Le crédit, le pouvoir, les richesses, la naissance, c'est du Ciel qu'on les tient : qu'ils servent à édifier la Terre. Le Seigneur déclare qu'il est jaloux de l'honneur qui lui est dû en présence de son Peuple. Comment donc en agiroit-il avec ceux qui, par l'audace de leur révolte, décréditent l'observation de sa loi; qui, dans l'abondance des bienfaits de Dieu, n'étalent qu'une superbe ingratitude, qu'une aveugle fierté, une indépendance scandaleuse; et qui oublient qu'on n'est jamais plus digne du respect des hommes, que lorsqu'on apprend aux hommes à respecter la loi de Dieu? Marie, en qualité de Mère de Dieu, nous donne un grand exemple de la soumission à la loi de Dieu. Voyons quel sacrifice elle fait pour

nous, en qualité de Mère d'un Dieu Sauveur.

SECONDE PARTIE.

Tout ce qui peut caractériser un grand sacrifice, est évidemment rassemblé dans celui que Marie offre au Seigneur, en lui présentant Jésus-Christ. Sacrifice infiniment précieux, à en examiner l'objet: c'est un Dieu qu'elle présente; sacrifice absolument universel, à en considérer l'étendue: c'est à toutes les volontés de Dieu qu'elle le dévoue; sacrifice singulièrement touchant, à en examiner toutes les circonstances: c'est une Mère qui offre son Fils avec la double connoissance et des perfections d'une telle victime, et des douleurs auxquelles elle est destinée; sacrifice qui surpasse tout

par sa valeur, qui s'étend à tout par sa nature, qui réunit tout dans ses rigueurs. Voyons, avec reconnoissance ce qu'elle fait pour le salut du Monde ; et apprenons ce que nous devons faire pour le nôtre.

Il est arrivé le moment où, selon la parole du Prophête, le Maître souverain, que les Juifs attendoient, se hâte de venir dans son temple, *Statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quæritis.* [Malach. III. 1.]. Et dès-lors se vérifie cet autre oracle qui avoit annoncé la supériorité de la gloire dont le Messie devoit remplir la maison de Dieu, *Implebo Domum istam gloriâ.* [Agg. II. 8.]. C'est en effet par la présentation que Marie fait de Jésus-Christ dans le temple, que le temple du Seigneur

lui offre une gloire parfaitement égale à celle qu'il mérite, et infiniment supérieure à celle que toutes les créatures réunies pourroient lui rendre. C'étoit la loi d'offrir à Dieu les premiers nés d'Israël, en action de grâces pour les faveurs dont Dieu combla son peuple, et comme un hommage dû à la souveraineté du domaine de Dieu. Ainsi lui-même avoit-il exprimé clairement ses droits, en déclarant solennellement que tout lui appartient, *Mea sunt omnia.* Et Marie vient y satisfaire selon toute leur étendue.

S'offrir elle-même à Dieu, c'est ce qu'elle a fait dès les premiers instans de son être : se vouer entièrement au service de Dieu, ça été le premier désir de son cœur : s'élever à Dieu par la plus sublime perfection, c'est le caractère qui

la distingua toujours. Mais, comme ce n'en est point assez pour procurer un honneur infini à Dieu, puisque tout est nécessairement borné dans les créatures, elle ne trouve que dans le Dieu Sauveur, dont elle est la Mère, la matière d'un sacrifice, dont la grandeur se mesure sur la grandeur de Dieu. Elle accourt au temple, et là, présentant à Dieu non plus simplement elle-même et sa soumission; non simplement les vœux de la Terre et les louanges du Ciel, non simplement, comme les autres mères, un premier né, mais un Enfant qui, par sa qualité de premier né de toutes les créatures, veut les faire entrer en part de ses mérites, ennoblir et sanctifier leurs hommages, un Enfant qui est anéanti devant Dieu, quoiqu'il puisse, sans rien lui dérober de sa

gloire, se dire égal à Dieu, un Enfant qui est le don le plus excellent que Dieu ait pu faire au Monde, et que le Monde puisse offrir à Dieu; elle acquitte en même temps, et ce que le domaine de Dieu exige, et ce que lui doit la reconnoissance.

Car, que signifie, de la part de Marie, la présentation de J.-C. dans le temple? C'est, mes chers Auditeurs, qu'elle se dépouille des droits que lui donne sa qualité de Mère, pour que tout cède aux droits de Dieu; c'est qu'elle lui présente ce qu'elle a de plus cher, et ce que l'Univers a de plus grand, pour reconnoître et pour honorer le suprême empire de Dieu. Comme si elle disoit à Dieu : Vous me l'avez donné, Seigneur, j'étois indigne de cette gloire; recevez-le de mes mains,

pour que je puisse contribuer ainsi à la vôtre; vous me l'avez donné pour vous, je n'en usurperai pas la possession pour moi-même. Tout Dieu que vous êtes, vous ne pouvez rien faire de plus grand pour moi; je vous le présente, parce que je ne crois pas devoir rien faire de moins pour vous. Tout vous appartient par droit d'autorité et de puissance; je veux, que, de ma part, tout soit à vous par soumission et par amour.

Excellente disposition du cœur de Marie! Loin d'elle ces vices, hélas, trop communs de tant d'ames peu généreuses qui, forcées à convenir que c'est de la libéralité de Dieu que dérivent tous les biens dont elles jouissent, gémissent cependant de la nécessité de lui en payer un légitime tribut; qui regar-

dent presque comme une dure violence la juste demande qu'il leur en fait; qui se persuadent, pour peu qu'elles accordent à ses désirs, qu'elles le servent à trop grands frais; qui s'approprient une possession indépendante de ces mêmes biens dont elles disputent à Dieu le saint usage; et qui voudroient au moins n'être obligées à lui rendre, que ce qu'il leur coûteroit peu de lui céder.

Ainsi, c'est de Dieu qu'est émanée, dans les hommes, cette intelligence, la plus noble et la plus précieuse portion de leur être; mais, parce que Dieu en exige le sincère hommage, par la soumission de l'esprit à l'autorité de sa parole, c'est surtout du joug et des ombres de la Foi que l'on murmure; comme si c'en étoit trop de subordonner les

foibles connoissances de la raison humaine à la vérité infaillible et aux lumières de Dieu. C'est Dieu qui forme leur cœur, siége des affections, dont il doit être l'objet, puisqu'il en est le principe; mais, parce que ce cœur éprouve quelquefois des sentimens qu'il est ordonné de combattre, on se récrie contre l'obligation d'immoler à Dieu ceux qu'il est défendu de nourrir. C'est Dieu qui est incontestablement le suprême Auteur de la vie, et au service duquel on doit l'employer toute entière; mais, parce qu'il est dans la vie un temps qui plus particulièrement semble inviter à en jouir, on croit en faire assez de revenir à Dieu sur le retour de l'âge, après s'être réservé les criminels amusemens de ce qu'on appelle les beaux jours. C'est de Dieu qu'on

a reçu certains avantages, certaines prérogatives; mais, à mesure qu'elles flattent plus, on est aussi plus obstiné à ne pas s'en dessaisir. Les droits, le rang, les douceurs, les espérances, la fortune qu'offre le Monde; voilà l'obstacle et le grand obstacle que tous les jours on oppose à la voix de Dieu, à l'attrait de ses invitations, aux desseins de perfection que la grâce cherche à inspirer; et ce qui a le plus de valeur à nos yeux est presque toujours ce que nous refusons de sacrifier, comme si les biens que Dieu nous prête nous appartenoient, et qu'il en perdît le domaine dès qu'il nous a permis d'en user. Ah! mes Frères, entrons en esprit dans le temple. Connoissons ce que Dieu mérite, par le prix de l'oblation qu'il reçoit. Eh! quelle oblation! Remarquez,

mes chers Auditeurs, ce second trait qui lui est propre. Oblation totale de la part de Marie : elle dévoue Jésus-Christ à toutes les volontés de Dieu.

Oui, c'est dans le temple que Marie vient faire devant Dieu la solennelle acceptation de tout ce qui pourra contribuer à en accomplir les desseins. Elle entre dans les intentions de Dieu avec cette étendue de volonté, qui ne connoît d'autre règle que la volonté divine. Elle n'excepte rien de ce que Dieu n'a pas excepté; et, offrant le Sauveur, elle laisse à Dieu seul le soin d'opérer par lui, selon ses vues, le salut du Monde. Dès ce moment, elle remet Jésus-Christ entre les mains de Dieu qui l'envoye sur la Terre; elle le livre sans réserve à tous les arrangemens de ses décrets,

elle le confie tout-à-la-fois et à sa justice qu'il doit satisfaire, et à sa miséricorde dont il doit établir le règne; sans s'opposer aux moyens rigoureux concertés entre l'une et l'autre, elle le présente dans le même esprit dans lequel Jésus-Christ s'offre lui-même. Il a dit, en entrant dans le Monde, qu'il y venoit pour y accomplir la volonté de son Père; il dira un jour à Dieu : Qu'il ne soit pas fait selon ma volonté, mais selon la vôtre; et voilà ce qu'exprime énergiquement l'oblation entière que fait Marie, *Tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.* [Luc. II. 22.].

C'eût été là cependant l'occasion, s'il en fût jamais, de chercher à borner les desseins de Dieu, puisque c'eût été du Fils même de Dieu

qu'elle eût soutenu les intérêts. Que n'eût-elle pas eu à alléguer pour modérer la sévérité des traitemens auxquels il devoit être exposé; pour tempérer l'amertume des fonctions de Sauveur, dont il pouvoit, à des conditions moins onéreuses, mériter le titre; et pour s'épargner à elle-même le torrent de douleurs qui devoit l'environner?

Ah! Chrétiens, en juger ainsi, ce seroit oublier qu'il appartient à Dieu, et qu'il n'appartient qu'à lui, de nous tracer la route que nous devons suivre; que c'est à lui seul à fixer le prix du salut dont il connoît seul toute la valeur; que c'est évidemment courir le risque de n'atteindre pas le terme que Dieu propose, si l'on entreprend de régler les conditions auxquelles on veut y parvenir. Malheur à nous par

conséquent si, en paroissant nous soumettre à Dieu comme à l'arbître de nos destinées, nous osons, s'il m'est permis de le dire, gêner sa Providence, en même temps que nous croyons l'honorer; l'assujettir à nos idées, tandis que nous devons nous abandonner à sa sagesse; censurer ses dispositions, au lieu de les adorer! Il est permis sans doute de représenter à Dieu nos maux, et de lui en demander la délivrance; mais il ne l'est pas, et il ne peut l'être, de combattre ses volontés par la rébellion de la nôtre; de ne pas souscrire à ses ordres que quand ils nous plaisent; de ne vouloir marcher que dans les voies du salut qui sont conformes à nos goûts; disons-le clairement, de vouloir un jour partager le royaume de Jésus-Christ, sans vouloir participer à sa Croix.

Erreur donc, erreur funeste dans ceux qui se font à eux-mêmes le système et le plan de leur sanctification; qui en arrangent les projets et en déterminent les moyens; qui éclatent en murmures, lorsque Dieu en substitue de moins doux et de plus efficaces; qui comparent avec la leur, pour s'en plaindre dans un esprit d'indocilité, la situation de ceux que Dieu, par des chemins moins difficiles, conduit au bonheur du terme. Cependant n'osons-nous pas l'accuser en secret de ce qu'il nous marque un sentier plus épineux, pour arriver à la vie? Et, lorsque nous lui demandons d'ouvrir le Ciel à nos désirs, ne voudrions-nous pas aussi qu'il nous consultât sur le choix des mérites qui peuvent nous y faire entrer? Si nous disons, avec le Prophète: Vous êtes mon Dieu, *Deus meus es tu;* ajoutons-nous, comme

lui, dans le sentiment d'une résignation entière : C'est à vous à régler mon sort, *In manibus tuis sortes meæ.* [Ps. xxx. 16.].

Et telle est, cependant, mes Frères, l'étendue de la soumission que vous devez à la volonté de Dieu. Pourquoi ? Non-seulement pour honorer les droits de la suprême autorité, mais encore pour confier vos plus chers intérêts aux vues de sa miséricorde. Dieu vous connoît, et vous ne vous connoissez pas vous-mêmes. Mieux que vous sans doute, il sait ce qui vous convient. Tel moyen de salut que vous rejetteriez, est précisément celui qu'il faut employer pour vous sauver. Peut-être, si le choix vous étoit libre; ou l'appas d'un bien sensible vous entraîneroit, ou un fol amour de vous-mêmes vous aveugleroit,

ou une pusillanimité dangereuse vous décourageroit, ou une présomption téméraire vous égareroit. Peut-être le siécle vous séduiroit par ses illusions, la gloire par son éclat, l'abondance par ses délices, la prospérité par ses attraits; peut-être passeriez-vous aisément des charmes de la tranquillité aux langueurs de l'indolence; d'une vie douce à une vie dissipée; d'un état florissant à des vues d'ambition, d'un succès heureux à de fastueux projets. Peut-être l'exemption des maux produiroit l'abus des biens; les agrémens de la vie vous en feroient oublier le terme; les bienfaits temporels de Dieu vous inviteroient à violer ses lois; le goût d'une félicité passagère éteindroit dans vous le désir de l'éternelle béatitude. Peut-être seriez-

vous stupidement attachés à vos possessions, si vous étiez riches; fièrement impérieux, si vous étiez puissans; orgueilleusement enflés de vos talens, s'ils étoient applaudis; ennivrés criminellement des plaisirs du Monde, s'il vous étoit accordé d'y avoir part. Peut être ce genre de vie que vous aimez vous perdroit, si vous pouviez l'embrasser; cet établissement, dont la pensée vous flatte, vous exposeroit, si vous pouviez le réaliser; le danger de cette place vous pervertiroit, si vous pouviez l'occuper; la splendeur de ce rang vous éblouiroit, si vous pouviez y monter. Ah! laissez donc à Dieu seul, qui vous montre le terme, le soin de vous marquer aussi la route. Comme il est l'auteur de votre salut, qu'il soit aussi le distributeur des secours salutaires qui

réussiront à l'opérer. Offrez-vous à Dieu, pour qu'il soit glorifié dans vous; abandonnez-vous à ses desseins, pour aller à lui selon ses vues. Le moyen de lui plaire, c'est de vouloir ce qu'il veut; la manière de le servir, c'est d'agir et de souffrir comme il le veut. C'est là ce que nous enseigne Marie; elle achève de nous instruire, par ce qu'il y a de touchant dans les circonstances qui viennent illustrer son sacrifice.

Avant elle, plusieurs femmes vertueuses, devenues mères par une protection spéciale du Seigneur, lui en avoient témoigné leur reconnoissance, ou par le nom même qu'elles donnoient à ces enfans de bénédiction, comme la mère de Ruben, de Siméon, de Lévi, et de Judas; ou en les consacrant spé-

cialement à son service; ainsi le fit solennellement la mère de Samuel. Mais à quel ministère étoient-ils destinés? A l'honneur, ou d'être les Chefs du peuple de Dieu, ou de l'instruire et de l'éclairer. C'est à la rigoureuse fonction de sauver tous les hommes, et d'en payer la rançon, que Marie vient aujourd'hui dévouer Jésus-Christ. Et ce n'est pas assez encore qu'elle l'offre à Dieu sans réserve dans le temps même de cette oblation; elle en connoît toutes les suites. Car, pour ne rien omettre des différentes particularités de ce mystère, quel est, d'une part, ce transport d'allégresse, dans le saint vieillard que le Ciel inspire; et de l'autre, cette prophétie douloureuse qu'il fait entendre à Marie?

Heureuse mère! Voyez tressaillir

de joie Siméon, lorsque, tenant dans ses bras le Désiré des nations, dans le ravissement d'une ame attendrie, il s'écrie qu'il est prêt à descendre sans regrets dans les ténèbres du tombeau, satisfait d'avoir vu briller la lumière qui doit éclairer les peuples, et qu'il ne lui en coûte plus de quitter la Terre, dès qu'il a eu la consolation d'y adorer son Libérateur; *Nunc dimittis servum tuum in pace* [Luc. II. 29]. Mais (ô contraste lugubre!), à ce moment, quel avenir il étale aux yeux de Marie! La destinée du divin Enfant se dévoile; que d'oracles dans un seul! Que de douleurs il annonce au Fils, en parlant du glaive qui doit percer le cœur de la Mère! Dans l'énergie de ce seul mot, quel prophétique tableau des tourmens préparés à l'un et à l'autre:

Tuam ipsius animam pertransibit gladius. [Luc. II. 35.] !

Ainsi, la même voix qui exalte les divines grandeurs de Jésus, présage que Jésus sera immolé à la vengeance divine. Marie présente Jésus au berceau: et déja elle l'aperçoit sur le Calvaire. Elle ne voit couler encore que les larmes de son enfance; et déja elle anticipe la vue de Jésus arrosé de son sang. Elle l'offre comme le digne objet des complaisances de Dieu; et déja elle se le représente expirant sous les coups de sa justice. Du temple où il est offert, elle se transporte au lieu qui doit consommer ses supplices; des bras de Siméon, elle le voit passer entre ceux de la Croix. Il s'agit d'un Fils, et cette prédiction s'adresse à la Mère! Elle est Mère: et que lui en

disent les sentimens? Elle est Mère! Avec quelle éloquence son cœur maternel doit lui peindre, et les charmes d'un tendre Enfant, sur lequel sont gravés les traits de la majesté d'un Dieu; et les perfections d'un Fils que, par devoir comme par amour, elle adore; et les miséricordieux desseins qui l'ont fait naître parmi son peuple; et la sublimité des leçons par lesquelles il vient l'instruire; et la force des exemples qu'il se prépare à lui donner! Et cependant il périra cruellement, par les mains de ce peuple même. Elle est Mère: et elle se voit chargée de nourrir, dans son Fils, la Victime que Dieu demande. Elle est Mère: son Fils est Dieu; mais c'est un Dieu Sauveur; quel état pour Marie! A quel prix elle soutient le poids

de sa gloire! A quelle épreuve se trouve sa foi! A quels traits est marqué son sacrifice! Elle en voit la certitude; elle en entend annoncer les rigueurs; elle en fixe l'appareil.

Ah! c'est ici singulièrement, mes chers Auditeurs, que je vois se développer toute entière la grande ame de Marie. Elle connoît à quoi elle s'engage pour le salut du Monde que Jésus-Christ vient racheter. Elle s'engage à tout, et ne rétracte rien. Ce n'est donc pas ici un de ces désirs de ferveur que quelquefois un goût sensible produit, et qui s'évanouit avec l'attrait qui le vit naître. Ce n'est pas une de ces offrandes que précipite l'impression d'un saint mouvement, mais qu'on reprend bientôt, ou qu'on partage après l'instant d'un courage

passager, que le cœur ne sait pas entretenir. Ce n'est pas un de ces accès d'une ardeur subite où l'on regarde tout comme convenable à ses forces, quand il suffit de se persuader qu'on peut; et où l'on ne trouve plus rien de possible, dès qu'il faut efficacement vouloir. C'est une fidélité que rien ne dément; c'est une constance que rien n'ébranle; c'est une générosité que rien n'affoiblit. Caractère frappant du sacrifice de Marie.

Dieu connoissoit ce grand cœur; et ce n'étoit pas en exposer l'héroïsme que de lui ouvrir toute l'étendue de la pénible carrière qu'il lui falloit parcourir. Il en use autrement à notre égard: il nous voile la route qu'il nous a marquée, pour ne pas allarmer notre timide foiblesse, et pour que nous n'aban-

donnions pas tout dessein de victoire, à la seule idée des combats qu'il faudra livrer. Hélas! comme des enfans auxquels on déguise l'amertume du remède qui doit les guérir, Dieu, dans sa bonté, nous surprend par des coups salutaires, dont il nous aide par sa grâce à soutenir l'effort, après nous en avoir longtemps épargné la vue. Au lieu de nous montrer, comme autrefois à S. Paul, ce que nous aurons à souffrir, il se contente de nous y préparer : il couvre ses desseins pour ne pas irriter notre résistance, et l'ignorance dans laquelle il nous laisse de l'avenir qui nous attend, est un ménagement de sa part pour nous l'adoucir.

Mais avons-nous du moins la courageuse docilité de plier volontairement sous sa main, lorsqu'il

l'appesantit sur nous? Ne perdons-nous pas au contraire le mérite de nos épreuves? Presque toujours l'affliction est le signal de nos révoltes. On ne sait pas souffrir les malheurs qu'on n'a pas su prévoir, et qu'il ne nous permet pas d'écarter. Et, parce qu'on ne veut rien sacrifier à Dieu, on fait céder le désir d'être à lui aux obstacles qu'il faudroit vaincre, aux douceurs qu'il faudroit s'interdire, aux mœurs du siécle qu'il faudroit abjurer. Ainsi, l'on vit et l'on meurt indigne d'obtenir la protection de Dieu dans le Ciel, dès qu'on regrette de la mériter par des sacrifices sur la terre.

C'est par l'excellence de votre sacrifice, ô Vierge sainte, que nous sollicitons en ce moment la faveur d'offrir à Dieu ceux que son amour

autant que sa justice, nous demande. Réunis sous vos auspices dans son temple, n'aurons-nous rappelé à nos esprits la sublimité de vos exemples, la générosité de votre offrande, que pour en remporter lâchement un cœur plus rebelle à l'obéissance d'un Dieu? L'oblation du Fils d'un Dieu ne nous auroit-elle donné que d'infructueuses leçons? Plus vos vertus nous confondent, auguste Marie, plus aussi nous recourons au crédit que vous ont mérité vos vertus mêmes. Obtenez-nous cette docilité à la loi, dont vous êtes le modèle, par les mérites infinis du Fils adorable que vous offrîtes à Dieu comme sa victime. Adressons-nous avec confiance, mes chers Auditeurs, à la Mère de notre Sauveur, pour que ce Dieu Sauveur nous accorde la grâce de travail-

ler efficacement à notre salut dans cette vie, et de régner éternellement avec lui. C'est ce que je vous souhaite, etc.

TABLE

ET

ANALYSE DES SERMONS

DE L'AVENT,

Contenus dans ce second Volume.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article analysé, et le second celle où il finit.

Sermon pour le Saint Jour de Noël. Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

NAISSANCE du Sauveur, mystère de gloire, mystère de paix. Mystère de

gloire pour Dieu, *Gloria in altissimis Deo.* Mystère de paix pour les hommes, *In terrâ, pax hominibus.* Pag. 1-4.

PREMIÈRE PARTIE. — Mystère de gloire pour Dieu. Pourquoi? Parce que Jésus-Christ naissant honore excellemment la grandeur de Dieu, dont il est l'envoyé; parce qu'il annonce sensiblement la Miséricorde de Dieu, dont il est le gage; parce qu'il assure efficacement une satisfaction à Dieu, dont il est la victime.

1.° Comme envoyé de Dieu, Jésus-Christ honore excellemment sa grandeur. Grandeur de domaine, parce que c'est un Dieu qui prend naissance, pour se soumettre à la volonté de Dieu. Grandeur d'opération, par le mélange des deux natures divine et humaine dans J. C. Grandeur de perfection, par les vertus qu'il vient établir sur la Terre, pour sanctifier les hommes et les rendre dignes de Dieu. En même temps que Dieu manifeste Jésus aux hommes, Jésus vient leur manisfester son père. Pag. 5-14.

2.° Comme gage de la Miséricorde de Dieu, Jésus-Christ, dès sa naissance, est proclamé Sauveur, parce qu'il vient manifester à la Terre toute les richesses de la clémence de Dieu, et glorifier sa magnificence, sa sagesse, sa condescendance, sa grâce, sa puissance, sa sublime libéralité. Pag. 14-22.

3.° Comme victime. Dieu avoit été offensé. Or, dit Richard de S. Victor, il devoit y avoir, pour la plénitude de la satisfaction due à sa justice, autant d'humiliation dans l'expiation du péché, qu'il y avoit eu de présomption dans le péché même. Pour expier cette révolte, il falloit un abaissement de la plus grande gloire jusqu'à la plus profonde misère : donc la satisfaction ne pouvoit venir que d'un Homme-Dieu. J.-C., Dieu et homme tout ensemble, offre à Dieu son père, la seule satisfaction qu'il pût agréer. Pag. 22-28.

Seconde Partie. Jésus-Christ avoit été annoncé aux hommes, comme devant leur apporter la paix. Quelle paix? Paix

aux hommes de bonne volonté. Paix relative aux désirs de sa venue: il les comble par sa naissance; paix des désirs pour les hommes qui demandent un Sauveur. Paix relative aux troubles qu'occasionnoit le désordre des passions: il leur découvre la source de la véritable tranquillité, dans les vertus qui caractérisent sa naissance: paix de l'ordre pour les hommes qui prennent pour modèle le Sauveur. Paix relative aux frayeurs que la conviction de leur iniquité devoit inspirer aux hommes: il les calme par la confiance que leur inspire l'état attendrissant de sa naissance: paix de la confiance pour les hommes qui ont recours aux bontés de leur Sauveur.

1.° Que de vœux appeloient le Sauveur! Enfin il arrive; il comble l'attente des hommes; et voilà la paix des désirs. Il s'est fait voir présent dans sa chair. Il se fait voir encore à nos yeux présent dans son Evangile, dans son Eglise, dans l'accomplissement de ses oracles, dans nos temples, sur nos autels, dans les

vertus qu'il nous commande. Pag. 29-40; et dont il vient 2.° nous donner l'exemple par la douceur, l'humilité, le détachement des biens de ce monde qui éclatent à sa naissance; et c'est là la source de la paix. Pag. 41-49. Car, d'où naissent les troubles de la conscience qui nous agitent, les guerres et les divisions qui séparent les hommes; si ce n'est du désordre des passions? En les réprimant dans leurs principes, Jésus apporte la paix de l'ordre. Pag. 49-50. De plus, 3.° en calmant nos craintes, il nous apporte la paix de la confiance. Si le sentiment de nos fautes nous alarme, l'état attendrissant de sa naissance nous rassure. Exemple de Joseph se faisant reconnoître à ses frères. De même, à la naissance de J. C., voix du Ciel qui dissipe les frayeurs, répand les consolations. Pag. 52-57. Quel amour ne lui devons-nous pas? Tout nous en fait un devoir. La Religion, la reconnoissance, l'admiration, le sentiment, la voix de Jésus naissant. Pag. 57-61.

Compliment au Roi. Pag. 61.-64.

Sermon pour le Dimanche dans l'Octave de Noël à la Circoncision. Sur la Foiblesse des Esprits forts.

La Religion, s'il faut en croire le langage de ses ennemis, est le partage des ames foibles; et l'indocilité philosophique seroit l'apanage des esprits forts. Nous allons prouver, que dans l'indocilité à la Religion, il n'est, relativement à l'esprit, aucun caractère de force; première Partie: que l'indocilité à la Religion est, par rapport au cœur, un principe réel de foiblesse; seconde Partie. Pag. 70.

Première Partie. — Dans l'indocilité à la Religion, nul caractère de force, par rapport à l'esprit. Je demande si c'est la force de l'esprit qui fait la force des ennemis de la Religion.

Le cri habituel de l'Incrédulité est de

reprocher aux Chrétiens leur soumission à des vérités obscures. Elle nous vante sa raison comme supérieurement éclairée, parce qu'elle se fait gloire d'échapper aux ténèbres dont les vérités de la Religion sont enveloppées. Mais quel est donc ici son avantage sur l'humble foi qui s'y soumet, parce qu'elle est la première à reconnoître que la nature, les desseins et les œuvres de Dieu sont impénétrables? Pourquoi donc y croit-elle? Par esprit de sagesse, de discernement, de prudence, par esprit même de force, puisqu'il y a de la force à triompher des préjugés des sens, de nos connoissances, de la nature; à braver, pour croire, les obstacles dont la foiblesse humaine s'épouvante. Elle sait qu'il y auroit une présomption stupide à vouloir mesurer les volontés et le pouvoir du Dieu créateur, sur les bornes d'un esprit créé. Pag. 71-78.

L'Incrédulité croit-elle nous apprendre quelque chose de nouveau, en nous parlant des obscurités de la Religion; comme si nous les ignorions, comme si elles

n'avoient pas été l'objet des méditations des hommes les plus profonds? Elle nous opposera quelques noms fameux. La Religion n'a point ici de parallèle à redouter. Que l'on ouvre les ouvrages qu'elle a dictés; est-il possible de n'y pas découvrir la véritable force de l'esprit, le vrai langage de la raison? Pag. 78-85. En retrouve-t-on le poids et le caractère dans les adversaires du Christianisme? Quel en est le ton? La doctrine? Que le Génie puisse se réunir à l'Incrédulité, l'orgueil l'explique assez; mais fut-il jamais rien de plus insensé que de vouloir trouver, dans l'Incrédulité, une preuve de génie? Il faudra donc décorer, du nom de génie, tous les hommes ignorans, dissipés, qui affecteront de méconnoître toutes les vérités, pour s'affranchir de tous les devoirs? Le nombre en est grand. Est-ce là un beau triomphe pour l'Incrédulité? Mais est-il aussi grand qu'elle s'en vante? S'il en étoit ainsi, pourquoi cette fureur à la combattre? Pag. 85 91. Mais non, la Religion compte toujours un assez grand nombre de disciples. Quels ont

été les succès de l'Incrédulité? A-t-elle ébranlé l'édifice de la foi chrétienne, anéanti la lumière qui jaillit des preuves de sa Divinité, ses prophéties, ses témoignages, ses victoires, son Evangile, la perpétuité de son enseignement, l'éclat des conversions qu'elle a faites? Pag. 91-99. Et ses conquêtes passées ne lui fournissent-elles pas le présage certain de ses victoires futures? Pag. 99-105.

Seconde Partie. — Indocilité à la Religion, principe réel de foiblesse, par rapport au cœur.

Si le double effet de la véritable force consiste à se commander intérieurement à soi-même, et à supporter généreusement les maux qui nous assiégent au dehors; le caractère propre de la foiblesse sera donc de céder aux passions qui agitent l'ame, et aux malheurs qui l'affligent. Or, la prétendue force de l'Incrédulité, aboutit à ôter l'empire sur soi-même, à laisser sans ressources contre les rigueurs des événemens.

1.° L'état de l'homme dans cette vie

est un état de guerre; il porte dans lui-même des ennemis plus redoutables que ceux du dehors. A ces ennemis, la Religion oppose l'armure puissante de la Foi, des vertus qu'elle commande. En brisant cette armure, l'Incrédulité se trouve sans force dans le combat, sans défense contre l'ennemi. Elle laisse les passions régner en liberté dans le cœur de l'homme, en leur enlevant le frein qui les captive. L'unique force qu'elle montre, est donc, comme parle S. Augustin, la force des passions à qui elle invite à céder. Pag. 105-112. De là, tant de désordres répandus dans le Monde, par les funestes doctrines de l'Incrédulité. Aussi, quels en sont les partisans? Des hommes sans autre règle que leurs passions. Pag. 110-114. Pour les combattre, ces passions, il faut la force de la Religion; parce que seule elle enflamme les vertus qui en triomphent; seule elle oppose à leur violence des motifs efficaces, des terreurs salutaires. Pag. 114-116. Mais, ces terreurs, n'y a-t-il pas quelque force à les braver? Est-ce la force de

la raison? L'Incrédule n'a pour appui, que sa foiblesse qui se refuse à des vérités qui la surpassent. La force de l'autorité? La plus saine partie de l'Univers professe les croyances religieuses. La force des preuves? L'Incrédulité n'en a pas d'autres que son doute. Pag. 116-119.

2.° La prétendue force qui s'expose aveuglement aux malheurs de la vie future, supporte-t-elle généreusement les maux de la vie présente? Quels motifs l'Incrédulité mettra-t-elle en parallèle avec ceux qu'offre la Religion? Quel est le langage de l'une et de l'autre? Foiblesse réelle des appuis que la raison présente aux malheureux. Preuves par l'expérience. La Religion, au contraire, quelles sublimes leçons, quels exemples admirables ne fournit-elle pas? Pag. 119-125. Ce que la justice divine réserve aux Impies, présagé par la vengeance qui s'exerce sous nos yeux sur la nation incrédule et déicide. Pag. 126.

Sermon pour le Jour de la Circoncision. Premier Jour de l'An. Sur l'Emploi du Temps.

Si l'on considère le prix du temps, il est essentiel, pour tous les hommes, d'en faire un saint usage : première Partie. Si l'on examine l'usage que les hommes font du temps, il paroît qu'ils en méconnoissent le prix : seconde Partie.

Première Partie. — Le temps tire essentiellement son prix de ses divers rapports avec l'Eternité à laquelle il aboutit : ce qui nous fait découvrir, dans le temps, trois caractères essentiels qui en indiquent l'usage; sa destination, sa durée, son terme. Pag. 133-134.

1.° Sa destination. Il nous est donné en vue de l'Eternité, Dieu nous auroit-il placés sur la terre, sans dessein? Le temps ne seroit qu'un bien de peu de valeur, si c'étoit uniquement aux divers

biens de la vie, qu'il fallût en borner l'usage. Mais ce qu'eux-mêmes présentent de peu certain et de peu durable, suffit pour faire apercevoir, que le temps nécessaire pour les acquérir, doit être employé à une autre destination. Combien n'est-il pas d'hommes qui les poursuivent vainement! Le temps n'a donc pas, avec ces biens incertains et fugitifs, un rapport nécessaire. Ce n'est donc pas à l'acquisition de ces biens, que Dieu a pu borner l'usage du temps. Une plus noble destinée lui fut asssignée par le Créateur; celle de le posséder lui-même dans l'Eternité. Pag. 134-141. Aussi, le bonheur de l'Eternité est-il le seul auquel le temps le plus court puisse toujours nous conduire; et, quelqu'abrégée que puisse être la durée de notre vie, le bon usage lui communique assez de valeur pour en faire le prix de l'Eternité. Pag. 141-142.

2.° Sa durée. Il nous conduit rapidement à l'Eternité; il s'échappe si vîte! On le dit tous les jours. Images prises de l'Ecriture et de l'expérience. Le temps est court, dit l'Impie; et il en conclud

qu'il faut l'employer en dissipations. Le Chrétien en conclud qu'il faut, pour cela même, l'employer à un saint usage. Pag. 142-151.

3.º Son terme. Il cesse entièrement dans l'Eternité. Qu'est-ce que l'Eternité? Abîme immense, impénétrable, où le temps s'engloutit, où il n'y a plus de temps. En parlant de celui que menace une mort prochaine, on dit: *Il touche à son dernier moment.* Donc, plus de momens après celui-là, ni pour les ennemis de Dieu, ni pour ses amis. Là, plus de réparations, plus de vœux, plus de retour vers le temps, pour ceux qui en ont fait un mauvais usage. Et combien il en est qui en méconnoissent le prix! Pag. 151-158.

Seconde Partie. — Le temps est donné aux hommes en vue de l'Eternité; ils en changent la destination. Le temps les conduit rapidement à l'Eternité; ils en augmentent l'inévitable précipitation. Le temps cessera dans l'Eternité; ils en négligent la nécessaire réparation. 1.º Qu'est-ce que changer la destination du

temps? C'est le prendre pour sa fin, et sacrifier à des biens passagers le moyen destiné à se procurer des biens éternels. Or, parcourant les diverses conditions de la vie humaine, quel emploi fait-on du temps? Non pas qu'il faille négliger les devoirs de la profession; mais les mettre en rapport avec la fin sublime que Dieu nous propose. Mais on ne s'en occupe point; tout ou presque tout la détermine au temps. Et de là vient que, comme l'on n'employe le temps que pour des avantages passagers, le temps reste stérile pour l'Eternité. N'ayant vécu que pour le temps, on n'a droit qu'aux récompenses du temps. Enfans du siécle, qu'ils recueillent, à la bonne heure, le frivole héritage du siécle; mais aussi, arbres stériles, on n'est plus bon qu'à être arraché de terre. Pag. 158-170.

2.e Et cependant l'on se plaint de la rapidité du temps! Examinons quel a été l'emploi des années qui ont précédé. Qu'est devenu, mondains, cet intervalle de temps sur lequel vous mesurez votre âge? Et d'où vient que vous-mêmes,

à en juger par l'emploi que vous avez fait de votre vie, vous croiriez avoir vécu si peu? C'est qu'une dissipation habituelle, en divisant le temps, en le décomposant, l'a abrégé, en a précipité la durée, a consumé vos jours, suivant l'expression du Prophète, au lieu de le *conserver* et de le fixer par le bon usage. Pag. 170-177.

3.° Après avoir méconnu le prix du temps, et hâté sa course, on finit par sentir tout le malheur de sa perte; mais il n'est plus temps. Regrets tardifs et superflus, dont la vieillesse essaye trop souvent de corriger l'amertume par les mêmes dissipations que celles qui ont absorbé les années précédentes, jusqu'à ce que l'Eternité vienne tout engloutir. Pag. 177-179.

Profitons donc de celui qui nous reste; réparons du moins par la pénitence, et *rachetons* par les bonnes œuvres celui que nous avons perdu. *Le temps est court*, nous dit l'Apôtre; il faut donc, tandis que nous l'avons, travailler à faire le bien. Pag. 179-190.

Sermon pour le Dimanche entre la Circoncision et l'Epiphanie. Sur la Fuite des Occasions.

Méconnoître l'occasion, inexcusable aveuglement, il faut le dissiper; première Partie. Se flatter qu'on triomphera de l'occasion, coupable présomption; il faut en désabuser; seconde Partie. Ne vouloir pas abandonner l'occasion; mortelle lâcheté; il faut la guérir; troisième Partie.

Première Partie. — Deux sortes d'occasions, disent les Docteurs; les unes prochaines, les autres éloignées. Il n'est question ici que de la dernière. Quelle règle pour en juger? Elle est facile; la nature même de l'occasion sert en premier lieu à nous en instruire; vos propres dispositions doivent aussi vous éclairer. Quel danger ne présentent point ces théâtres, ces assemblées de plaisirs, ces parties de divertissement, ces lectures de romans, ces entretiens où la pudeur,

où la charité sont violées, certaines sociétés? Ce sont là autant d'occasions de péché, dont on ne veut pas se défier, malgré la connoissance où l'on est de sa foiblesse, et parce que surtout l'on ne veut pas se connoître. On est dans l'âge de la jeunesse; on ferme les yeux sur les écueils dont elle est environnée. L'ame a des infirmités qui lui sont propres; vous, l'amour du Monde vous attire et vous séduit; vous, la sensibilité de votre cœur vous porte à vous enflammer. Vous, la dissipation du plaisir vous entraîne aisément. Voilà ce qu'il faut examiner pour n'être pas exposé au danger de la tentation, et pour se tenir en garde contre l'occasion. Votre propre expérience vous éclairera sur les dangers du jeu, de l'attachement à la richesse, de la société de tel ami sans Religion, de ces entretiens dirigés contre telle personne qui vous déplaît. C'est à chacun à s'examiner soi-même sur ses devoirs et sur les causes qui le détournent de le remplir. On dit qu'il faut connoître le Monde; mais comment faut-il entendre cette proposition? Pag. 196-214.

Seconde Partie. — Vous recherchez volontairement l'occasion; elle sera donc funeste pour vous. Conséquence certaine qui s'appuye sur deux principes; le premier, c'est qu'il est dans l'ordre naturel que l'occasion recherchée porte infailliblement au péché; le second, c'est qu'il est dans l'ordre de la Providence que l'occasion étant recherchée, Dieu permette qu'on tombe dans le péché. 1.° Vous recherchez l'occasion : mais par quel motif? Par attrait pour le péché même. Pag. 214-221. Trois degrés dans le péché, dit S. Grégoire; le premier, c'est la tentation, et elle vient de l'ennemi du salut; le second, c'est l'attrait qu'on y trouve, et c'est une suite de notre fragilité; le troisième, c'est le consentement, et c'est l'ouvrage de notre volonté. Or, en recherchant le péché, vous fournissez des armes à l'ennemi; la bonne volonté s'affoiblit; de là, au consentement, il n'y a qu'un pas. Tous les jours n'en faites-vous pas l'expérience? Vous êtes les premiers à accuser de vos chutes l'occasion qui les a provoquées! Ce que

vous dites de vous-mêmes, vous le dites aussi des autres. Comment espérez-vous d'en triompher? Etes-vous plus forts que tant de Saints qui s'alarmoient de l'occasion pour la fuir, vous qui succombez si aisément, vous, assiégés de tant de piéges, vous, à qui il suffit d'être hommes pour être pécheurs? C'est dans le commencement qu'il faut attaquer l'ennemi; plus tard, il ne seroit plus temps. Armez-vous d'un saint courage, assurés de la protection de Dieu qui combattra pour vous et avec vous. Mais vous exposer à l'occasion, c'est tenter Dieu; c'est vouloir qu'il change l'ordre de sa Providence. Pag. 221-241. La fuite étoit le moyen le plus sûr; vous le négligez; erreur coupable. Pag. 241-243.

Troisième Partie. — Le salut est intimément lié à la fuite de l'occasion. Il faut donc nécessairement, pour le salut, quitter l'occasion, et parce que l'attachement que l'on conserve pour elle, est lui-même un attachement au péché; et parce que l'occasion prochaine du péché, étant libre et volontaire, aucun

prétexte ne peut dispenser de la sacrifier.

L'attachement à l'occasion, est une détermination à rester librement dans l'occasion, quoique l'on se dise que l'on ne veut pas pécher. Mais n'est-ce pas vouloir le péché, que de ne point avoir, pour le péché, une haine absolue, qui porte à fuir tout ce qui le ramène? Pag. 243-246. Vainement, vous vous accusez de l'avoir commis; non, vous n'en avez point une véritable douleur, si vous ne voulez pas rompre tous les liens qui avoient été pour vous les instrumens du péché. Exemple de Samson. Le sacrifice est dur; mais il est nécessaire. La parole de Jésus-Christ est expresse. Mais, dit-on, ma fortune s'y trouve engagée; mais il en est tant qui vivent dans la même occasion que moi, sans être tenus d'en faire le sacrifice; mais je serai donc condamné à des alarmes éternelles! Prétextes illusoires! Il faut se sauver, et se sauver à tout prix. Pour cela, sacrifier généreusement toute occasion qui, en vous portant au péché, vous

détourne de la voie étroite qui conduit au salut. Pag. 246-260.

Sermon pour le Jour de l'Epiphanie. Sur la Foi.

Combien il est raisonnable de soumettre ses lumières à celles de la Foi : première Partie. Combien sont précieuses les lumières que la Foi communique à la raison : seconde Partie.

Première Partie. — Parce que les vérités de la Foi, sont supérieures à la Foi, il est des Esprits rebelles à son autorité; et, pour justifier leur rébellion, ils voudroient faire regarder comme peu raisonnable, la docilité de notre raison. Je réponds, 1.° que cet hommage de la raison est singulièrement digne de Dieu; 2.° que la raison comprend elle-même qu'elle doit cet hommage à Dieu; 3.° que les droits mêmes de la raison sont satisfaits, lorsqu'elle rend cet hommage à Dieu.

1.° Parce que l'objet de la Foi est en lui-même inaccessible à la raison humaine, la foiblesse s'en décourage, l'orgueil s'en révolte. Mais, quelle seroit la gloire que nous pourrions rendre à la vérité des témoignages de Dieu, s'il ne falloit croire, sur sa parole, que ce que nos propres lumières nous découvrent? Dieu ne seroit donc, pour nous, qu'un témoin ordinaire? Il auroit donc moins encore d'autorité que les hommes? Son empire sur les hommes seroit anéanti. Pag. 265-273. Combien, au contraire, l'humble soumission de la Foi reconnoît-elle le souverain domaine de Dieu! Elle lui dit: *Vous seul avez les paroles de vie, et d'une vie éternelle.* Pag. 273-275.

2.° Parce que la raison est forcée d'avouer sa foiblesse et son ignorance, même dans les objets qui la touchent de plus près; elle est par là même forcée de reconnoître son impuissance dans tous les objets qui tiennent à l'essence de Dieu. Le Monde, lui seul, lui offre des mystères qu'elle croit sans les pouvoir comprendre: à plus forte raison, la Reli-

gion. Les Sages de l'antiquité payenne convenoient eux-mêmes qu'il falloit un enseignement divin qui suppléât aux lumières de la raison ; et la raison toute seule sent qu'il est des vérités connues de Dieu seul. Il est donc aussi hors de doute que Dieu seul pouvoit nous les enseigner. Refuser de les croire, parce qu'on ne les comprendra pas; c'est, au jugement de la raison même, un orgueil insensé, puisqu'il veut attenter aux droits de Dieu, partager l'empire de Dieu. Pag. 285-287.

3.° Parce que la raison est une qualité essentielle à l'homme, Dieu veut bien lui-même en ménager les intérêts, qu'il concilie avec les droits de la Foi. Si l'esprit humain a ses bornes qui le soumettent aux révélations de la Foi, il a aussi ses lumières qui lui découvrent les motifs de la Foi. C'est donc la raison elle-même qui soumet l'homme à la Foi. Pag. 287-289. Jésus-Christ propose des mystères; mais il les appuye sur des preuves dont l'examen appartient à la raison, et n'a rien à redouter d'elle. Dieu

donnant sa loi sur le mont Sinaï, défend à son Peuple de s'en approcher: mais, du sein du nuage, d'où il a parlé, quels magnifiques témoignages de sa présence il donne à ce même Peuple! Voilà l'image de la Foi chrétienne. Ses mystères sont le nuage; l'éclat de ses preuves jaillit de toutes parts, et prête à la raison une lumière suffisante pour la convaincre. Pag. 289-303.

Seconde Partie. — Dans les connoissances que nous donnent les enseignemens de la Foi, trois caractères bien marqués. Connoissances sublimes; elles ont leur source immédiate dans Dieu. Connoissances stables; elles ont Dieu pour garant. Connoissances faciles; elles me conduisent à Dieu comme à ma fin.

1.° Connoissances sublimes. Qu'on les compare avec celles de l'antiquité payenne, avec celles dont se vante l'Hérésie, avec celles que donne la lumière de la raison naturelle. Dans la première, vous découvrez jusqu'à quel point d'égarement l'esprit de l'homme peut aller; dans la seconde, comment, en s'écartant des principes de

la vérité éternelle, l'esprit de l'homme peut s'égarer; dans la troisième, dans combien d'incertitudes et d'ignorances tombe l'esprit de l'homme, quand il est réduit aux bornes naturelles de ses connoissances. Pag. 303-310. La Foi, au contraire, m'élève aux plus hautes connoissances sur Dieu, sur moi-même; et, comme l'a dit S. Bernard, que ne trouve-t-elle pas; *Quid non invenit fides?* Elle supplée à la foiblesse de la raison; elle enrichit le domaine de la raison. Pag. 310-316.

2.° Connoissances stables. Dans ceux qui les combattent, rien de commun, que leur haine contre la vérité; rien de fixe; c'est la confusion des langues. La Foi n'a point varié. Dès l'origine des choses, et dans tout le cours des siécles jusqu'à nous, elle a toujours pour objet le même Dieu, le même Rédempteur. Pourquoi? Parce que la Foi étant fondée sur la vérité de Dieu, elle en retrace les divins caractères. Pag. 316-324.

3.° Connoissances faciles. Jésus-Christ ne dit pas: Celui qui ne raisonnera pas,

qui ne pénétrera pas, sera condamné; mais, celui qui ne croira pas. Il s'agit donc de croire. Eh! pourquoi cette voix de la soumission? Parce qu'elle est la seule qui convienne à l'homme, au peuple, comme à ce qui ne l'est pas, à ceux qui sont le plus simples, et à ceux qui sont le plus éclairés. Pour ces derniers, la voie de l'autorité est non moins nécessaire; car, si c'est à ceux-ci qu'il appartient de régler la Religion; il y auroit autant de croyances diverses que d'esprits différens. L'expérience le prouve invinciblement. Partout où le principe de l'autorité a été méconnu, on a vu les plus monstrueuses erreurs; de nos jours, comme chez les Payens. Pag. 324-332.

Moyen de concilier les droits de la raison avec la docilité de la Foi. Pag. 332 et suiv.

Compliment à Monseigneur le Comte de Provence, aujourd'hui Roi. Pag. 337 et suiv.

Sermon pour le Jour de l'Annonciation de la Très-Sainte-Vierge.

Toute la gloire de Marie n'est qu'une suite du mystère de son Annonciation.

Comment elle se prépare aux grandeurs que Dieu lui destine; et comment son exemple dispose à l'élévation: première Partie. Quels sentimens elle réunit à ces grandeurs, aussitôt qu'elle en est comblée; et comment son exemple apprend à se soutenir saintement dans l'élévation: seconde Partie.

Première Partie. — Comment elle s'étoit préparée à la glorieuse élévation que lui assure la dignité de mère de Dieu. Elle n'y avoit point aspiré par l'ardeur des désirs; mais elle s'y étoit disposée par la solidité des vertus. Double mérite bien opposé à la conduite trop ordinaire des hommes, qui ne mettent aucun frein à l'empressement de parve-

nir aux honneurs, ni aucun effort dans les moyens de s'en rendre dignes.

Dans le silence de la retraite, elle soupiroit bien après la venue du Messie; mais elle ne s'étoit point nourrie de l'idée qu'elle étoit la Vierge privilégiée de qui il devoit naître. Uniquement occupée du Seigneur, elle laisse à lui seul, le soin d'élever aux honneurs, ceux qu'il y destine. Pag. 345-350. Non qu'il ne puisse y avoir des désirs modérés et des moyens légitimes. Mais il est aussi des désirs suscités par l'orgueil, fomentés par la vaine gloire, fondés sur des prétextes faux, accompagnés de trouble, conçus témérairement, et poursuivis sans ménagement; désirs que le Monde lui-même condamne, comme étant contraires à la véritable grandeur, Or, ce sont ceux-là que Marie ne connoît point, et auxquels elle substitue la réalité des mérites; pag. 350-357, ainsi que l'Ange le reconnoît, en la saluant du nom de *pleine de grâce*. Manière de s'élever, la seule vraiment digne de la sublimité de son élévation, parce qu'il

n'est point de véritable gloire que celle de la vertu. Malheur donc à ceux, qui, pour y prétendre, n'apportent qu'un mérite en quelque sorte étranger, ne cherchent dans l'élévation que ce qu'elle présente de gloire, sans se disposer à bien remplir ce qu'elle prescrit de devoir. Plus donc les emplois auxquels on aspire, sont élevés, plus aussi ils exigent de vertus; plus l'on aura de comptes à rendre à Dieu; plus les hommes eux-mêmes, par la sévérité des jugemens qu'ils exercent envers ceux qui les possèdent, justifient la sévérité de la morale chrétienne. Pag. 357-366. On l'accuse, il est vrai, d'affoiblir le principe des grandes actions, en réprimant l'activité des grands désirs. C'est bien mal la connoître. Pag. 366-369.

Seconde Partie. — Jusqu'au sein des grandeurs, Marie ne voit dans elle-même que la *servante du Seigneur;* premier sentiment d'humilité qui, dans son élévation même, ne s'occupe que de son néant, et qui condamne la vaine enflure de l'orgueil, trop aisément ébloui de l'é-

clat des grandeurs. Elle ne s'occupe que de la volonté du Seigneur: *qu'il me soit fait selon votre parole*, second sentiment de docilité courageuse qui souscrit à tous les pénibles engagemens qui dérivent de l'acceptation même des grandeurs, et qui condamne l'indolence pusillanime qui cherche à en éluder les obligations.

1.° Marie, en s'appelant la Servante du Seigneur, non-seulement ne laisse point s'affoiblir le sentiment de son humilité, sous le titre brillant de ses grandeurs; mais l'éclat même de ses grandeurs fera mieux briller encore ce sentiment de son humilité. Pour être humble dans l'élévation, il suffit d'être juste et reconnoissant; juste, en n'oubliant pas de qui on la tient, de Dieu seul; reconnoissant, en la rapportant à Dieu, de qui on la tient. Pag. 369-374. Egalement injuste et ingrat, l'orgueil, dans l'élévation, méconnoît et la propriété de Dieu et l'autorité de Dieu. Pag. 374-377; tandis que l'humilité, s'élevant au dessus d'une pompe passagère que la mort doit bientôt éclipser, ne se glorifie qu'en Dieu.

Pag. 377-379. Et, par là même, elle se concilie bien mieux les suffrages des hommes, forcés d'applaudir à la douceur, à la modestie qui dérivent de l'humilité chrétienne. Pag. 379-382.

2.° Docilité généreuse de l'humble Marie à se soumettre à la volonté de Dieu; qu'il me soit fait selon votre parole. Que lui annonce cette parole? Que son fils sera grand, comme étant le fils du Très-Haut; quelle gloire pour elle! Mais aussi, que ce même fils sera le Sauveur des hommes qu'il doit racheter par son sang. Pour elle-même, quelle carrière de douleurs! Elle s'y soumet avec la plus courageuse docilité. Tels sont les desseins de Dieu. Lorsqu'il élève aux grandeurs; il veut qu'on y porte la volonté d'en remplir les grandes obligations. Dans l'ordre de la Providence, plus le pouvoir, que Dieu communique, est étendu, plus il assujettit aux sollicitudes et aux travaux; exemples de Jérémie, de Josué, de Moyse. Les intérêts même de la société sont conformes à cette économie de la Providence, et aux oracles

de la Religion qui réserve les jugemens les plus sévères à ceux qui auront exercé les plus hautes dignités. Pag. 382-392.

Sermon pour la Fête de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge. Dévotion envers Marie.

Dévotion à Marie, dévotion qui vient visiblement de Dieu, dévotion qui conduit efficacement à Dieu.

Première Partie. — Ce que Dieu a fait immédiatement, par un effet de sa prédilection et de sa magnificence envers Marie; ce qu'il propose expressément aux Fidèles, par la voix de l'Eglise, l'interprête de ses oracles et de sa vérité; ce qu'il inspire habituellement aux vrais Chrétiens, par l'impression de son esprit, et le mouvement de sa grâce : tout se réunit sensiblement, de la part de Dieu, pour nous apprendre combien nous devons honorer Marie.

1.° Dès que Marie est la Créature la plus visiblement privilégiée de Dieu, la plus particulièrement employée à l'accomplissement des grands desseins de Dieu, la plus saintement unie à Dieu; quelles idées nous formons-nous de Marie, quels sentimens avons-nous pour elle, quels honneurs lui rendons-nous, qui n'ayent évidemment leur source dans les idées de Dieu, dans les sentimens de Dieu, dans les honneurs que Marie a reçus de Dieu? Pourquoi donc l'Hérésie s'étonneroit-elle de ce que nous suivons la route que Dieu lui-même nous a tracée? En distinguant le Culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu, nous rendons à Marie un Culte particulier, parce qu'elle est l'objet particulier des complaisances de Dieu. Nous l'honorons comme la plus élevée de toutes les Créatures, parce que c'est à elle, et à elle seule, que convient ce titre d'une incompréhensible élévation: Marie est la Mère de Dieu. Reconnoître que Jésus-Christ est son Fils, et refuser à sa Mère un hommage éclatant et distinctif; monstrueuse contradiction. Grand

nombre, même parmi les Hérétiques, l'ont senti. Pag. 395-405.

2.° Cette devotion autorisée, excitée, réglée par l'Eglise; donc, point d'abus, ni danger, ni excès à craindre. Bornons-nous à rappeler ce que la conduite de l'Eglise de J.-C. nous offre tous les jours de clair et de sensible, pour nous animer à la dévotion envers Marie. Que veut dire ce Culte particulier, qui, sans pouvoir être jamais comparé à celui qu'on doit à Dieu, est supérieur, de l'aveu de tous les Théologiens, à celui qu'on rend aux Saints, dont elle est proclamée la Reine? Que veut dire ce soin de joindre assidument, au souvenir des Mystères de la vie de l'Homme-Dieu, le souvenir des Mystères qui ont rapport à la vie de Marie? Pourquoi, dans toutes nos solennités, dans les prières, dans la célébration du saint Sacrifice de la Messe, le nom de Marie intervient-il immédiatement après le nom de Jésus-Christ? Pag 405-412. Or, quand nous invitons à honorer, à prier Marie, que faisons-nous? Que répéter l'enseignement de

l'Eglise; que reconnoître avec elle, Jésus-Christ, pour seul auteur de notre Rédemption, par voie de justice et de mérites; en employant la médiation de Marie pour recueillir, par elle, les fruits de la médiation de Jésus-Christ. Tel est l'esprit de l'Eglise dans les titres divers qu'elle donne à Marie. Pag. 412-416.

3.° La voix de Dieu en faveur de Marie, manifestée par l'universalité de la dévotion dont elle est l'objet. Depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours; ce n'est qu'un cri soutenu de louanges, d'admiration et de vénération pour Marie. Malgré les clameurs de l'Hérésie, la véritable Foi a toujours été accompagnée de la dévotion à Marie. Plus on est Chrétien, plus on goûte cette dévotion; plus on aime tout ce qui la rappelle. Or, de ce rapport intime entre la véritable piété et la dévotion à Marie, peut-on ne pas conclure l'impression constante de l'esprit de Dieu? Pag. 406-422.

Seconde Partie. — Si nous révérons, dans Marie, les dons de Dieu, nous

nous proposons d'aller à Dieu; parce que la dévotion à Marie nous conduit à Dieu, par voie d'invitation, par voie d'imitation, par voie d'intercession.

1.° Voie d'invitation. Marie rejetteroit un Culte dont Dieu ne seroit pas le principe et l'objet. Sa gloire est d'avoir été, de toutes les Créatures, la plus comblée des dons de Dieu, et en même temps, la plus zélée pour l'honneur de Dieu. Donc une dévotion dont la Religion est la source, doit essentiellement se proposer le même terme que la Religion elle-même; et il y auroit, dans les Chrétiens, une contradiction manifeste, impossible même à supposer, entre l'envie d'intéresser Marie en leur faveur auprès de Dieu, et le funeste dessein de ne pas aller à Dieu. On ne peut donc pas déterminément vouloir abandonner Dieu, tandis qu'on veut encore honorer Marie. Pag. 422-426. Ce n'est pas qu'il soit sans exemple de voir des hommes, éloignés de Dieu par une conduite criminelle, conserver pourtant encore des sentimens de dévotion envers Marie. Mais ces sentimens

mêmes, sont dans eux, un indice d'un désir de retour à Dieu. Autrement, quel motif entretiendroit alors la dévotion à Marie? Est-ce à dire pour cela qu'elle soit favorable au péché? Blasphême impie autant qu'absurde! Les vues de Marie sont, comme celles de J.-C., la destruction du péché, et le salut du pécheur. Ce sont là les seuls motifs que nous lui présentions en invoquant Marie. Et la nature seule des demandes que nous lui adressons, répond invinciblement au reproche des abus que l'on suppose à cette dévotion. Pag. 426-432. De l'exposition fidèle de ces demandes, il suit que le regret de s'être éloigné de Dieu, le dessein de revenir à Dieu, le désir d'être à Dieu, dirigent et les prières que nous lui adressons, et la dévotion qui les anime. Pag. 432-433. Aussi voyons-nous les solennités de Marie, ramener souvent à Dieu et à la Religion, les Chrétiens qui s'en étoient éloignés. Pag. 433.

2.° Voie d'imitation. L'admiration dont nous pénètrent ses vertus, bien qu'en nous la présentant comme un modèle

inimitable, excite toujours le désir de s'en rapprocher. De grands exemples deviennent naturellement de grandes leçons. Nous admirons dans Marie sa pureté, sa foi, son humilité, son obéissance, son courage, son ardente charité. Le tableau de ses vertus nous ramène au moins au sentiment de nos désordres. Et, plus nous fixons nos regards sur ce divin Modèle, plus nous désirons que ses regards se fixent sur nous; plus aussi, par cela seul, nous sentons qu'il faut en suivre les traces. Pag 434-439.

3.° Voie d'intercession et de protection. Les Saints les plus illustres portent l'idée de cette protection, jusqu'à dire que l'on peut tout espérer pour le salut des serviteurs de Marie. Pag. 439-440. Parce que c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a donnée comme protectrice, au moment où il quittoit la terre. En nous assurant, de la part de Marie, tous les sentimens d'une mère, Jésus-Christ autorise donc, de notre part, toute la confiance d'un fils à l'égard d'une mère. Mère de Dieu, elle a tout crédit auprès

de son divin fils; mère des hommes, elle doit, à sa tendresse pour eux, de faire servir sa gloire à contribuer à leur salut. C'est par le sein de Marie que Jesus-Christ a voulu descendre jusqu'à nous; c'est par le cœur de Marie que nous pouvons monter jusqu'à Dieu. Pag. 440-445. Si sa protection n'avoit rien d'efficace, quel eût été le dessein de Jésus-Christ, en nous confiant aux soins de Marie? Or, plus sa dignité est grande, plus aussi sa protection doit être efficace. Par elle, nous aurons accès auprès de Jésus-Christ; et par Jésus-Christ, nous serons à Dieu. Non-seulement elle sera favorablement écoutée de Jésus-Christ; mais c'est par Jésus-Christ lui-même, qu'elle est autorisée à se faire entendre. Sa protection nous est garantie par tous ses titres auprès de son divin Fils. Elle s'est manifestée par des prodiges sans nombre, opérés particulièrement sur des Pécheurs, dont elle a obtenu la conversion, opérés dans une foule de circonstances diverses, dans tous les Royaumes chrétiens, spécialement sur celui-ci. Pag.

445-453. Invoquons Marie : ce n'est pas elle qui sera notre juge; mais elle le fléchira. Pag. 453-454.

Sermon pour la Fête de la Purification de la Très-Sainte-Vierge (et de sa Présentation au Temple).

Marie est Mère de Dieu, et elle se soumet à la loi; quel sublime exemple de docilité à la loi nous donne l'exemple de Marie! Elle est Mère d'un Dieu Sauveur; et elle l'offre à Dieu; quel sacrifice! quelle leçon de générosité!

Première Partie. — L'amour de la loi de Dieu, le courage à vaincre les difficultés de la loi de Dieu, le zèle pour les intérêts de la loi de Dieu : voilà ce que nous prêche, par son exemple, la Mère d'un Dieu.

1.° Marie s'empresse à se soumettre à la loi de Dieu, parce qu'elle sait que la soumission honore les droits de Dieu. Elle pouvoit se dispenser de la loi de la

Présentation au temple. Elle trouvoit, dans l'esprit de la loi, plus d'un motif d'exception; mais son amour pour l'Auteur de la loi ne connoît de privilége, que celui de marquer à Dieu l'ardeur de ses sentimens, par son respect pour la loi. Exemple de perfection, qui se rencontre encore aujourd'hui dans quelques ames ferventes, mais non dans ces ames lâches, imprudentes, calculant sans cesse avec le devoir, allant jusqu'à demander s'il est de la dignité de Dieu de nous avoir donné la loi, pag. 457-465; oubliant que c'est sur la véritable idée de Dieu et de l'homme, qu'est fondé l'amour de la loi de Dieu. Essentiellement Auteur et amateur de l'ordre, essentiellement sage, essentiellement premier principe et fin dernière de l'homme, arbitre et maître souverain de l'homme, Dieu a dû imposer la loi, pour ne pas abandonner l'homme à lui-même; et c'est dans l'observation de la loi, que l'homme trouve son véritable bonheur. Pag. 465-467.

2.° Marie, non-seulement, se soumet à la loi; mais elle triomphe généreuse-

ment de toutes les difficultés qui sembloient l'élever au dessus de la loi. Les bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, la gloire même de Dieu, semblent l'autoriser à ne pas s'y conformer. Marie ne voit que la loi; à ce nom seul tout doit céder. A l'exemple de Marie, point de difficultés qui doivent arrêter la courageuse disposition à se conformer à la loi, au prix même de tous les sacrifices, et sans égard pour aucun autre intérêt. Pag. 467-472. Car, être véritablement soumis à la loi, c'est immoler à la loi sa volonté, tout soi-même; c'est n'admettre aucune dispense qui soit une infraction à la loi; c'est, comme Tobie, les Macchabées, Eléazar, savoir mourir, s'il le faut, pour elle. Dieu ne veut point d'une obéissance lâche, partagée, qui ne satisferoit pas même les hommes. Pag. 472-474. Morale gênante; mais c'est celle que Jésus-Christ nous a prêchée par ses instructions et par ses exemples; celle qui assure véritablement les droits du souverain Législateur; celle qui est nécessaire pour réprimer les passions. Pag. 474-478.

3.° Dans le sein des grandeurs, où l'élève la dignité de Mère de Dieu, Marie n'est occupée que des soins de se montrer parfaitement soumise à celui qui est la source de toute grandeur. Leçon éclatante de zèle, qu'elle donne aux Grands. Pag. 478-481. Par un exemple contraire, l'élévation, dans le Monde, est d'ordinaire la mesure de l'indocilité à la loi. On a peur d'y paroître Chrétien ; et, tandis que le vice y marche tête levée, des Chrétiens n'osent pas opposer, à la contagion du Monde, l'édification des vertus. Par là, les Grands enlèvent à la Religion, l'influence de leur exemple, et l'autorité que lui donna toujours, sur le peuple, le spectacle de la puissance, quand elle s'abaisse en public aux pieds de Dieu. Pag. 481-489.

Seconde Partie. — Tout ce qui peut caractériser un grand sacrifice, marqué dans celui que fait Marie, en présentant Jésus-Christ. Sacrifice qui surpasse tout par sa valeur, qui s'étend à tout par sa nature, qui réunit tout dans ses rigueurs.

1.° C'est un Dieu qu'elle offre à un

Dieu. Par l'immense valeur de son sacrifice, elle acquitte dignement, et ce que le domaine de Dieu exige, et ce que lui doit la reconnoissance. En l'offrant à Dieu, elle se dépouille de tous ses droits personnels sur son Fils. Loin d'elle, ces vices qui dégradent notre dévouement à Dieu, en refusant à sa parole la soumission de l'esprit, à sa loi, le sacrifice des affections étrangères, et l'emploi tout entier d'une vie qu'il ne nous a donnée que pour lui seul. Pag. 489-497.

2.° C'est Jésus-Christ tout entier qu'elle offre à la volonté de Dieu son Père. Elle le présente dans le même esprit, dans lequel Jésus-Christ s'offre lui-même, sans nulle réserve, à la justice rigoureuse de Dieu. Avec lui, elle s'abandonne toute entière à sa volonté souveraine, sans se plaindre, comme nous le faisons, de la sévérité des épreuves qui lui sont réservées, sans se permettre aucun retour sur soi-même, aucune comparaison avec la situation de ceux que Dieu conduit par des routes moins épineuses; pag. 497-503; comme si Dieu

ne savoit pas bien mieux que nous-mêmes, ce qui nous convient pour notre salut! Pag. 503-506.

3.° Quelles circonstances touchantes dans son sacrifice! Le saint vieillard Siméon, en faisant éclater la joie que lui donne la présence du Sauveur, fait entendre à Marie la prophétie douloureuse qui lui annonce les tourmens de l'un et de l'autre. Du temple où elle offre son divin fils, Marie l'aperçoit sur le Calvaire. Quel tableau pour le cœur de la plus tendre des mères! Et cependant elle l'accepte; elle se dévoue à tout ce que ce sacrifice a d'affreux; elle s'y résigne, non pour un moment, mais avec une fidélité, une constance que rien n'affoiblira. Pag. 506-512. Dieu nous traite avec plus de ménagement; il n'anticipe point, par des révélations prophétiques, les épreuves auxquelles il nous soumet; mais, quand elles arrivent, les acceptons-nous du moins avec résignation? Pag. 512-514.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Pag. 423. Par voie d'invitation; lis. *par voie d'imitation.*

Pag. 480. *Ut perfecerunt;* lis. *Ut perficerent.*

FIN DU SECOND VOLUME.

SERMONS

Contenus dans le second Volume de l'Avent.

Pour le Jour de Noël. Nativité de Notre-Seigneur J.-C.

Pour le Dimanche dans l'Octave de Noël à la Circoncision. Foiblesse des Esprits Forts.

Pour la Fête de la Circoncision. Sur l'Emploi du Temps.

Pour le Dimanche entre la Circoncision et l'Epiphanie. Sur la Fuite des Occasions.

Pour la Fête de l'Epiphanie. Sur la Foi.

FÊTES DE LA SAINTE-VIERGE :

— *Annonciation.*

— *Conception. Dévotion à la Sainte-Vierge.*

— *Purification.*